

TRAITEE
DU-VRAI
MERITE

TOM
I



A
33
560



5049-5.28-7.

76-8

2-10-2284

~~Biblioteca Universitaria~~

~~Sala: C~~

~~Estante: 17~~

~~Tabla:~~

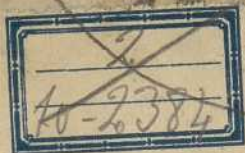
~~Número: 136~~

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA

Sala: A

Estante: 33

Número: 560



8-5

PLATE
YEAR 1884

8-5



2

384

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

i 76857574



N. 103

TRAITÉ
DU
VRAI MERITE.

TOME PREMIER.

Comte de Fontenars



A V I S.

VOICI la quatrième Edition du Vrai Mérite de l'Homme. L'on a cru devoir partager ce Livre en deux Parties, comme la troisième Edition, pour la commodité du Lecteur, qui aura attention de reconnoître cette quatrième au paraphe qui est au bas de la première page de la Préface, d'autant que l'on a contrefait ledit Livre en plusieurs Villes sur la seconde Edition que l'on fait passer pour la dernière, quoiqu'il y manque 238. pages d'augmentation, qui sont dans celle-ci.

Ce Livre se vend 4. livres relié en deux Volumes.

TRAITÉ
DU

VRAI MERITE
DE L'HOMME,

CONSIDÉRÉ
DANS TOUS LES AGES
& dans toutes les conditions ;

AVEC

DES PRINCIPES D'ÉDUCATION,
propres à former les jeunes gens à la Vertu.

Par M. LE MAITRE DE CLAVILLE, ancien
Doyen du Bureau des Finances de Rouen.

QUATRIÈME ÉDITION.
TOME PREMIER.



A PARIS ;

Chez SAUGRAIN, Libraire, Grande Salle du Palais,
à la Providence.

A LYON,

Chez ANDRÉ PERISSE, Libraire, Grande rue
Merciere, à la Couronne d'Or.

M. DCC. XLII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



T A B L E

DES MATIERES CONTENUES dans la premiere Partie.

La Préface contient le plan, les motifs & l'argument de toutes les parties de ce Traité : Des réflexions pour & contre la Critique : Un nouveau système d'éducation, avec des principes de conduite pour tous les âges & pour tous les états de la vie.

Premier Exorde de l'Auteur, jusques-là anonyme ;	page 1
L'Auteur se manifeste & répond à des critiques différentes,	4
Motifs personnels de l'Auteur,	14
Commencemens d'une bonne éducation, des exercices d'un jeune Cavalier, & de ce qu'il doit apprendre,	17
Le Plan de tout ce Livre, avec de grands exemples sur l'éducation des Enfans,	33
De la pluralité des Langues,	38
Exemples & Principes de Littérature ;	59

CHAPITRE PREMIER.

D issertation sur la naissance & le mérite personnel,	69
Especies différentes de mérite ;	83
Motifs puissans d'acquérir du mérite ;	87
Des parties essentielles d'un excellent caractère,	92
Rapports de la vertu avec l'honneur, la raison & la Religion,	99
Suites funestes du méchant exemple,	113
De l'esprit doux, modeste & docile ;	126

<i>De l'humeur égale ;</i>	136
<i>De la complaisance ,</i>	142
<i>De la politesse ,</i>	150

C H A P I T R E II.

D <i>Es premiers élémens de la Littérature ,</i>	159
<i>Moyen de réparer le défaut d'érudition ,</i>	164
<i>Fondation de l'Université de Paris , & de la Sorbonne ,</i>	188
<i>Du vieux style & du nouveau ; du bon & du mauvais goût ,</i>	195
<i>Du jeu de mots ,</i>	213
<i>Portrait de feu M. l'Abbé Fleury , son Histoire de l'Eglise ,</i>	220

C H A P I T R E III.

D <i>U style épistolaire , & de la conversation ,</i>	235
<i>De la raison & de l'esprit ,</i>	252
<i>De la Prose & de la Poésie ,</i>	256
<i>De l'éloquence ,</i>	261
<i>Du faux bel esprit ,</i>	274
<i>De la raillerie ,</i>	275
<i>Du bon esprit ,</i>	280

C H A P I T R E IV.

D <i>E l'utilité , du choix & de l'usage des plaisirs ,</i>	297
<i>Du Jeu ,</i>	300
<i>De la Chasse & du Bal ,</i>	310
<i>Des Spectacles ,</i>	312
<i>De la Musique ,</i>	319
<i>De la Table ,</i>	323
<i>De la Promenade ;</i>	333
<i>De l'Amour ,</i>	341

Fin de la Table de la premiere Partie.

P R E F A C E.



P R E F A C E.

Cette Préface contient le plan , les motifs & l'argument de toutes les parties de ce Traité , des réflexions pour & contre la critique , un nouveau système d'éducation , avec des principes de conduite pour tous les âges & pour tous les états de la vie.



EST-CE un Livre que j'entreprends ? en vérité je n'en fais rien : j'ai promis d'écrire , & j'écris : tout est singulier dans mon projet ; peut-être l'exécution le sera-t-elle plus encore. Je fais un mélange de prose & de vers , de faits historiques , de bons mots , de morale & de plaisir , tous fragmens qui ne sont pas de moi ; j'invente des conversations pour placer des conseils ; tantôt le Philosophe badine , tantôt l'Homme de plaisir moralise ; je rajeunis de vieilles chansons , & je parle

I. Partie.

A

Latin. Vaudevilles, axiomes, regles d'usage ou de droit, je confonds tout. Ici je suis trop diffus, on bâille à chaque article; là je suis trop ferré, on ne m'entend point. Je deshonore Horace en l'habillant à la Françoisé; je cite alternativement les Molières & les Bourdaloués; je tire d'un Opéra la preuve d'une vérité morale; peut-être même offenserai-je mille gens qui se reconnoîtront, & que je ne connois point: je suis pourtant fort éloigné de vouloir offenser personne. Si les petits hommes sont à mépriser, les petits ennemis sont à craindre.

Ma singularité va plus loin: j'emprunte ici l'autorité des Préfaces, pour déclarer que je ne croyois point faire un Livre. Je savois d'après la Bruyere, que l'impression est l'écueil de la plupart des Ecrivains; cependant la crainte & l'amour propre me disoient tour-à-tour qu'on m'imprimera. La crainte est assez mal fondée, je ne me montre pas; & quand on me devineroit, où seroit le dommage?

..... Chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre & du papier.

..... Boileau.

L'amour propre plus sot que la crainte, est encore plus mal fondé ; rien n'est à moi de tout ce qu'on va lire. Si j'avois eu la mémoire plus fidelle, j'aurois cité à chaque ligne le livre & la page où je l'aurois pris ; & puisque tout est volé, la vanité me feroit mal. Siéroit-il mieux de m'en imputer ? Dès que je n'avois point de raisons d'espérer ni de craindre, qu'importoit que ce que je barbouillois devint un Livre ou non ?

De quelle nature est donc cet amusement ? c'est un ramas de fragmens. J'imite ceux qui ne savent ni broder ni peindre, & qui veulent travailler en s'amusant. Ils ont inventé une sorte de découpure nouvelle dont on remplit le vuide d'un reste de drap d'argent ou d'un bout de ruban d'or ; mille pieces & toutes les couleurs entrent dans l'ouvrage, & quand le morceau est fini, on voit une figure, des fruits étrangers, un pot de fleurs, qui ne sont pourtant que des coupons de toute espece colés sur le papier : voilà à peu près mon Ouvrage. J'ai dérobé mes matieres, j'en ai rempli une découpure assez bizarre, j'ai cousu des coupons, & j'ai fourni le liséré.

De toutes les especes de folie qui

partagent les hommes, peut-être que la demangeaison d'écrire est la folie la plus marquée; mais pourquoi les hommes font-ils ce qu'ils font? quoi qu'il en soit je dois former un jeune homme. Si celui que je veux qui profite, profite effectivement, tant mieux pour lui; si les autres s'amuse à me lire, tant mieux pour eux. Pour moi mon profit est sûr, je m'amuse à écrire, & en écrivant je me confirme dans ce que j'ai intérêt de penser toujours.

Mais il n'est plus temps de faire le mystérieux; il m'est revenu de toutes parts qu'on m'avoit deviné; tous ceux qui me connoissent m'ont reconnu, & le soin que j'avois pris de me cacher est devenu la précaution inutile. J'avois raison alors, aujourd'hui j'aurois grand tort; & puisqu'on a reçu cet ouvrage avec indulgence, j'affecterois une fausse modestie, si je le défavouois.

On a trouvé que l'exorde de la première Edition étoit trop enjoué, & que cet enjouement étoit déplacé à la tête d'un ouvrage sérieux. J'ai mieux aimé le refondre que de réfuter l'objection. Cependant on pouvoit faire grace à ma gaieté naturelle; quand

P R E' F A C E. §

on force le naturel, on ne réussit pas. Tout le monde a aimé le beau mot de Santeuil: *Castigat ridendo mores*. D'ailleurs je n'écris que pour conduire les hommes à la vertu, & je croyois que l'esprit prévenu & gagné par une diction légère & amusante piqueroit la curiosité des jeunes gens & porteroit enfin la leçon jusqu'au cœur. Le Public qui a fait l'honneur à ce Traité de l'examiner avec attention, en a décidé autrement. Son sentiment est un arrêt pour moi, & ma soumission est à son égard une preuve de ma reconnoissance. Tous les hommes n'ont pas la même façon de penser, mais tous doivent être dociles; à plus forte raison un Ecrivain. Je fais une loi de la docilité, j'en dois donner l'exemple.

J'avouerai pourtant que je ne me suis pas rendu indifféremment à toutes fortes de conseils; il est autant de fades Critiques que d'ennuyeux Ecrivains; il y a de la stupidité à acquiescer à tout, & de l'orgueil à ne consulter personne.

Il est vrai que d'abord je ne croyois pas faire un Livre; je n'écrivois que pour ceux à qui je devois des soins, des conseils & des exemples; & je me

devois à moi-même l'attention d'éviter l'oïveté, l'ennui & le fâcheux. Je ne songeois qu'à amuser utilement mon loisir, & rien n'est plus propre à remplir l'intervalle des affaires que la littérature. Dès l'enfance de ma raison j'aimai le commerce des gens d'esprit, j'ai beaucoup lu, j'ai fait des remarques : mais la paresse & les plaisirs m'ont empêché d'aller loin, & je suis resté dans ma petite sphere. En un mot je ne me sentoïis pas assez de force pour hasarder un ouvrage suivi qui pût soutenir le grand jour. Il y avoit plus de quinze ans que je gardois mes manuscrits ; c'est une bonne preuve que je n'étois pas fort curieux de me faire imprimer : enfin mes amis, flatteurs si l'on veut, m'ont fait entendre que mes réflexions pourroient être de quelque utilité. J'ai ramassé mes matériaux, je les ai réunis dans un corps d'ouvrage, j'ai élevé mon style, & j'ai écrit pour tous les âges & pour toutes les situations. Depuis l'impression, j'ai sur la voix publique, changé, déplacé, supprimé & ajouté : cependant, quoique les premières éditions malgré tous leurs défauts aient été rapidement enlevées, je crains encore pour celle-ci.

Le succès pique l'émulation, mais il n'autorise pas l'orgueil.

Nous sommes comptables de nos dons & de nos talens ; mais on ne peut trop respecter la société civile, ni s'écarter impunément des ménagemens qui lui sont dus. Il est vrai que le Lecteur toujours sévère a bien de l'avantage sur nous ; il est fort aisé de siffler ce qui a coûté bien de la peine. Que les Auteurs maltraités ne s'en plaignent pas ; il est permis à un homme judicieux de nous critiquer, & il nous est défendu de lui déplaire : mais aussi, si la critique effrayoit & retenoit tout le monde, plus de Chaire, plus de Barreau, plus de Théâtre, en un mot plus d'Ecrivains, & que deviendroit l'érudition ? S'il est dangereux de se donner en spectacle ; aussi l'honneur si rare & si précieux de plaire au Public mérite bien tous nos soins. Ecrivons donc, mais tâchons de bien écrire : L'émulation est la première vertu de l'esprit.

Quelques endroits de ce Livre ont plu à ceux qui aiment à penser, d'autres endroits à ceux qui ne cherchent qu'à s'amuser ; le surplus a été critiqué bien ou mal. Quel parti ai-je dû prendre pour marquer plus de respect au Public, sinon de me corriger autant

8 P R E' F A C E.
qu'il m'a été possible ? Du reste :

Sur le peu que je vauz bien loin de m'entêter,
J'écoute tout & laisse dire ;
J'ai cru que des traits de satyre
Ne devoient pas me rebuter.
Soit qu'un critique me déchire,
Ou qu'un adulateur m'admire,
Des deux extrémités je cherche à profiter.
Le style mordicant m'apprend à mieux écrire ;
Et sans m'enorgueillir la louange m'inspire
Le désir de la mériter.

Il ne me convient pas de faire l'apologie de ce Traité ; mais il m'est permis de justifier quelques endroits qu'on a , ce me semble , trop sévèrement critiqués , & dont la censure tombe autant sur l'ouvrier que sur l'ouvrage. Je commence par le moins important. On a trouvé que j'entrois trop dans le détail de l'enfance : je pense au contraire qu'on ne fauroit commencer trop tôt une bonne éducation. Il est vrai que dans la tendre jeunesse l'esprit n'est pas encore ouvert , mais aussi il faut avec les enfans faire prendre à la raison une robe d'enfant. C'est aux peres & aux meres à tout examiner de près , & à étudier de sang froid le goût , l'humeur & la portée des sujets qu'ils élèvent. Je

P R E' F A C E. 9

veux les tirer de leur léthargie à cet égard. Les passions & les préjugés s'emparent bien vite de l'homme; le cœur & l'esprit se corrompent trop tôt; on parle trop tard aux enfans; & quand la raison vient pour se loger, la place est prise.

On s'est recrié un peu trop amèrement sur ce que j'ai dit des spectacles; j'ai ajouté à cet article ce que j'ai cru convenable pour ma justification: mais tout mon Livre ne prouve-t-il pas que je n'ai point pensé à faire un *Char-treux*? Je crois qu'on peut tirer un grand fruit d'une bonne piece de Théâtre. Je ne juge pas de même du bal; je suis d'accord sur ce point avec le *Cas-uiste* le plus sévère. Ces assemblées nocturnes sont aussi propres à gâter le cœur, que la plupart des Romans à gâter l'esprit. Tous les Censeurs décident par leurs propres sentimens; peu de gens entrent dans l'esprit d'un Auteur.

On m'accuse encore d'avoir été obscur en quelques endroits; mais si les connoisseurs m'ont entendu, je m'en console. Vouloir plaire aux hommes épais & aux délicats, c'est vouloir allier les contraires; & si ce qui paroît obscur n'est que précis, le reproche est flatteur. J'ai dû laisser à mes Lecteurs

le plaisir de penser, de paraphrafer ce que je dis, d'étendre leur imagination, de méditer fans s'en appercevoir, de mêler leurs réflexions à mes conseils, en un mot de confondre imperceptiblement leur esprit avec le mien; si par ce secret je les ai amenés jusq'au se croire de moitié à mon ouvrage, ils l'ont goûté, j'en suis bien sûr, & ils me pardonnent d'avoir été laconique.

Les Censeurs par état devroient penser qu'une critique outrée ne sert qu'à décourager l'aspirant qui voudroit se faire naturaliser dans la république des lettres. On s'est scandalisé de la lucarne d'un froc, & des sermons à la capucine, je les ai supprimés: mais un homme sensé a-t-il pu croire que j'offensois un grand Ordre que je respecte infiniment, & dans lequel nous voyons tous les jours des hommes d'esprit & de mérite? Quoi de plus grand que le sacrifice de la qualité à l'humiliation, des richesses à la pauvreté, & des agrémens du monde aux assujettissemens de la vie Monastique? c'est assurément le plus riche trésor de la grace, & le plus éminent de ses dons. Que doit-il résulter du peu que j'en ai dit? Le frere Quêteur en a pleuré, le Gardien autrefois Capitaine de

chevaux en a ri, & le Lecteur fans partialité a conclu que je n'écrivois pas en Pere-Maître. Les uns aiment à écrire, les autres aiment à critiquer. *Trahit sua quemque voluptas.*

Voici le trait le plus envenimé de la critique. Un homme désœuvré, flatteur de profession, & diseur de riens, m'est venu dire à l'oreille qu'il avoit reconnu dans mon Traité nombre de ses ennemis; que je frappois trop mes portraits; que c'étoit assez de dégoûter du vice sans peindre les vicieux; qu'après le *signalement* que j'en ai fait, un quinze-vingt pourroit les reconnoître; que je devois ménager un peu plus le Public, & que le rôle de Préfet dont je m'étois chargé d'office, pourroit bien m'attirer l'aversion de toutes les classes.

Mais quoi! si ma peinture a plu par des traits de ressemblance & par la vivacité des couleurs, faut-il faire l'éloge de mon pinceau aux dépens de mon caractère? Se plaindre de la corruption du siècle, & proposer pour s'en garantir, le commerce des honnêtes gens & le goût de la littérature & de la politesse, est-ce déchirer impitoyablement le prochain? parler noblement de la noblesse & des alliances, est-ce bleffer

ceux qui ne sont point dans le cas ? La vertu supplée à tout. J'ai fait avec plaisir l'éloge du commerce. Dans tous les états, j'ai blâmé l'abus, j'ai conseillé l'émulation, & tout connoisseur non prévenu, dans quelque sphere qu'il se trouve, ne s'offensera jamais des réflexions générales. Ceux qui sont assez malins pour m'imputer des intentions malignes, n'ont pas lu avec attention ce que j'ai dit du bon esprit. La Bruyere essuya la même injustice. Combien de fausses clefs ne forgea-t-on pas pour lui susciter des ennemis puissants ? J'ai pris plaisir à peindre les hommes vertueux, & je n'ai fait qu'un *in-douze*: si j'avois caractérisé tous les vicieux, j'aurois fait un *in-folio*.

Au reste il sera toujours vrai que tous les Livres, même les meilleurs, peuvent être très-judicieusement critiqués. Une critique sensée & polie plaît souvent, instruit toujours, & n'offense jamais: elle donne lieu à une apologie de même style, & ces petites disputes littéraires cultivent l'esprit & le nourrissent en l'amusant. Comment la raison déracineroit-elle nos goûts ? c'est tout ce que la vertu peut faire que de les élaguer. Dans ces Livres qui ont été unanimement admirés,

sans en excepter ceux que je donne pour des modeles, dans ces Livres qui nous entraînent, que nous lisons avidement, que nous relisons cent fois, & dont grand nombre de traits plus marqués enlèvent l'imagination, pénètrent l'ame & enrichissent la mémoire, combien en trouve-t-on d'autres qui sont assez négligés & fort éloignés du très-beau? C'est le sort commun de tous les hommes, & par conséquent de leurs ouvrages; il n'en est point de parfaits.

D'ailleurs, il faut convenir que la critique est un frein nécessaire pour contenir ceux qui nés sans goût, sans lecture & sans talens, n'en ont pas moins la fureur d'écrire. Combien de téméraires hasardent tous les jours des fadaïses qui revoltent la raison, & qui en sortant de la presse s'en vont rapidement :

Habiller chez Francoeur le sucre & la canelle?
Boileau.

Mais aussi un sot peut critiquer un bon Livre, comme un frippon peut décréter un honnête homme. A qui donc convient-il de décider du mérite d'un ouvrage? au Public.



Toutes les façons différentes de penser conduisent à une conséquence nécessaire, qu'il n'est pas donné à tous de plaire en écrivant, que peu de gens ont le goût sûr, que ceux qui s'en flattent auroient souvent bien de la peine à rendre bon compte de leurs jugemens, que ce n'est pas un petit talent de lire chaque genre de littérature dans le goût qui lui est propre, & qu'enfin telle est la différence des goûts, que si dix examinateurs connoisseurs & de sang froid se chargeoient de faire dans une assemblée choisie une analyse exacte & raisonnée d'un Livre dont on parle bien & mal, toutes les remarques seroient différentes, & le Livre seroit loué & blâmé dans les mêmes endroits.

Connoissant assez le monde pour le mépriser, j'ai saisi le moment de me débarrasser de toutes les choses de la vie sur la tête de mon fils; à ce moyen je me trouve *solutus omni fœnore*, heureux loin des plaisirs, & riche sans biens. Les Belles-Lettres me tiennent lieu de tout: Horace me fait oublier tous ceux dont j'ai été la dupe; c'est par lui que je fais parfaitement *malignum spernere vulgus*. Je mets à profit ma douce retraite: je pense, je lis,

j'écris ; mais en écrivant je ne prétends point devenir le réformateur du genre humain. Un peu Misantrope sans être caustique , je ne songe qu'à me reformer moi-même ; ami de tous les hommes , je voudrois que nous fussions tous moins imparfaits. J'ai encore moins pensé à me faire un beau nom dans la République des Lettres : près de la fin de ma carrière , je ne jouirois pas longtemps de l'honneur que j'aurois usurpé. Hé ! comment pourrois - je aspirer à l'honneur d'avoir fait un beau Livre ? à peine ai-je fait un Livre ; ce n'est qu'un Recueil de traits dont je ne suis pas l'inventeur. Je réduis dans une lecture d'un jour le précis de ce que j'ai lu pendant 40 ans ; j'inspire du goût pour nos meilleurs Ecrivains ; & ceux qui ne dédaignent pas le médiocre ont fait grace à l'exécution en faveur du dessein. Des événemens particuliers , la lecture que j'aimai dès quinze ans , une longue expérience , tout cela m'a appris à connoître un peu les hommes , & comme la Bruyere , *je leur rends ce qu'ils m'ont prêté*. Plus curieux de leur perfection que de la fortune de mon Libraire , mais sur-tout encouragé par le suffrage dont on continue d'honorer mon Livre , j'ai cru devoir en marquer

ma reconnoissance par de nouveaux soins ; j'ai cru que le jeune homme qui a bien fait ses études, & qui, aidé des Livres excellens de M. Rollin, est parvenu à une bonne Latinité, seroit bien aise d'apprendre comment il doit s'introduire dans le monde; j'ai cru que l'homme occupé de choses sérieuses, du soin de sa fortune & sur-tout de l'éducation de ses enfans, me sauroit bon gré de lui fournir le moyen de se délasser & de les instruire. La politesse, un goût juste & délicat, beaucoup de religion & une probité à toute épreuve m'ont toujours paru les qualités les plus essentielles. En effet qu'avons nous de mieux à faire que de savoir vivre, de penser juste, & de bien régler notre cœur ? Mais combien de cœurs faux, combien d'esprits gauches, combien d'hommes grossiers ! Une éducation attentive à tous égards m'a paru le moyen le plus propre à arrêter le progrès de la corruption ; le défaut d'attention dans les peres & de docilité dans les enfans, sont les deux motifs qui m'ont déterminé à écrire.

Depuis que je lis, je n'ai rien vu de plus beau dans la Littérature que le Livre de la Bruyere ; delà vient que je le cite si souvent : mais il ne convient

qu'à des hommes faits ; pour moi j'ai essayé de faire un homme. Son Livre est plein, fort, nourrissant ; tout est principe, maxime & sujet de méditation : le mien est plus développé & plus à la portée de ceux dont l'esprit n'est pas encore tout-à-fait formé. Qu'on ne s'imagine pas pourtant que je me place à côté de ce grand homme : nous régentons dans le même Collège, lui la Rhétorique, moi la Sixième ; j'ébauche la matière, il la finit : le principal objet de mon ouvrage est de tracer le plan d'une bonne éducation.

Je crois qu'un pere curieux de la perfection de son fils ne sauroit lui inspirer trop tôt ni trop souvent d'être vrai, bon, poli, de n'avoir point d'humeur, d'abhorer le vice & la paresse, & d'aimer l'étude : la peine est courte, & le profit dure toujours. Cette première leçon convient dès l'enfance, & peut conduire jusqu'à quinze ans.

Alors il est temps que le pere judicieux redouble ses soins, son attention & sa dépense ; il doit hauffer le ton & ouvrir à son fils la porte du monde : le moment est venu de faire concourir en lui tendrement & noblement tout ce qui peut perfectionner le caractère & la figure. Il faut sur-tout lui faire

éviter pour toujours les femmes suspectes, & les hommes qui ne sont propres qu'à lui gâter le cœur & l'esprit; il faut lui faire aimer le commerce des plus honnêtes gens, & par préférence, de ceux qui sont au-dessus de lui; le bien persuader que c'est assez d'être mis proprement, mais modestement, & qu'il ne s'imagine pas comme les jeunes gens fous que le mérite personnel dépende d'une vaine parure; qu'il doit écouter avec attention, parler peu & parler juste, suivre les plus grands maîtres en tout genre d'éloquence, ne manquer ni beau Sermon, ni Plaidoyer d'Apparat, ni Discours Académique, ni bonne Piece de Théâtre; qu'il doit lire, mais ne lire que des Livres choisis, & sur-tout faire de bonnes remarques; qu'il doit enfin partager son temps entre la lecture, ses exercices, & les plaisirs innocens qui sont de son âge. Ce plan bien exécuté, j'ose annoncer au pere de famille qu'il fera de son fils, s'il est bien né, un sujet excellent, le soutien de sa vieillesse & la consolation de tous ses jours.

Ce n'est pas tout, le projet est beau, & le succès est sûr, mais il demande trois précautions qui me paroissent décisives: la premiere, c'est de se faire

tendre compte de l'emploi du temps & de l'argent , pour éviter l'abus : la seconde d'introduire le jeune homme dans des maisons imposantes ; ce sont des garde-fous qui l'empêcheront de tomber : la dernière , c'est de lui composer une petite Bibliothèque de tout ce qu'il y a de plus propre à étendre & à orner l'esprit ; & par préférence , de ce qui convient mieux à l'état pour lequel on commence à entrevoir en lui plus de talens & plus de vocation. La meilleure terre ne sauroit fructifier sans culture.

Ces devoirs étant bien remplis de la part d'un pere en qui la nature parle tendrement , par combien de soins un fils ne doit-il pas marquer sa reconnaissance ? Quoi mon pere n'exige de moi que ma propre perfection ! puisque je dois faire la récolte , il est bien juste que je contribue au labour. Jeune homme , si le cœur ne vous dit rien , il ne me reste plus rien à vous dire.

Mais est-ce un travail immense que d'acquérir un peu de politesse & d'érudition ? Posséder Horace & savoir vivre , c'est tout ce que j'exige à quinze ans , assurément je ne suis pas cher ; bien entendu pourtant que peu à peu le cabinet & l'usage du monde feront

le reste. Je citerai souvent Horace par mon propre goût & sur le sentiment du P. du Cerceau:

J'étois pour Ovide à quinze ans,
Je suis pour Horace à quarante.

En effet, par-tout il est plein d'une morale solide, par-tout il est orné de traits brillans; quoi de plus beau par exemple que la dixieme Ode du second Livre? Le *rectius vives* nous procure la paix intérieure qui ne peut être que le fruit d'un attachement inviolable à l'esprit de justice & aux bonnes mœurs; l'*auream mediocritatem* nous apprend à modérer nos desirs; le *littus iniquum* désigne bien une fortune faite à la hâte; & il me semble que le *benè præparatum pectus* est une leçon bien salutaire dans les disgraces.

Dès qu'un jeune homme bien conduit a exprimé tout l'esprit & tout le suc de Cicéron, d'Horace & de Virgile, il doit s'attacher avec une très-grande attention à tous les exercices qui conviennent à son tempérament & à sa condition. Je crois que le dessein est très-utile, mais quand on fait attraper un point de vue, & ébaucher un plan, on doit en demeurer là, à moins qu'on ne soit destiné au genie & aux fortifications; sans quoi si l'on va

jusqu'à la peinture, on contracte un goût dangereux, on se ruine en originaux, & l'on reste un original. Tel qui devrait savoir camper, juger, parler, ne fait que peindre.

Pour la danse, c'est un ornement qu'il est bon de se procurer, mais il ne dure qu'un quart d'heure; à trente ans on ne danse plus, & alors c'est le plus petit mérite du monde d'être bon danseur. Ce n'est pas que la danse soit un exercice inutile; elle apprend à se présenter de bonne grace, à marcher de bon air, à bien placer la tête & le corps; elle donne de l'oreille. Autrefois même on étoit charmé de voir bien danser une courante. Seneque nous apprend que Scipion aimoit à danser; & Louis XIV, le Prince de l'Europe le mieux fait, étoit le meilleur danseur de son Royaume. Mais aujourd'hui qu'on ne va aux assemblées que pour courir comme des fous, ou pour faire le rôle de Polichinelle; aujourd'hui que les jeunes gens s'étudient à devenir bossus & à faire la révérence le pied en l'air, on se trompe si l'on croit aller au bal: c'est renouveler les Bacchanales des Païens, c'est aller au devant de la pleurésie. Lisez l'article du bal dans le Dictionnaire de Trévoux.

Je pense mieux de la Musique ; c'est une ressource pour toute la vie ; mais dès que l'on fait déchiffrer un air & faire sa partie, c'en est assez. Rien de plus méprisé qu'un homme de qualité qui ne fait faire que le Musicien : il est fort à craindre qu'il ne joue du théorbe quand il faut monter à l'assaut, ou qu'il ne fredonne à l'audience. Six mois d'armes suffisent : il est aussi utile de savoir se défendre que dangereux & méprisable de faire le gladiateur. Le cheval est absolument nécessaire ; mais un an, c'est assez : on ne monte plus long-temps que par amusement, ou pour remplir le vuide du temps qu'on ne fait pas mieux employer. Procurez-vous tous ces ornemens ; ils sont gracieux, ils font honneur au pere & au fils : mais préférentement à tout attachez-vous à la lecture.

Il faut sur-tout savoir l'Histoire : c'est de toutes les sciences celle dont on doit faire le plus de cas ; c'est le témoin des temps, l'ame de la mémoire, la lumière & l'oracle de la vérité. Elle nous apprend la morale en nous proposant des exemples de vice & de vertu pour suivre les uns & pour fuir les autres. Rien même n'est plus à desirer que la faveur des Historiens, puisque

leur plume est celle de la renommée & de l'immortalité. Enfin tout le monde devrait favoir l'Histoire, puisqu'elle est faite pour tout le monde, & que son principal objet est l'instruction générale. Mais il faut favoir que la Carte & la Chronologie sont moins des sciences détachées que des parties essentielles de l'Histoire, sans lesquelles on ignore les époques importantes & le théâtre des grands événemens.

Vous qui voulez bien sérieusement tendre à la perfection, recueillez tout le fruit que vous pouvez tirer de l'éducation précieuse que vous donne un pere tendre, connoisseur & attentif. Les momens sont bien chers, mettez-les à profit. Vous êtes libre, ô l'heureuse situation ! qui fait si quelque jour vous ne ferez point possédé de la fureur d'amasser de l'argent ? Aujourd'hui faites valoir au centuple celui de votre pere, amassez du mérite ; chaque chose & chaque occasion vous en fournissent les moyens. Ne vivez pas au hasard, examinez, réfléchissez, écrivez, & songez par avance que rien n'est si beau ni plus utile pour vous que de vous faire estimer par des endroits qui ne dépendent que de vous-même. Tôt ou tard les dons &

les talens ont leur part à la distribution des graces , & l'honnête homme ne veut devoir sa fortune qu'au mérite & à la vertu.

Si l'on vous fait voyager , ne ressembliez pas à ces évaporés qui ont couru tout le monde & qui n'ont rien vu. ayez toujours sous vos yeux la carte & l'histoire du pays ; apprenez quel en font la religion , les mœurs , les forces , le commerce , la source & le cours des fleuves , la propriété & l'étendue de l'état ; sachez-en toutes les révolutions , & voyez-en , s'il se peut , tous les anciens monumens. Un peu de courage , mon enfant , devenez homme.

Vous savez sans doute les principaux événemens qui regardent les hommes depuis leur création jusqu'à Moïse ; vous savez que les Hébreux , les Israélites , les Juifs & le Peuple de Dieu ne sont qu'un même peuple : & comme il n'est pas permis d'ignorer tout ce qui regarde un peuple que nous représentons par adoption , nous examinerons tout ce qui lui est arrivé d'important depuis que Moïse l'ayant tiré miraculeusement d'Egypte , ce peuple se trouva mêlé avec les Grecs. Nous verrons combien d'états se sont trou-

vés confondus dans tout ce qui s'est appellé la Grece ; nous ne perdrons rien de tout ce qui regarde cette Monarchie si renommée par la valeur, par la sagesse & par l'érudition ; nous verrons la petitesse & la rusticité des Romains dans leur fondation en comparaison de la splendeur des Grecs : après le regne de sept Rois de Rome qui fut environ de deux cents cinquante-ans, & la durée de la République qui fut de cinq cents, nous entrons dans les Césars, & nous touchons à cette époque adorable du salut de l'homme : delà nous passerons légèrement sur le regne des quarante Empereurs qui dura trois siècles, pour admirer & pour méditer Constantin le Grand.

A ce nom si révééré vous sentez qu'il y a bien du plaisir à étudier en galant homme ; vous franchissez les bornes où l'enfance vous resserroit ; vous êtes charmé du zele de Constantin contre les Donatistes dans les Conciles de Rome & d'Arles, & vous redoublez votre admiration au Concile de Nicée. C'est là que l'Arianisme est foudroyé, & que J. C. est déclaré consubstantiel à son Pere ; c'est là que Constantin le Maître du monde, le premier du nom, & le premier Empe-

reur Chrétien , dépose toute la pompe de la Majesté pour faire plus d'honneur à l'humilité chrétienne. On y voit ce nouveau Profélyte se confirmer dans sa foi , & confirmer la foi des autres. Il n'accepta qu'avec une politesse infinie la place qui lui étoit due ; il prouvoit par cette démarche qu'il ne rougissoit pas de se trouver à la tête des Confesseurs de Jesus-Christ si cruellement outragé par Arius.

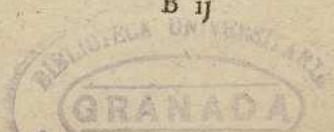
Voulez-vous remonter à la source de ces prodiges ? c'est l'ouvrage de la foi. Dieu inspire à Constantin de croire , & il croit ; c'étoit à lui qu'étoit réservée la gloire d'arborer le premier l'étendard de la Croix : *In hoc signo vinces*. A peine a-t-il sanctifié ses drapeaux de ce signe triomphant , que le Dieu des armées vient à son secours : Maxence plus fort de moitié que Constantin fort de Rome ; il s'approche , il est battu. Ces réflexions jointes au souvenir de tous les secours que les Romains avoient prêtés aux Juifs de la Grece , me font sentir que Dieu avoit résolu de tous les temps de faire de Rome la Jérusalem du Christianisme , & le siege principal de la Religion.

J'admire encore Constantin le Grand dans sa nouvelle Rome autrefois Bi.

fance, aujourd'hui Constantinople, & Stamboul chez les Turcs; je me souviens en passant que Constantin I la bâtit en 330, & que Constantin XV, surnommé Paléologue, la perdit en 1453, triste époque pour les Chrétiens!

Sur ces grands événemens, je partage mon attention entre le progrès de l'Eglise, & les événemens des deux Empires; je tombe enfin sur l'Histoire des Musulmans; j'examine ce qu'ils étoient avant le quinzième siècle, qu'ils prirent Constantinople; je parcours tous les événemens de l'Europe sur l'histoire de chaque Etat qui la compose, & j'acheve ma course historique par ce qui concerne ma nation, dont je me fais une impression plus circonstanciée, parce que ses intérêts me paroissent personnels.

N'oubliez pas de passer de l'Histoire, aux différens systèmes de Philosophie, à quelque connoissance des beaux Arts & à la Fable, delà au Droit Romain, aux coutumes particulières, aux usages & sur-tout à ceux de votre Province, pour ne point demander mal à propos, & pour savoir vous défendre: étudiez les intérêts des Princes & les négociations, afin que muni des principes généraux & essentiels, vous



ne foyez neuf sur rien , & que vous ayez au moins l'ouverture nécessaire pour tirer plus de fruit de l'attention que vous ferez obligé de donner aux devoirs de votre état : mais pour vous délasser d'une forte de lecture que vous pourriez regarder comme un travail , lisez quelques volumes choisis dans tous les genres de l'aimable Littérature qui raffinent le goût en ornant l'esprit.

À l'égard de la pluralité des Langues , convenons que sur cet article nos Voisins sont plus habiles que nous il n'en est point parmi eux qui ne regarde notre Langue comme un surcroit d'agrément & de politesse , & nous nous négligeons tous leurs idiomes à un point qui nous fait accuser d'orgueil , ou soupçonner d'incapacité. d'ailleurs , quand nous sommes obligés de commercer en pays étrangers nous tombons dans la nécessité de nous servir de truchemens qui souvent trahissent nos secrets, ou qui nous rendent mal ceux des autres. Et que me servir de vivre sous un Roi qui soit le Père de ses Peuples , si mon insuffisance ne lui permet pas de me confier ses intérêts ? C'est tout à la fois une espece de honte , & un obstacle à la fortune

d'ignorer tous les idiomes de l'Europe. Nous avons mille bonnes choses en Espagnol, en Anglois & en Italien : on ne peut disputer à l'Allemagne une profonde érudition ; si la Langue est un peu difficile, aussi est-elle plus nécessaire, non-seulement par respect pour la premiere cour du monde Chrétien, mais encore par rapport à nombre de Princes très-puissans auprès desquels on peut être chargé de quelque commission, & dont il est aussi honorable qu'utile de mériter la bienveillance. Pourriez-vous vous souvenir sans émulation, que Ciceron courut toute la Grece & toute l'Asie pour apprendre ?

Déjà l'on a compris que cette Préface n'est que le *Compendium* de la Philosophie dont je vais dicter les caïers, & l'on juge bien par cet abrégé qu'elle n'est barbouillée ni de *Cesare Camestres*, ni de *Baralipton*. Elle ne sentira point la poussiere de l'Ecole, & par là même elle scandalisera le tiers-ordre du pays Latin. Mon but est de saisir le cœur d'un jeune homme avant qu'il s'embarque sur la mer orageuse du monde, où l'exemple séducteur & la vivacité des passions font faire si souvent naufrage à la vertu : *Principiis obsta.* Il

faut préserver, conserver & améliorer le caractère ; il faut que la raison prévienne l'âge , sans quoi la jeunesse est tout à craindre. C'est ce qui a fait dire à un Auteur très-délicat ,

Que c'est une zone torride

Qui coûte beaucoup à passer. *Le P. du Cert.*

Si nous voulons que nos conseils soient de quelque utilité , commençons par flatter l'attention de ceux qui nous écoutent ; c'est le moyen le plus sûr de la fixer : gagnons d'abord la confiance , bientôt après nous gagnerons le cœur. Mesurons nos matières & notre style sur la pénétration de notre élève ; conduisons - le par degrés aux sujets les plus intéressans ; égayons sur-tout les raisonnemens les plus forts par des traits qui délassent l'esprit & qui le raniment. Les sentimens tiennent bien mieux , quand c'est l'esprit qui les introduit dans l'ame.

On ne peut assez souvent ni en trop de façons rappeler aux jeunes gens l'idée de leurs devoirs. On blâmera peut-être la manière aisée dont je traite une matière si importante ; mais je ne saurois me refondre , ni sur ma manière de penser , ni sur le tour que je

donne à ce que je pense : enfin je veux apprendre à un jeune homme à réfléchir. Il est vrai que portés à nous livrer à nos passions, nos réflexions les plus judicieuses sont souvent impuissantes ; mais si l'on ne doit pas se flatter qu'à force de réfléchir on parviendra à une sagesse consommée, du moins avec le secours de l'âge qui apprend à penser & qui amène quelquefois le bon esprit, on corrige aujourd'hui un défaut, demain un vice ; & si l'on ne devient pas tout-à-fait sage, on devient moins fou : c'est, je crois, à ce moins de folie que se réduit la sagesse des hommes.

Nous ne sommes ni assez raisonnables pour nous fixer à jouir des plaisirs que la Religion permet, ni assez ingénieux pour corriger par le secours de la raison l'amertume de nos disgrâces. Otez de la raison cette affreuse austérité que lui prêtent ceux qui la craignent, parce qu'ils ne la connoissent pas, ou qui la haïssent, parce qu'elle les blesse par l'endroit sensible ; ôtez de la passion son opposition au Christianisme, arrachez-en tout ce qui peut nuire à la réputation, à la santé & à la fortune ; assujettissez-la à des principes, & ne vous en laissez pas tyranniser, vous

n'en deviendrez pas plus heureux ? en un mot que la raison soit votre passion dominante. Je crois que c'est là la Philosophie qu'un jeune homme doit apprendre avant que la corruption attente à son cœur : c'est donc une assez louable occupation que de songer à former un vraiment honnête homme. Rien n'importe plus à la gloire d'un Etat que de jeter dans l'ame de ceux qui peuvent devenir d'excellents sujets , les semences de la plus haute vertu.

Il est vrai qu'on ne convertira jamais tous les hommes ; il pécheront toujours, & c'est une raison de toujours écrire : je crois pourtant qu'il ne se corrompent de plus en plus que parce qu'on ne leur tient que des discours de spiritualité , ou qui sentent trop l'Ecole ; la dévotion ou l'étude leur font également peur. Je prends une autre route , la seule qui me convient ; je ne fais point le docteur avec mon élève ; je dépouille ma morale d'une sévérité rebutante ; je le flatte par les plaisirs innocents pour le ramener plus sûrement à ses vrais intérêts. Ce moyen m'a paru le plus sûr pour percer jusqu'au fond de l'ame.

A un pédant ou à un hypocrite , pro-

poser de la conformité entre les plaisirs innocents & ses bonnes mœurs, quel paradoxe! quelle hérésie! c'est Epicure ressuscité. D'autre côté, la fougueuse jeunesse traitera mon système de vision; accoutumée depuis quelque temps à préférer la grossièreté, l'ignorance & la débauche à la politesse, à l'érudition & au bon esprit, elle regarde le don des manières comme une puérilité, le don de bien penser comme un apprentissage académique, & la modération des desirs comme une vertu de Chartreux; ainsi en cas d'examen & de censure de ces deux parts, je serois dispensé de répondre, puisque les deux objections se détruisent mutuellement.

D'ailleurs, les plus scrupuleux savent bien que le monde demande une autre éducation que le cloître; & mon projet est de faire un galant homme, un parfaitement honnête homme, un homme de mérite & un homme de bien. Que la jeunesse commence par se faire un esprit de vérité, d'équité & de droite raison, on ne peut pas lui demander moins. A ce commencement de caractère, ajoutez la bonté d'ame, le bon esprit, le don des manières, & le goût des bonnes œuvres, c'est tout ce que je demande

de vous ; & c'est par ces quatre parties principales de caractère que j'effaye de vous conduire au vrai mérite.

A quelle extrêmité la corruption du monde nous réduit ! quelles précautions elle exige ! il faut ruser avec l'homme pour le servir efficacement, il faut entrer dans son cœur avec art, il faut prévenir ses préjugés ; car quel moyen de les détruire ? il faut ménager sa paresse, & laisser pourtant quelque chose dans l'esprit de celui qui trop tôt rebuté ne voudroit pas tout lire ; il faut à son gré montrer ou supprimer de l'esprit, faire briller le sien aux dépens du nôtre, & recevoir comme une grace de sa part la peine qu'il trouve à lire ce qu'on n'écrit que pour lui.

Jeune homme, que je veux moins flatter qu'instruire, accommodez-vous à mon esprit, prenez aujourd'hui ce qui vous convient, & gardez pour un âge plus avancé les réflexions qui vous paroîtront au dessus de vous ; rapprochez toutes les saisons de l'homme & tous les états de la vie. Peut-être trouverez-vous tout ce qui vous est utile depuis le matin jusqu'au soir de votre âge, & pour toutes les situations où vous pourrez être : peut-être même que ce qui sera vraiment inutile pour vous, vous

paraîtra nécessaire par rapport aux autres. Affujettissez donc votre pénétration à l'étendue de mes soins, & prouvez par un redoublement de vertu l'efficacité de mon zele.

Un exemple bien respectable devrait, ce me semble, donner quelque autorité à mes conseils. Peres de famille, réveillez-vous, multipliez vos soins, pâtrissez le pain de vos enfans avec le levain de la raison : aimable jeunesse, sentez une bonne fois tout le prix du mérite personnel ; laissez loin de vous le tourbillon des pervers, formez-vous un excellent caractere. Soyons tous amis, mais soyons encore plus amis de la vertu, & souvenons-nous tous ensemble d'un grand trait le plus propre à nous y conduire.

Philippe de Macedoine n'eut rien tant à cœur que l'éducation de son fils, delà le choix d'un Gouverneur & d'un Précepteur l'élite de la Grece ; Peres, voilà pour vous : Olimpias eut les mêmes vues que Philippe, elle n'étoit pas moins curieuse de la perfection d'Alexandre, & comme si elle eût deviné qu'il deviendroit le vainqueur de l'Asie & le modele des Héros, elle tourna dès son enfance toutes ses pensées & tous ses sentimens du côté de la grandeur; elle

ne songeoit pas comme la plupart des femmes à faire de son fils *un petit-maitre* ou un Adonis ; Meres, voilà votre leçon : Enfans, voici la vôtre ; dès qu'Alexandre élevé par ces grands maîtres, eût défait Darius, la cassette du vaincu enrichie de tout ce qu'il y avoit de plus précieux en Orient, & qui ne servoit pourtant qu'à contenir des parfums, devint pour le vainqueur un coffre fort respectable, seul digne de contenir l'Iliade d'Homere. Alexandre méprisa la mollesse qui perdit Darius : il aima les belles lettres qui illustrerent Aristote, & il eut une même avidité pour l'éloquence & pour la gloire. Que chacun de nous, proportion & subordination gardées, mette suivant son état cet exemple à profit : c'est tout le fruit que j'attends de mon systême.

Ne pouvant pas prévoir de quel côté votre goût portera votre esprit, je ne puis mieux faire que de vous proposer des réflexions utiles sur la matiere qui s'offre quand j'écris. Remarquez un moment avec moi jusqu'à quel point on portoît la superstition avant le Christianisme. Le jour même qu'Alexandre vint au monde, Erostrate ce fou si fameux dans l'histoire, croyant s'immortaliser brûla le temple d'Ephese consac-

cré à Diane. Les Fabulistes de ce temps-là ont dit que la Déesse uniquement occupée de cette naissance, aimait mieux présider aux couches d'Olimpias que de sauver son temple de l'incendie. Ne seroit-ce point ce soin officieux de Diane qui dans la suite auroit porté Alexandre à vouloir se faire diviniser ? Peut-on lire toutes ces extravagances, sans réfléchir que les plus grands hommes sont sujets à de grandes foiblesses, que les Princes sont bien à plaindre quand ils se livrent à de lâches adulateurs, que les Dieux de la Fable étoient bien bornés, & que le Temple d'Epheuse n'étoit pas bâti sur la pierre dont parle S. Matthieu ?

Si vous me lisez avec ce bon esprit dont je vous parlerai, vous ne croirez pas que par ces citations je veuille faire parade d'Episodes historiques qui sont fus de tout le monde ; mais je veux vous apprendre à lire avec fruit. Que ces exemples vous servent pour tout ce que vous lirez. N'oubliez pas surtout ce conseil décisif que je vous répéterai cent fois, faites de bonnes remarques ; donnez à cet usage précieux du temps deux heures par jour, vous ne serez jamais homme inutile, vous vous suffirez à vous-même, & vous amasserez de bons matériaux.

Quelque trait que je cite , quelque style que je prenne, jeune homme, tout est conseil pour vous. Usez sobrement de celui que je vous ai donné sur la pluralité des langues. Rien ne vous doit dispenser d'apprendre préféablement à toutes , la pureté & la délicatesse de la vôtre ; & il n'est donné qu'aux Dames de parvenir à ce point sans le secours de la Latinité. Le Latin bien conçu conduit à l'intelligence des grands Ecrivains , & le Latin joint au François fait déchiffrer aisément l'Espagnol & l'Italien ; de même ceux qui possèdent le bon Allemand ont une grande ouverture pour l'Anglois , le Hollandois & les autres langues du Nord ; je ne dis rien du Grec , parce qu'il n'est utile qu'aux Savans de la première classe qui veulent remonter à la source , & conférer le texte avec la traduction : mais rien ne m'étonne plus que de voir quelques Savans farcis d'idiomes étrangers , & qui savent à peine bégayer celui qui leur est propre ; comment peuvent-ils devenir gens de mérite , si passant toute leur vie à décliner & à conjuguer , ils ne font pas attention que toute langue ne peut servir qu'à apprendre des choses ?

Quel triomphe pour la vertu ! il n'est point d'homme vicieux qui ne veuille la transmettre dans sa famille. J'ai saisi ce sentiment qui fait seul le mérite de ce Traité. Le pere que j'attaque ne quittera ni ses passions ni ses préjugés ; mais il me pardonnera les reproches que je lui fais , en faveur des conseils que je donne à son fils. Si ce fils prend du goût pour des principes certains & pour des conséquences justes , il substituera aux siens un nouveau système d'éducation : & c'est le seul moyen de rendre les hommes tels qu'ils devroient être.

Je leur démontrerai que ce qu'on appelle la Philosophie des honnêtes gens n'est autre chose que le secret d'allier la sagesse & la gaieté , l'érudition & la politesse , la fermeté & la complaisance , beaucoup de raison & un peu d'esprit. Sans sagesse , on prodigue son repos , sa fortune & sa santé ; sans gaieté , vous écarterez les gens aimables dont vous avez besoin , & vous vous livrez au chagrin qui vous tue ; sans érudition , vous ne sauriez vous suffire à vous-même , & les fâcheux vous affomment ; sans politesse , vous restez comme un ours dans votre taniere , vous faites brutalement grand'chere ,

& vous vivez seul ; sans fermeté , les élémens ou les scélérats vous persécutent , & le moindre revers vous accable ; sans complaisance , vous passez pour un féroce ou pour un tyran ; sans raison , vous n'agissez , vous ne parlez , vous n'écrivez que par caprice ; sans esprit , vous gâtez les meilleures choses , & vous déplacez jusqu'à la vertu.

Nous cherchons tous les moyens de devenir heureux , ce sentiment est de l'essence de notre nature , & de tout ce qui nous flatte , rien n'échappe à notre attention. Qu'on se marie , on attend un fils ; jusques-là tout est dans l'ordre si on concilie ses plaisirs sur ses devoirs : enfin ce fils vient , & le plus souvent on confie son éducation à un homme grossier qui ne fait pas lire ; pourquoi ? le bon marché fait tout prendre , & on ne veut pas réfléchir qu'on ne sauroit assez payer un excellent Précepteur ; voilà le premier principe du mal : l'enfant de son côté craint son thème comme le pilote craint l'écueil ; Cicéron , Virgile & Horace sont ses grands ennemis : s'ils l'accusent de paresse , il les traite de calomniateurs , & le Précepteur de Bourreau. Enfin il est peu de Précepteurs capables de convaincre la

jeunesse que l'étude n'est ni un métier ni un fardeau, que c'est une peine courte & légère, qu'elle ouvre l'esprit, & qu'elle nous rend propres à tout. Le maître souvent plus borné que le disciple ne l'instruit qu'à la façon des perroquets ; il ne fait point applanir la voie ni adoucir la dureté des termes ; jamais de ces traits historiques qui trouveroient si bien leur place dans la conversation ; la matière qu'on traite, & l'esprit de l'écrivain ne sont point sentis ; cependant la traduction est faite, la leçon est répétée, l'écolier gagne l'image & le pédant s'applaudit. Avec tout cela le précepteur mal choisi par avarice fut toujours & sera toujours un sot, & l'enfant qui promettoit, mal dirigé, reste un ignorant. Ce désordre finira quand on changera de système.

Quel affreux renversement ! mille gens distinguent fort bien l'eau de la Barbade de la *fine orange*, & donneroient des leçons de trictrac & d'échets, qui ne sauroient définir un substantif & un adjectif. On veut savoir les choses, & on est effrayé de la manière de les apprendre. Si j'avois dit aux Dames d'Allemagne qu'aimer est le plus joli verbe du François, que tendresse & beauté sont les plus riches

substantifs de notre langue , & que la constance *éternelle* est un adjectif rare. Parmi nous , elles m'auroient regardé comme un Précepteur assez galant : mais si je dis tout uniment à nos Dames que toutes les choses de la vie sont autant de substantifs , & que l'adjectif est l'épithète qui exprime la qualité de chaque chose ; si j'ajoute que deux adjectifs ne sauroient former un substantif , elles me prendront pour second *Tristotin* : en un mot nous craignons d'apprendre ce que nous devons savoir , nous ne voulons pas remonter jusqu'à la racine des choses : on hait les principes , on se croit assez habile quand on fait effleurer le bon de la superficie ; on ne veut pas parler mal , & on ne veut pas apprendre à parler bien ; on ne veut pas savoir définir , & on voudroit raisonner juste : c'est de cette contradiction monstrueuse que naissent tous les barbarismes dans le langage , & tous les sophismes dans le raisonnement. Ceci n'est qu'un canevas : j'ai tâché de le remplir en nourrissant & en multipliant mes Chapitres.

J'ai lu & relu ce *Traité* avec plus d'attention que jamais , non en Auteur qui s'admire , mais en Ecrivain qui cherche de bonne foi à connoître ses

fautes & à les corriger. Je ne voudrois avoir plus de talens que pour contenter plus parfaitement mes Lecteurs. Je suis homme ; donc je suis foible , & je puis sans honte avouer ma foiblesse. J'attendois mes derniers exemplaires avec quelque empressement ; j'avois même emprunté de nos meilleurs Ecrivains, les embellissemens qui me paroissoient convenables pour introduire mon Livre chez les curieux plus honorablement que la première fois ; hélas ! j'eus peine à le reconnoître , tant il étoit mutilé , & je ne pus m'empêcher de jurer tout bas.

En effet , quoi de plus rebutant pour le Lecteur , que d'être obligé de deviner une période travestie , & de rétablir une construction deshonorée par une ponctuation ridicule ? ce défaut plus important qu'on ne pense , pourroit gâter les livres les plus respectables & dont nous tirons nos regles les plus infaillibles pour les mœurs. La régularité ou l'irrégularité de la ponctuation rendent le même texte susceptible de deux interprétations diamétralement opposées. L'esprit vivifie , mais la lettre tue : tout le monde ne fait pas bien lire ; & si la ponctuation est très-importante dans la langue

Latine, mille fois plus abondante & plus énergique que la nôtre, comment le François peut-il être entendu, si l'impression le défigure ?

Mais enfin la pénétration des connoisseurs a suppléé en ma faveur aux fautes de cette espece, & il y auroit de ma part de la mauvaise humeur à me plaindre amèrement de ce que le Public a obligeamment pardonné. Je ne ferai pas si indulgent sur mes propres fautes, je les ai senties, je les avoue, & j'ai tâché d'en réparer une partie: car combien en restera-t-il encore que l'exaétitude, toujours la dupe de l'amour propre, n'aura pas même remarquées ? On se pardonne un tour défectueux en faveur d'un joli trait, on sacrifie la raison à l'esprit; tous les Auteurs en font là: mais pourquoi cette réflexion ? on m'a compris dans l'amnistie générale.

Je suis tombé dans des négligences grammaticales que tout autre Ecrivain plus clairvoyant & plus circonspect que moi auroit apperçues. Il est vrai que souvent il en échappe de pareilles à la légéreté de la plume, qui, quand l'esprit est de belle humeur, vole rapidement de période en période. Chacun a ses termes favoris, & on se fait un

styl: d'habitude : delà des tours & des expressions qui reviennent sans cesse malgré l'Auteur. Tantôt occupé à exprimer un sentiment ou à polir une pensée, tantôt plus attaché aux traits qu'à la draperie, je n'ai point réfléchi que quand on peint d'imagination, on emploie trop souvent les mêmes couleurs ; une idée que je trouvois heureuse aidoit à la vivacité à me séduire ; enfin je ne me suis apperçu qu'après l'impression, de ces répétitions involontaires qui gâtent le style : les réflexions les plus judicieuses, & la narration la plus coulante ont également besoin des graces de la variété.

Les défauts dans le plan sont plus importans & moins pardonnables parce que la vivacité ne peut pas servir d'excuse, & que le parfait arrangement d'un ouvrage est la preuve la moins équivoque d'une borne judiciaire. J'ai eu tort de laisser subsister pour le premier Chapitre de mon Livre ce qui n'en étoit que le discours préliminaire : c'est porter trop loin la singularité que de comprendre dans le corps d'un ouvrage ce qui est nécessairement un hors-d'œuvre ; cette faute de ma part est d'autant plus grossière, que je suis convenu dans la seconde édition que ce premier Chapi-

tre n'étoit que le *Compendium* ou l'abrégé de ma philosophie. Cette contradiction de ma part ne pourroit-elle pas s'appeller par un Philosophe rigoriste *contrarium in objecto* ? Je réduis donc le nom de Chapitre à celui de Préface. L'enflure des mots ne fait pas la valeur des choses.

Voici selon moi la plus grossiere de mes fautes. A peine mon élève savoit bégayer l'idiome des Latins, que je le conduisois en homme de mon âge, sans réfléchir que j'écrivois pour un homme de quinze ans. Je venois de dire que j'essayois de faire un homme, & je croyois parler à un homme fait. Tout le monde sait qu'un discernement juste & délicat sur les ouvrages d'esprit est le fruit le plus précieux qu'on puisse tirer de l'érudition, & il est vrai que sans cette justesse de goût on ne fauroit acquerir les grands dons de bien penser, de bien parler & de bien écrire. Or ces dons ne sont assurément pas à la portée du jeune homme dont l'esprit s'émancipe, mais dont la raison n'a pas encore atteint ses années de majorité : je devois donc lui donner quelques conseils sur les moyens de les acquerir. Vouloir conduire quelqu'un à la perfection sans lui frayer le chemin

qui y mene, c'est passer du commencement à la fin, *omisso medio*: c'est ressembler à ces faux Prêtres qui usurpent le Sacerdoce *per saltum*. Il ne faut pas d'avis trop élevés à un homme qui commence; & de l'apprentissage au chef-d'œuvre, l'intervalle est grand.

Au commencement de cette Préface, j'ai montré qu'une fade critique ne m'ébranloit pas; ici je donne un exemple de la sévérité avec laquelle on doit se critiquer soi-même: mais ce n'est pas assez de ma part de sentir & d'avouer mes torts, je dois sur tous les chefs une sorte de satisfaction; & je souhaite qu'on la trouve dans les changemens que j'ai faits, & dans le nouveau Chapitre que je donne par supplément sur les premiers élémens de la Littérature. Je fais qu'il est difficile de remplir des lacunes: il en coûte pour ajuster un milieu entre ce qui le précède & ce qui le suit; nous ne voyons même personne qui veuille finir l'ouvrage d'un autre: s'il est mauvais, il ne mérite pas qu'on l'acheve; & s'il est au mieux, on ne veut point travailler d'après un grand Maître. Le Roman de Voiture, & le Virgile travesti de Scaron sont restés imparfaits. Si j'avois été meilleur Architecte, j'aurois mieux entendu le

dessein & l'exécution : je n'aurois pas été obligé d'épaissir mes fondemens & de travailler dans œuvre.

Pourquoi voit-on tant d'ignorans de paresseux, de libertins, d'hommes grossiers & inutiles ? c'est qu'on ne met point à profit cet âge fortuné que j'ose appeller intermédiaire entre les détails répugnans de la scholastique & les vues sérieuses d'un établissement. On peut dire en général qu'un jeune homme est aussi charmé d'avoir fini ses classes à quinze ans, qu'un porte-faix qui se débarasse de son fardeau ; il ne voit plus que de cent lieues le College qu'il vient de quitter, il en abhorre le souvenir, il se croit tiré d'esclavage, & ce nouvel affranchi ne s'occupe plus que de ses exercices, de son entrée dans le monde, des agrémens extérieurs, des plaisirs folâtres, de la compagnie des jeunes fous, & de la nécessité prochaine d'opter entre l'épée & la robe. Dans le fort de cette séduction de toute espece, que devient cette précieuse érudition dont les premiers principes lui ont coûté tant de temps & tant de soins ? C'est un avorton qui périt avant que de naître ; c'est une fleur qui se fane avant que d'épanouir : semblable au foin qui croît sur le toit d'une mauvaise

vaife chaumiere, & dont on ne recueille rien, *sicut fœnum tectorum*, &c. Je fais que ce trait du Prophete Roi regarde plus les pervers que les ignorans, aussi je n'en tire qu'une comparaison. Si on en veut voir la traduction littérale, on la trouvera dans Malherbe; mais je crois qu'on me saura bon gré de rapporter du moins ici ces quatre beaux vers de Hesnault:

Toi qui meurs avant que de naître,
 Assemblage confus de l'être & du néant,
 Triste avorton, difforme enfant,
 Rebut du néant & de l'être, &c.

Les jeunes gens donnent dans deux extrêmités étonnantes: si on tâche de leur inspirer du goût pour les Belles-Lettres, ils croient qu'on veut les ramener à pas d'écreviffe jusqu'à la mécanique de la Grammaire, ou qu'on va les élever par degrés jusqu'aux langues Orientales; ils ne savent pas que le Rudiment du monde est le plus nécessaire de tous les Livres: mais celui qui a un peu de seve & de raison pense bien autrement; il veut savoir l'étymologie des termes qui lui avoient fait peur, & il ne veut pas se reprocher d'avoir perdu dix ans de sa vie à défricher un champ raboteux; il veut connoître à

I. Partie.

C



fond ces illustres morts qu'il n'avoit qu'entrevus, & dont il avoit craint le commerce; il forme son esprit & l'enrichit aux dépens du leur; ce qu'il avoit trouvé un métier pénible, lui paroît le plus beau de tous les Arts; la mine est découverte, & il creuse; le fonds est cultivé, & il recueille au centuple; enfin il s'introduit courageusement dans le sentier qui mene à la gloire, & c'est-là que commencent les prodiges de l'émulation, sans laquelle on ne verroit pas de Grands Hommes.

Voilà ce que j'attends des sujets aimables & dociles qui voudront bien me regarder comme leur ami, & tirer quelque utilité de mes conseils; prêt à me réjouir avec eux, qu'ils s'instruisent avec moi. Il ne s'agit entre nous ni de décliner *Musa*, ni de soutenir au College Royal une These en langue Hébraïque; je ne leur propose qu'un milieu judicieux & amusant entre l'ignorance & le profond savoir. J'admire les hommes vraiment doctes comme les vrais dévots: mais je suis si persuadé qu'il est peu de savans qui d'ailleurs aient du mérite, que j'ai toujours craint de me gêner le peu que j'ai d'esprit, si je me hérissois d'un savoir inutile. Le Chevalier de Cailly pensoit de même.

Dieu me garde d'être savant
D'une science si profonde :
Les plus doctes le plus souvent
Sont les plus sortes gens du monde.

Il faut savoir , mais préférablement à tout , il faut savoir vivre. Je crois qu'on a l'essentiel de la science quand on fait tout ce qu'un galant homme doit savoir , quand on a assez de fond pour bien remplir les devoirs de son état , & assez d'acquis pour être souhaité dans un monde poli. En un mot , je demande un esprit plus orné que surchargé. Mais pour se former l'esprit que je souhaite , il faut une grande justesse & une grande délicatesse de goût , & c'est ce qui fait que le vrai mérite est si rare. Ce goût ne se peut gagner que par le commerce des Livres choisis & des honnêtes gens , de ces gens qui nous gagnent le cœur en nous inspirant le desir de leur ressembler. Ces hommes seuls propres à piquer l'émulation d'un jeune homme bien né , vous ne les verrez point donner dans les obscénités , dans l'équivoque , dans le quolibet , dans la fadaise & dans l'esprit romanesque. Ces fades ornemens ne devroient se débiter que sur le Pont-neuf. Tout cela sent le goût dépravé & le faux bel esprit.

Ces deux défauts, tout odieux qu'ils font, gâtent bien des caractères. Les Dames ne font pas moins intéressées que nous à s'en garentir. Non que je veuille être leur Pédagogue ; c'est d'elles que nous tenons la manière de bien écrire & de bien parler. Elles ont une Rhétorique naturelle qui les dispense de l'étude ; & si celles qui sont nées avec d'heureuses dispositions vouloient substituer de bonnes lectures à de fades Historiettes & à de misérables Romans, la sage défiance à la présomption, & des principes sûrs aux préjugés & à l'entêtement, elles se trouveroient de niveau avec tant de femmes illustres dont le Catalogue se trouve dans tous les Livres. Ces Dames savoient beaucoup ; mais elles n'étoient pas *les Femmes savantes* de Molière : leurs talens étoient précieux, mais elles n'étoient pas *des Précieuses ridicules*, & *Trissotin* n'avoit pas été leur Précepteur.

Je voyois autrefois avec admiration nombre de femmes distinguées courir dès cinq heures du matin pour entendre nos grands Orateurs ; je voyois les jeunes gens former entre eux de petites Académies, prémices heureux du mérite naissant ! on ne rougissoit pas

alors d'avoir de l'esprit : aujourd'hui ce goût est usé, cette mode est passée ; il semble même qu'il y ait du danger à devenir homme de mérite ; delà vient qu'imperceptiblement les Belles Lettres vont rentrer dans le cahos d'où les tira le Cardinal de Richelieu. Le temps des Homeres, des Plautes, des Pindares, des Anacréons & des Démosthenes, voilà la gloire de Grecs ; le siecle d'Auguste, voilà la gloire des Latins ; le regne de Louis XIV, voilà la nôtre : mais peu curieux de la conserver, la paresse & les plaisirs nous replongent dans l'ignorance. Il est vrai que nous avons encore aujourd'hui de grands sujets dans tous les genres, mais ils sont plus rares faute d'émulation.

Nous admirons encore un peu, mais insensiblement nous en perdrons l'habitude. Un changement si subit démontre sans réplique la décadence du bon goût, dont le Pere du Cerceau parle si bien. Cette décadence ne se borne pas à deshonorer l'esprit, elle s'étend à toutes les parties de l'éducation, & c'est ce qui désole les partisans du mérite. Je crois pourtant qu'un bon Gouverneur auroit grand plaisir à former des élèves dignes de ses soins. Pourquoi donc le succès est-il si rare ?

C'est qu'il demande deux hommes ; un qui sache instruire , un qui veuille écouter.

Mais quel homme est assez habile
 Pour hâter un esprit tardif,
 Ou contenir un esprit vif ?
 Ce chef d'œuvre n'est pas facile.
 D'ailleurs la Jeunesse indocile
 A des yeux, & ne veut pas voir,
 Et rebutée par un obstacle,
 Elle voudroit par un miracle
 Ne rien apprendre & tout savoir.

Je ne fais si j'aurai bien placé mes supplémens. Un de ces morts avec qui je suis en commerce, m'avertit de ne pas coudre de la bure avec de la pourpre ; le conseil est judicieux, mais à qui est-il donné de le suivre ? A tous hazards, fidele sectateur d'Horace, j'ai tâché de réunir par-tout l'agréable & l'utile. J'avois fondé le gué à la premiere édition, je me suis démasqué à la seconde, à la troisieme je m'enhardis : j'augmente mon Livre, la matiere est vaste, & mon zele est sans bornes. Cette disposition me tient lieu de talens.

On dit toujours bien ce que l'on dit,
 Quand le cœur fait parler l'esprit.

Il est pourtant vrai qu'un Livre qui se fait jour en faveur de la nouveauté, paroîtroit bien meilleur, si le Lecteur & l'Ecrivain se trouvoient même intention, même pénétration & même façon de penser. Ce Traité auroit besoin plus que tout autre ouvrage, de trouver cette convenance que je crois une espece de sympathie. O que cette sympathie d'esprit auroit de pouvoir sur le cœur ! Les nœuds secrets dont parle Corneille, qui nous préviennent subitement, & qui sont les commencemens d'une liaison imprévue, peuvent se rompre aussi rapidement qu'ils se sont formés ; un travers dans l'humeur, un entêtement, trop de sécheresse dans les manieres, la différence des sentimens, un rien enfin détruit en moins d'un quart d'heure ce que le premier mouvement avoit produit : il n'en est pas de même de cette sympathie, qui procède non-seulement d'une physionomie qui plaît, mais encore de la conformité dans la façon de penser, & du même goût pour la littérature ; le mérite qu'on reconnoît ou qu'on suppose dans l'Ecrivain, justifie la prévention du Lecteur ; son estime lui paroît moins hasardée, & quelquefois devient par gradation le fondement légitime de la

tendre amitié. Que j'aimerois à écrire, si un connoisseur en me lisant m'honoroit

De ce je ne fais quoi qu'on ne peut expliquer
 *Corn.*

Balthazar Gratian dit excellemment, qu'il y a une parenté de cœurs & de genies, que cette sympathie n'en demeure pas à l'estime, qu'elle va jusqu'à la bienveillance, d'où elle arrive enfin à l'attachement, qu'elle persuade sans parler, & qu'elle obtient sans recommandation.

J'ai lu en quelque endroit, qu'il est permis à la vertu de souhaiter de la réputation; à plus forte raison doit-on permettre aux Ecrivains de se repaître d'un peu de fumée. Delà combien de recherches, de veilles, de travaux? combien de feuilles retouchées vingt fois? Souvent même ce qui paroît le plus aisé, est ce qui a coûté le plus; il faut bien de l'art pour ne laisser voir que du naturel, & malgré toute cette étude on n'essuie que trop souvent le fort, dont M. Rousseau vous parlera dans la suite. Si vous écrivez par pensées détachées, cette maniere ne convenoit pas à un

discours qui doit être suivi ; si vous suivez trop votre sujet ? vous ne connoissez pas l'heureux enthousiasme ; mêlez-vous l'un & l'autre ? une *précieuse* dira que votre style n'est pas décidé ; revenez-vous quelquefois à la charge pour faire plus d'impression ? vous tombez dans des redites ou des déplacemens. En un mot les prétextes spécieux ne manquent jamais à la critique, sur-tout quand elle est soutenue par l'esprit gauche ou par le mauvais goût. Que peut faire de mieux un Ecrivain qui ne se déconcerte pas aisément, que de s'en dédommager par la flatteuse espérance d'être honoré de l'approbation du Public ? c'est le seul piège que m'a tendu l'amour propre ; & c'est le seul prix que j'ai osé attendre de mes soins. Rien ne pourroit me flatter autant, que d'inspirer aux jeunes gens du goût pour le vrai mérite.

Malgré toutes les raisons qui m'ont déterminé à grossir considérablement mon Livre, peut-être aurois-je bien fait de m'en tenir-là, le Public étoit content, le sera-t-il encore ? les goûts changent, l'esprit est quinteux, l'imagination se refroidit, toute beauté s'use, & jusqu'au titre d'un ouvrage, en tout on voudroit du tout neuf. Il est

vrai que mon plan étoit irrégulier ; mais auffi je n'ai pu réparer cette irrégularité qu'en traitant une matiere sèche , ennuyeufe & rebattue mille fois. N'est-ce point corriger un défaut par un autre défaut , & devois-je m'exposer à devenir fatigant par reconnoiffance ?

Quand mon Livre parut , j'eus peur que le titre ne revoltât ; je le trouvai trop impofant : & s'il eft dangereux de donner des confeils qu'on ne nous demande pas , je devois encore moins dogmatifer fur une matiere vafte , qu'on regarde comme arbitraire , & dont je n'ai qu'une légère teinture. J'avois intitulé cet ouvrage la vraie Philofophie pour tous les âges & pour toutes les fuituations de l'homme , mon célèbre Examineur M. de Fontenelle trouva que ce titre effrayant fentoit trop l'école ; il décida , j'obéis , & j'égayai mes raifonnemens. Heureux fi en écrivant fur le vrai mérite , j'avois attrappé l'art de former le cœur & l'efprit.

Le cœur n'a befoin que de fentimens , mais l'efprit a befoin de principes , & c'eft à ces principes que je me fuis attaché dans mon Chapitre nouveau. Peut-être qu'à ce moyen j'aurai défarmé les Cenfeurs qui vouloient

trouver plus de nerfs dans mon ouvrage, & qui me demandoient une distribution plus géométrique; mais aussi qu'ils ne forcent pas toujours l'esprit & la raison à se trop assujettir à la règle du compas: des conseils sérieux, il est vrai, mais offerts d'une façon légère & avec cordialité, ne sont pas une leçon de Mathématiques.

J'ai compris qu'il faut former l'esprit avant que de l'orner; c'est la pierre angulaire du mérite. Il ne s'agit pas de se faire un clinquant d'allégories & d'antithèses; il faut apprendre à bien parler, c'est la Rhétorique du monde; il faut raisonner juste, c'est la vraie Philosophie; il faut abhorrer les lectures obscènes & le commerce des impies & des libertins, c'est le seul moyen de conserver la pureté des mœurs; il faut aimer les Livres exquis & les honnêtes gens, c'est la source de la politesse, du goût & de l'érudition. Voilà l'esprit de mon Livre, & c'est dans les jeunes gens ce concours heureux que j'appelle le Rudiment de la sagesse. On peut bien passer cette métaphore à un Professeur d'espece singulière, & à un Auteur de nouvelle édition. Pourrois-je craindre de faire le rôle de Maître-ès-Ars, si je plaisois aux hommes choisis?

J'ai déjà accoutumé l'oreille aux termes d'axiome, d'hypothese & de substantif, il m'en est échappé quelques autres qui sont nécessairement du métier; & je me justifie de cette liberté sur l'exemple de la Fontaine. Quand il rajeunissoit un vieux mot, qui lui fournissoit une rime, ou qui racourcissoit la Fable par un tour plus laconique, il pestoit contre l'usage qui avoit pros- crit ce terme: mais enfin ce terme étoit bien placé. C'est grand dommage, dit-il, qu'on ait répudié ce mot :

Il m'a toujours paru d'une énergie extrême.

M. Rousseau en lâchant tous les foudres du Parnasse contre le sophisme imposteur, auroit-il besoin pour se faire entendre, de nous peindre un esprit de travers, dont tous les raisonnemens sont gauches? Si pour faire concevoir les choses, on se sert de termes qui sont uniques, est-ce un pédantisme? ne sauroit-on en apprendre l'étimologie, sans gagner la migraine? Je fais qu'il est plus agréable de retenir une scene d'Andromaque & des fragmens de Quinault: aussi les termes de l'école ne sont-ils pas faits pour la ruelle. Mais j'en reviens-là; il faut en

tout remonter au principe. C'est à
 l'Ecrivain circonspéct à ne pas ennuyer
 en instruisant. Les meilleures choses
 déplacées perdent tout leur prix. Quin-
 tilien donne là-dessus une leçon bien
 utile à ceux qui se mêlent d'écrire: *Non
 tam refert quid dicas, quam quo loco.*
 C'est sur cette regle que j'ai corrigé
 cette troisieme édition.

J'ai peine à entamer ce qui me reste
 à dire, pour rendre complet l'argu-
 ment de ce Traité. J'ai cru devoir
 ajouter des exemples de ma façon, aux
 conseils que je donne sur la littérature.
 Ces exemples sont de deux espèces,
 mes amusemens & mes occupations.
 Pendant quatre ans que les affaires
 du Roi me retinrent à la Diette de
 l'Empire, je me fis un devoir de rem-
 plir utilement le vuide de chaque jour,
 & je commençai par crayonner le plan
 du Livre auquel on a fait grace. Cette
 premiere idée m'en fit naître une se-
 conde, qui demandoit moins d'atten-
 tion. Je ramassai ce qui m'amusoit &
 ce qui m'occupoit alors, & j'y joignis
 ce que j'avois fait de plus supportable
 depuis ma tendre jeunesse. Voilà les
 matériaux d'un second ouvrage, non
 de même goût que le premier, mais
 de même encre & tendant à même

fin. Il est vrai qu'il n'est pas également fait pour tout le monde, mais il sera plus instructif pour ceux que des circonstances particulieres peuvent engager dans la même situation où je me trouvois. Ainsi amusant pour quelques-uns, plus utile aux autres, les jeunes gens pourront former le dessein d'écrire légèrement dans tous les goûts & dans tous les genres, & parvenir à ce grand art, que j'en'ai point attrapé, de paroître homme de mérite.

Cet art qui paroissoit effrayer les pusillanimes, n'est pas aussi difficile à acquérir que l'on croiroit au premier coup d'œil, il ne s'agit que de vouloir & savoir profiter de ce qu'on voit tous les jours. Eviter les défauts, imiter les vertus, mettre à profit la lecture & l'usage du monde, connoître la folie, adorer la sagesse, faire emplette de mémoire, d'esprit & de goût; à ce moyen l'esprit le plus bouché pourra faire fortune avec les plus imparfaits. Si l'on en vouloit essayer, l'oisiveté feroit moins de vicieux, & la république des lettres seroit mieux peuplée.

Les goûts sont si différens, qu'il n'est pas possible qu'un ouvrage soit partout du goût de tout le monde; mais

par la même raison il n'est pas possible que chacun ne trouve pas quelque chose qui lui convienne dans celui que je propose ; & si l'oreille bien délicate n'est pas toujours chatouillée, du moins la plus scrupuleuse ne sera blessée en nul endroit. Au reste, ceux qui savent bien lire, doivent savoir un peu deviner. Il ne faut jamais dire que la vérité, mais il ne faut pas toujours la dire.

Je fais que le Manuscrit dont je hazarderai peut-être l'impression, venant à se placer à la suite d'un ouvrage suivi, intéressant & déjà goûté, ne paroîtroit pas assez assorti au Traité du vrai Mérite ; mais aussi j'ai laissé entrevoir que mon dessein étoit d'inspirer à ceux qui me suivront, de ne se pas endormir dans l'ignorance & dans l'inutilité.

Les peres comme on fait, se flattent aisément.
Mad. de Villedieu.

Je fais encore qu'un *in-folio* d'ouvrages d'esprit, fussent-ils de main de Maître, pique moins la reconnoissance de ceux qui nous succèdent, que nombre de zéros utilement multipliés. Combien de gens préfèrent les

Comptes faits à la littérature , &
Barrême à Cicéron ? Il n'est guere
d'héritiers qui ne fussent bien aises
d'être fils d'un sot heureux :

. Qui fait pour tout secret ,
Cinq & quatre sont neuf , ôtez deux , reste sept .
. Boileau.

Mon héroïne s'écrie admirablement :

Il est passé ce temps où d'un bon mot ,
Stance ou dixain , l'on payoit son écot , &c.

Et Quinault étoit bien plus embar-
raffé de l'établissement de ses Filles
que de fournir des paroles à Lulli :

Mais à suivre Apollon on ne s'enrichit guere ;
C'est avec peu de bien un horrible devoir
De se sentir pressé d'être cinq fois beau-pere.
Quoi ! cinq actes devant Notaire
Pour cinq filles qu'il faut pourvoir !
O Ciel ! peut-on jamais avoir
Opéra plus fâcheux à faire ?

Enfin chacun a son ascendant ; nous
suivons l'étoile qui nous guide : &
quand nous écrivons , des vues loua-
bles peuvent justifier le projet , mais
la bonne volonté ne répare pas l'in-
suffisance ,

Pline dit qu'il vaut mieux ne rien faire que de s'amuser à faire des riens. Mon Traité a plu aux honnêtes gens, ils ont pris plaisir à s'y reconnoître ; il a plu aux autres, qui charmés de paraphraser les défauts d'autrui, ne reconnoissent jamais les leurs. Mais ici comment soutenir l'index auprès d'un Censeur trop sévère, ou de ces esprits subtilisés qui ne veulent que du merveilleux ? Ce que j'ai fait à Ratisbone importe-t-il au Public ? mes badinages poétiques valent-ils l'impression ? comment les concilier avec un Traité de Philosophie, & avec la préférence que je donne à la prose ? Voici ma réponse.

Pour badiner quelquefois avec les Muses, il n'est pas nécessaire de faire aussi bien que les Maîtres de l'art, & les délassemens de l'esprit ne désignent point un Poète de profession. Le style épistolaire ne demande pas l'éloquence des Patrus, & l'on peut sans mourir d'ennui, apprendre quelque chose du Corps Germanique. Enfin je fais le métier d'un Maître à écrire, qui écrit le mieux qu'il peut, mais qui n'est pas obligé de savoir peindre. Soit en vers, soit en prose, on est accoutumé à ma diction. Les premières graces du Public me permettent d'en espérer de

nouvelles ; & si l'on doit blâmer la présomption , on doit pardonner la confiance.

Il est encore vrai que l'âge , la situation & l'occasion peuvent faire valoir des amusemens , qui réduits à leur juste valeur ne restent tout au plus que de jolies bagatelles ; mais tout devient sérieux , quand il est instructif. A ceux qui ont l'esprit mauvais , les choses paroissent des riens : pour ceux qui ont l'esprit bon , les riens deviennent des choses. On profite de tout quand on ne lit point au hazard.

Dans tous les temps & dans tous les lieux la parabole , la fable & l'allégorie n'ont servi que d'enveloppe à la vérité. Ma fable allégorique de la fortune & de la raison ne tend qu'à guérir la lepre des cœurs qui n'adorent que Plutus ; mon Dialogue entre l'Hymen & l'Amour , justifie par un exemple imposant ce que je dis du mariage ; je me déchaîne souvent contre le faux bel esprit , pour montrer que sans un heureux naturel il n'est point de vrai mérite ; par le contraste des passions qui nous déchirent , je fais sentir aux hommes combien ils se deshonnorent , quand à l'exemple des extravagans & des pervers , ils se livrent à la férocité

de leurs mouvemens ; quand j'ai peint la mer dans mes vacances, j'ai pris plaisir à foudroyer les incrédules, qui croient se justifier par l'impossibilité de concevoir nos Mysteres. Tous les miracles de la nature ne sont pas plus à la portée de notre esprit. J'admire le flux & le reflux de la mer, & je ne le conçois pas. Ses flots irrités me représentent la cruelle agitation d'un cœur qui ne fait pas modérer ses desirs ; sa fécondité pique ma reconnaissance ; ses dangers & ses bornes rappellent à mon esprit l'idée d'un Être suprême, dont je médite la puissance & la bonté ; & si de ses grands objets je descends jusqu'à parodier quelques Vaudevilles, c'est pour apprendre aux jeunes gens que même dans les chansonnettes on doit être modeste & délicat. En un mot, mon dessein n'est pas de prouver que je fais bien, mais d'apprendre aux autres à bien faire.

Si vous voulez tirer parti de mon Traité, lisez-le avec un bon esprit ; tout en ira mieux pour vous & pour moi. Jeune homme, vous ne savez pas à quoi la Providence vous destine : rendez-vous donc propre à tout ; reprenez le temps perdu ; faites bon usage

68 P R E F A C E.

de celui qui vous reste : je vous en indique les moyens. Mon Livre est l'abrégé du monde, cette Préface est l'abrégé de mon Livre. Si les fots se trouvent blessés, & si les malhonnêtes gens craignent de me comprendre, je m'en consolerai avec Martial :

Me raris juvat auribus placere.





TRAITE

DU VRAI MERITE

DE L'HOMME,

*Consideré dans tous les âges & dans
toutes les conditions.*

CHAPITRE PREMIER.

*Dissertation sur la Naissance, & sur le
Mérite personnel.*

DEPUIS la défobéissance
du premier homme, toutes
les passions semblent être
convenues entr'elles de
gouverner despotiquement tout le
genre humain. Qui ne croiroit qu'elles
ont fait un traité de partage qui les
met en droit de s'emparer de tous les
cœurs? A une ligue aussi redoutable,
nous ne saurions opposer que la Reli-
gion & la Raison.

La plus tyranique & la plus impertinente de ces passions, c'est l'orgueil; c'est lui qui inspire à l'homme vain de se parer de cent distinctions extravagantes & chimériques : au contraire l'émulation infiniment plus mesurée & plus circonspecte redresse nos vues & dirige nos projets ; c'est elle qui inspire à l'homme sage de mériter des distinctions réelles, que je réduis toutes à la Naissance & au Mérite personnel.

Il est vrai que les préjugés ont autant de part que la raison à l'idée que nous nous faisons des choses ; mais il est vrai aussi qu'une idée universellement reçue peut bien tenir lieu de loi : d'ailleurs la distinction, & les prérogatives attachées à la Noblesse, ne sont point des avantages équivoques. Enfin dans tous les temps le bon ordre imposa la subordination, & la subordination suppose absolument de la supériorité. Ici des Rois, là des Bourguemestres, & dans toutes les façons de gouverner, il faut des chefs. Or, il est admis par les plus vils de tous les hommes, qu'à quelque espece de distinction que nous aspirions tous, l'homme de qualité devra toujours l'emporter sur ses concurrens dans les cas mêmes où ils s'agira de consulter

autant le mérite personnel que l'avantage de la naissance.

De ce principe il ne s'ensuit pas que le Gentilhomme ignorant & vicieux soit préférable à un homme de Lettres & à un homme de mérite, pour remplir une place qui demande de l'acquis & de la vertu; mais il s'ensuit nécessairement qu'entre deux concurrens d'un mérite égal, & également reconnu, la noblesse ajoutée au mérite doit être préférée; c'est un point qu'on ne sauroit contester.

Ce n'est pas tout: cette égalité de mérite peut n'être pas reconnue, & ne sauroit l'être si les compétiteurs n'ont fait preuve ni de vice exclusif ni de qualités déterminantes; & dans ce cas il est plus naturel de supposer le mérite nécessaire dans le Gentilhomme que dans l'homme commun. Ce second avantage vaut bien le premier selon moi; & voici ma raison:

Nous ne sommes pas toujours à portée de nous faire connoître; le don & l'occasion de briller ne se rencontrent pas aisément; & par les premières places qu'on nous confie, on ne décide pas que nous valons, on nous met dans le chemin de valoir: or, il est certain que ceux qui distribuent les graces,

hazardent moins leur confiance à l'égard d'un homme de qualité qu'à l'égard de l'homme ordinaire. Le sang plus épuré épure les sentimens ; les exemples domestiques élevent l'ame & piquent l'émulation : non qu'il soit impossible qu'un Bourgeois soit capable des emplois les plus importans & les plus délicats ; mais cet espoir est assurément mieux fondé dans un jeune Gentilhomme.

Il est donc infiniment avantageux d'être né avec cette prérogative du sang, qui indépendamment du mérite personnel, nous ouvre le chemin de la gloire & de la fortune ; & quel cas ne devons-nous pas faire des alliances ? Une suite de Meres nobles acheve de purifier toute la masse du sang ; elles transmettent en nous tout le mérite de leurs peres, qui deviennent les nôtres : exemples, leçons, protecteurs, parens respectables, on est en droit de tout attendre d'un mariage qui fait honneur.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que le Gentilhomme est reçu par-tout, que la noblesse a la préséance sur la fortune, & qu'entre gens qui tiennent à peu près les mêmes places, on a pour le moins autant d'égard pour la naissance que pour l'honneur attaché à la situation.

Voilà

Voilà fans doute de grands avantages, mais souvent ils font plus enviés par ceux qui en font exclus, que profitables à ceux qui en font honorés; parce que la Noblesse qui a tant de prérogatives, impose de grandes charges aux petites ames; elle assujettit à des devoirs dont on ne s'accommode pas, ou nous expose à de tristes revers, si nous n'avons pas de quoi soutenir notre état. Combien de gens se vantent à tout propos d'être Gentilshommes, qui devroient rougir cent fois par jour de mériter si peu de l'être! Si un dissipateur ne laisse que des exemples affreux avec les malheureux lambeaux d'une terre délabrée, tout est à craindre pour sa postérité, on ne respecte plus sa naissance. Madame Deshoulieres l'a dit avant moi:

Ils font oublier leur naissance,
Quand ils ne s'en souviennent pas.

Qu'un dissipateur prépare de chagrin à sa famille! Dans son fils, ou la misere produit le vice, ou le défaut de courage le force de préférer un emploi deshonorant à un mousquet, & il se trouve réduit à la gloire honteuse de crier à tous les passans: Je suis Gentilhomme.

Mais aussi, qu'un beau nom passe de
I. Partie. D

mâle en mâle vingt & trente générations, est-ce un titre de se remercier soi-même ? c'est l'affaire du hazard. Ce n'est ni le fruit de nos travaux, ni la récompense de notre mérite ; c'est l'ouvrage d'autrui, c'est un bien successif qu'on n'auroit peut-être plus, si on avoit pu l'aliéner : mais cette substitution, parce qu'elle est inaliénable, peut-elle justifier l'usufruitier indigne ?

Quel désastre de traîner un grand nom qu'on ne fauroit soutenir, & quelle honte pour tout le Corps de la Noblesse, de voir un Gentilhomme qui ne fait pas lire, qui insulte tout le monde, ou qui ne se défend contre personne, qui usurpe le bien d'autrui, qui manque de parole, qui est parasite ou menteur, qui boit & s'encanaille avec des payfans ! Qu'on y réfléchisse bien, l'avantage le plus réel de la naissance, c'est d'imposer plus absolument la vertu : mais il faut l'avouer à la honte de nos jours ; la vertu est un fardeau bien pesant pour ceux qui n'ont ni le goût ni la force de vivre en Gentilshommes.

Une Demoiselle déjà respectable par son sexe & par son nom, & qui l'est beaucoup plus si elle joint au mérite de sa naissance des agrémens extérieurs & de la vertu, n'est-elle pas infiniment

à plaindre si elle se trouve sans fortune & dans le goût de s'établir, sur-tout dans un siècle où l'on s'attache bien plus à la dot qu'au caractère ? Sa noblesse ne s'est-elle point usée avec la fortune de ses aïeux ? lui en restera-t-il assez pour se réduire au célibat ? ses doigts faits pour toucher le clavier, sauroient-ils s'imposer la nécessité de s'accoutumer à l'aiguille ? en ce cas je ne puis trop l'estimer.

Mais qu'une petite écervelée se livre à l'effronterie ou à la bassesse, qu'elle fasse des avances dans l'espoir d'attraper un sot, ou qu'elle contracte sans pudeur un engagement que toute une famille défavoue ; c'est prostituer son nom, c'est tout à la fois déroger à l'honneur & à la noblesse ; c'est manquer aux autres, & se manquer encore plus à soi-même ; en un mot c'est prouver au public qu'elle est capable de tous les vices du tempérament, du cœur & de l'esprit.

Il est donc vrai que la noblesse a de grands avantages, mais qu'elle impose de grands assujettissemens. Sa prééminence même se tourne en deshonneur, quand on n'en remplit pas les devoirs. La noblesse bien soutenue, rien de plus estimable ; la noblesse deshonorée, rien de plus méprisable. Après avoir

vanté ses prérogatives, & bien établi sa réalité, difons un mot de ses chimeres.

Que signifient deux façons nouvelles de parler, qui ont cours aujourd'hui, & que vraisemblablement le bon sens ne tardera pas à proscrire? Qu'entend-on par l'homme de condition, & par être né d'une certaine façon? Rien n'est plus distingué que les conditions, chacun a la sienne. Pourquoi ne pas désigner clairement les choses dont on parle? Entend-on par homme de condition celui qui tient le milieu entre la haute qualité & la bourgeoisie; & rien est-il plus énigmatique que d'être né d'une certaine façon?

Je ne comprends pas non plus, pourquoi la Cour, Paris & la Province pensent & parlent si différemment au sujet de la qualité. Est-ce donc la différence des gens, des lieux & des manieres, qui empêche de décider unanimement si tous Gentilshommes de vingt-quatre heures, de cent ans ou de cinq ou six siecles sont également gens de qualité, quoiqu'ils ne soient pas d'une qualité également ancienne? A quelle époque fixe-t-on entre Gentilshommes, la différence de Famille à Maison? Celui qui à la suite d'aïeux illustres ne fait plus que boire, jurer, battre des payfans,

& ne point payer ses dettes, reste-t-il un homme noble? De belles charges, de grands emplois, des services réels, sur-tout les militaires, une foule de parens illustres, tout cela ne produit-il point une compensation régulière contre le plus d'ancienneté d'une Noblesse obscure, qui depuis sa création n'est d'aucune utilité à l'Etat, & ne s'est alliée qu'avec le peuple? De toutes ces circonstances dont on pourroit fournir un volume, concluons que la date & le motif de l'anoblissement, que le caractère personnel, la situation, la fortune & les alliances d'un Gentilhomme sont autant de degrés de différence sur lesquels les gens curieux de penser & de parler juste, auront toujours quelque peine à s'accorder.

Rien n'honore plus un Etat & ne le soutient mieux que la noblesse; mais la vicissitude des choses éteint souvent de grandes Maisons: celles qui suivent les remplacent; ainsi de la tête à la queue chacun gagne un degré comme dans un corps particulier. Il faut donc de temps en temps décorer quelques familles les plus propres à remplacer celles qui s'éteignent, il faut maintenir la Noblesse dans toutes les distinctions qui lui sont dues; mais comment

établir une loi qui fixe le degré de considération? Cependant les querelles les plus vives se meuvent tous les jours sur le plus ou le moins d'ancienneté, & sur les annexes du Gentilhomme. L'Ordre de Malthe, il est vrai, n'exige que quatre générations & cent ans, parce qu'il a cru ces conditions suffisantes pour rendre la valeur inséparable de la naissance: aussi fait-on au Chevalier une loi inviolable d'être brave homme. Il faut des Caravanes, il faut défendre la Religion, il faut humilier le Turban; il demande des alliances, il faut seize quartiers. Un ordre si respectable devoit bien fixer notre maniere de penser de la Noblesse.

Outre une infinité de discussions qui produisent bientôt la haine entre les Gentilshommes qui disputent d'ancienneté, de préséance & de pain benit, ce qui réjouit fort le spectateur malin, je trouve encore que la plupart se font une chimere favorite; & telle est la folie de presque tous les hommes, que fût-on Gentilhomme de cinq cents ans, on seroit au désespoir d'apprendre au Public la véritable condition du pere de l'anobli. Parle-t-on de naissance, on ne peut plus se résoudre à être vrai.

Ce vice n'est pas seulement le vice de la Noblesse, c'est celui de toutes les conditions. Tous les hommes affectent de ne se pas connoître ; il en est très-peu qui osent remonter à leur bifaïeul, & combien en voit-on qui méconnoissent leurs peres ? Mon Dieu, que les hommes sont vains, qu'ils sont fous & qu'ils sont faux !

Il est des peres assez fots & des meres assez folles pour imposer à leurs enfans sur la vérité de leur état. J'ai vu une femme très-bourgeoise appeler son fils très-roturier, Monsieur le Marquis. Ce soin de s'aveugler soi-même, cette étude à vouloir tromper jusqu'à sa propre famille, & la malignité du Public à déprimer ceux qui depuis long-temps ne sont plus de sa sphere, forment sur la plupart des familles une sorte de nuage qu'on a bien de la peine à éclaircir. De là, l'air imposant d'un effronté, & quelquefois son avancement aux dépens de l'homme modeste ; de là tant de méprises dans les procédés, dans les conversations, & même dans les choix les plus importants.

Un sot parle toujours de sa qualité, un honnête homme n'en parle jamais. Heureux celui qui est honoré d'un beau

nom, s'il fait bien le porter ! mais loin de la société civile quiconque le profite. Ceux qui n'ont pas pour eux le mérite de la même ancienneté ou de la même illustration, ont cent moyens d'y suppléer en partie ; la guerre, de belles charges, de grands emplois, sur-tout des alliances honorables, & en tout état du mérite personnel : ainsi l'orgueil réduit à l'émulation, & la chimère à la vérité, nous commencerons par nous connoître nous-mêmes ; nous mériterons d'être nés ou de devenir Gentilshommes par un caractère assortissant aux distinctions de la Noblesse : mais par quelque endroit que nous vaillons, faisons tous nos efforts pour valoir mieux, sans envier tout ce qui est au-dessus de nous, & sans mépriser ceux qui loin de nous encore, seront demain nos camarades ou nos confreres, & peut-être nos supérieurs.

S'il est heureux d'avoir de la naissance, dit la Bruyere, il ne l'est pas moins d'être tel qu'on ne s'informe plus si vous en avez. Mais il dit ailleurs que les grands n'aiment pas les premiers temps, parce qu'il est triste pour eux d'y voir que nous soyons tous sortis du frere & de la sœur. Si cette réflexion

faisoit sur tous les esprits l'impression qu'elle doit faire, on verroit moins d'orgueil, & plus d'affabilité. Mais un jeune Provincial qui se croit le premier né des Préadamites, évite le commerce de ceux qui ne sont venus qu'après le déluge, de peur de *mésallier sa conversation*; & il aime mieux se faire *Monseigneuriser* par le barbier de son village, que de prévenir des gens qui lui apprendroient l'usage du monde & la vraie valeur des choses.

Si la Noblesse bien soutenue donne un grand relief au mérite personnel, on peut dire aussi que le mérite personnel, seul moyen de la bien soutenir, lui rend, par un juste retour, le brillant qu'il reçoit d'elle; & il est avoué de tout l'Univers que la naissance & le mérite, réunis dans le même sujet, en font un composé merveilleux. La naissance & la vertu sont deux perfections qui comprennent tout quand elles sont unies; on diroit qu'elles forment une nuée de gloire qui environne de splendeur ceux qui en sont revêtus: mais la Noblesse seule n'est qu'une lumière qui fait paroître davantage les défauts de ceux qui a possèdent. La vraie Noblesse doit

venir de la vertu, il n'y a en point d'autre. Songeons que la vie éclatante des grands hommes couvre d'infamie les actions lâches de leurs descendans. La gloire de nos ancêtres est un héritage dont le seul mérite peut nous donner la possession. Se glorifier de la Noblesse de ses aïeux, c'est rechercher dans les racines les fruits que l'on devoit trouver sur les branches; souvent la source est bien claire, que ses ruisseaux sont fort troubles; & quand vous orneriez votre maison d'un nouveau lustre par tout ce que vous valez, vous en perdez tout le mérite, dès que vous l'étalez avec ostentation.

Mais si l'on ne rassemble pas le mérite & la naissance, lequel devoit-on préférer, supposé qu'on pût choisir, ou du mérite sans naissance, ou de la naissance sans mérite? Cette question est délicate; cependant il paroît que dans tous les lieux du monde on aime à commercer avec un homme de mérite, & par tout on évite un sot de qualité. Cette réflexion, toute simple qu'elle est, devoit bien piquer l'émulation de tous les hommes. L'obscurité ou la nouveauté du nom, & la plus haute qualité

imposent également , quoique par différens motifs , la nécessité d'acquérir du mérite. Qu'est-ce donc que le mérite personnel tant vanté , qui doit être toujours l'accompagnement , ou servir de supplément à la naissance ? Je tâcherai dans tous nos entretiens de vous en laisser au moins une légère idée.

Mérite naturel , mérite acquis ; mérite commun à tous les hommes , mérite de l'état qu'on embrasse , mérite superficiel , vrai mérite : voilà ce me semble , assez de quoi nous occuper. Définissons en peu de mots toutes ces especes de mérite.

Une physionomie qui plaît , des yeux qui annoncent de l'esprit , d'heureuses dispositions , de la bonté , de la docilité & le desir d'apprendre , voilà le mérite naturel. De là vient ce beau mot bien trivial , mais bien énergique , *gaudeant benè nati*.

Il faut cultiver ces heureuses dispositions , afin que les dons de la nature produisent les talens. A mesure qu'on les acquiert , le discernement s'épure , les connoissances se multiplient & se perfectionnent ; voilà le mérite acquis.

Toutes les vertus morales composent le mérite qui doit être commun à

tous les hommes, & le mérite particulier de l'état qu'on a choisi consiste à en remplir éminemment les devoirs. Le mérite superficiel ne va pas jusqu'au fonds du caractère, il n'embellit que les dehors; c'est un vernis qui dure peu. Sous cette idée je comprends les hommes sans fonds qui ont acquis de ces graces fugitives qu'on estime tant aujourd'hui. C'est le mérite à la mode; mais la mode passe vite, & le vrai mérite est de toute saison.

Qu'est-ce donc que le vrai mérite? Tout ce Livre ne tend qu'à vous l'apprendre. Lisez & pratiquez. S'il est difficile de réunir en soi toutes les qualités qui le composent, heureux du moins si ma Philosophie inspire à mes Lecteurs le goût des talens & des vertus convenables à leur âge & à leur situation. Le seul titre de cet ouvrage développe tout mon dessein.

Si le vrai mérite n'est pas d'un grand prix dans l'esprit de ceux que j'appelle les faiseurs de fortune, il n'en est pas moins au sentiment de la Bruyere une des graces de la nature, une de ces choses qui embellissent le monde, qui ont toujours plu, qui plairont toujours, & à qui le dégoût ou l'antipathie de quelques-uns ne sauroit nuire. C'est

ans le même esprit qu'il se récrie dans un autre endroit: S'il est ordinaire d'être vivement touché des choses rares, pourquoi le sommes-nous si peu de la vertu?

La vertu & le vrai mérite sont synonymes. L'étude de la sagesse en est la source, l'estime des honnêtes gens en est le fruit. Pour y atteindre il faut être né un peu Philosophe; mais que ce terme pompeux ne déconcerte pas les simples pour qui la moindre littérature est de l'Hébreu. Comme l'homme vain ne croit jamais son mérite assez récompensé, & qu'au contraire l'homme modeste ne se plaint pas de ses disgrâces; de même un Savant peut être un sot parfait, & un Jardinier peut être un bon Philosophe.

Mais toute Philosophie ne mène pas à la vertu. Quoi de plus faux, par exemple, que le système des Stoïciens & des Athées! Leur dogme & leur morale révoltent la droite raison. Les Stoïciens veulent que les hommes ne soient susceptibles de peine ni de plaisir, & les Athées ne reconnoissent point le Créateur. Ils éternisent la nature que les Stoïciens veulent détruire. Combien d'horreurs, que d'absurdités, quelle contradiction!

Si dans les enfers on régentoit une morale perverse, je m'imagine que les avarés y seroient de grands Docteurs. Leur secte grossit tous les jours : ce sont assurément les plus inhumains de tous les hommes, & les plus extravagans de ceux qui se croient sages. inhumains, ils laisseroient périr toute la nature pour un écu; extravagans, ils trouvent du plaisir à mourir de froid & de faim. Voilà une façon de se deshonorer & de se damner bien bizarre.

Je ne conseille donc que l'usage d'une philosophie aisée, raisonnable, naturelle & chrétienne. C'est une philosophie de sentiment indépendante de la Scholastique. Remplir les devoirs de son état, savoir un métier & le bien faire, se proposer une fin, & prendre les moyens qui y conduisent, voilà la philosophie naturelle; que cette fin soit louable & conforme à la Religion, que les moyens soient convenables & légitimes, voilà la philosophie chrétienne. Cette définition qu'un enfant concevroit, prouve bien que je ne prétends pas enseigner l'algebre; mais elle prouve encore que l'étude de la sagesse est la source du vrai mérite.

J'ai dit aussi que l'estime des honnêtes gens en étoit le fruit ; cette proposition n'est pas problématique , mais peut-être qu'elle ne suffiroit pas pour piquer l'émulation des jeunes gens. Voici donc une réflexion que je crois plus pressante , parce qu'elle me paroît le moyen le plus sûr de raccommo-der en faveur d'un cœur noble le mérite avec la fortune.

C'est de l'autorité & de la bonté de nos maîtres que nous tenons presque tous nos avantages. Il est vrai que le bonheur doit concourir avec nos services pour obtenir des graces ; mais il faut commencer par se rendre utiles. Le bonheur qui nous manque souvent n'est pas une dispense légitime du mérite personnel qui ne doit jamais nous manquer.

Servons le Roi , servons l'Etat , c'est un devoir étroit : mais aussi de tous les devoirs , c'est celui qui nous conduit plus infailliblement à la gloire. Dès qu'une fois un sentiment aussi noble s'introduit dans le cœur , il met en mouvement jusqu'à la paresse. Delà l'art militaire , l'éloquence , les grandes négociations , la culture des beaux Arts. Delà par conséquent la plus grande gloire d'un grand Roi , l'ornement

de la Monarchie, l'avancement des sujets privilégiés, l'heureuse harmonie entre le chef & les membres qui ne font qu'un corps; delà enfin la sage économie de toute la société. Le sujet fert son Roi, le Roi récompense son sujet; & de quoi n'est pas capable celui qui s'attire la confiance de son maître, & que le seul honneur conduit aux honneurs?

Mais un ordre aussi beau ne produiroit pas tout le fruit qu'on en doit attendre, s'il n'avoit d'application qu'aux noms fameux, aux grands postes & aux actions décisives. Il faut préparer de longue main ce qui n'est que bon à devenir meilleur; il faut des acteurs qui puissent doubler les grands rôles pour pouvoir réparer le vuide que fait imperceptiblement la révolution des choses; il faut absolument des ouvriers de tous les ordres & de toutes les classes pour faire mouvoir toute la machine, & cette nécessité produit des effets merveilleux; elle réveille notre attention, & rend plus piquant le goût naturel que nous avons pour notre avancement; elle nous met dans le chemin qui peut le plus sûrement nous y conduire; elle nous impose le soin de nous perfectionner dans notre

état, & nous inspire enfin le desir ardent d'acquérir du mérite, parce qu'il faut mériter pour obtenir.

Ne croyez pas pourtant que le mérite soit le chemin qui mene le plus infailliblement à la fortune; au contraire il fait plus de jaloux que de promoteurs. Peu de gens aiment à le sentir, moins encore à le récompenser. Un homme en place a-t-il le loisir d'entrer dans l'examen des sujets, & son plan est-il de faire des heureux? Si ce cas arrive, méritez d'être placé dans le Catalogue des élus. Mais il est plus sûr pour vous d'étudier la philosophie de la Bruyere. Quelle fausseté de ma part si j'osois la travestir pour m'en approprier le mérite! la voici. Il y a, dit-il, une philosophie qui nous élève au-dessus de l'ambition & de la fortune, qui nous égale, que dis-je, qui nous place plus haut que les riches, que les grands, que les puissans, qui nous fait négliger les postes & ceux qui les procurent, &c. Il y en a une autre, ajoute-t-il, qui nous soumet & nous assujettit à toutes ces choses en faveur de nos proches & de nos amis. C'est la meilleure.

Jeune homme, en attendant que le hazard vous mette dans l'heureux

embarras d'opter entre ces deux systèmes, commencez toujours par vous former le cœur & l'esprit. Si vous êtes bien né, bien élevé & si vous ne connoissez pas encore le vice, vous avez raison d'être content de vos mœurs. Si avec cela vous savez faire une définition, poser un principe incontestable, & tirer de ce principe une conséquence juste, vous croirez savoir raisonner. Cette idée peut convenir à un Ecolier de quinze ans; mais entrez dans le monde; apprenez, s'il se peut, à compter toutes les extravagances qui gâtent l'esprit, & toutes les passions qui assiègent le cœur, & vous conclurez que rien n'est plus rare ni plus précieux que de bien raisonner & de se bien conduire.

Vous voulez parvenir à la vraie vertu, je voudrois bien vous la faire connoître & vous la faire aimer. Elle consiste sur-tout à vivre avec équité, force & sagesse; nous l'adorons même dans nos ennemis; & si Dieu pouvoit être un composé, la beauté seroit son corps, & la vertu seroit son ame; mais tel est le malheur de l'homme, qu'il va bien lentement à la vertu, & qu'il en revient bien vite. Je vais tenter de vous développer tous

les mystères du cœur & de l'esprit ,
il faut vous apprendre à connoître
l'homme.

Montagne qui ne pensoit pas mal ,
dit que c'est un sujet bien vain , bien
divers & bien ondoyant. Ces vieilles
expressions sont bien énergiques. La
Bruyère ne connoissoit pas moins le
cœur & l'esprit de l'homme ; méditez
tout ce qu'il en dit , & si vous êtes
encore tenté de croire que le bon
esprit soit bien commun , la plaisanterie
très-judicieuse du Chevalier de Cailly
va vous déromper.

En mon cœur la haine abonde ,
J'en regorge à tout propos ;
Depuis que je hais les fots ,
Je hais presque tout le monde.

Ne croyez pas non plus qu'il soit
fort aisé de se connoître soi-même.
Voici ce qu'en pensoit un des hommes
de France qui a le plus vécu & le
mieux réfléchi , l'Abbé Regnier :

Connois-toi toi-même est un mot
Où toute la sagesse abonde ,
Mais qui n'est pas pour tout le monde ;
Ce n'est pas l'affaire d'un sot.
Il n'appartient même peut-être
Qu'à des Socrates , qu'à des gens
D'un esprit droit & d'un grand sens
De parvenir à se connoître.

C'est quelque chose , mais ce n'est pas assez que de favoir éviter d'être un sot. Il faut vous former sans exception & sans mélange d'aucun vice à toutes les vertus qui peuvent vous rendre tout à la fois un galant homme , un honnête homme , un homme de mérite , & un homme de bien ; c'est par ces quatre parties de caractère que je veux vous faire Philosophe , & c'est un homme de cette espece que les Allemands appellent un *virtuosus*.

Leur façon de parler est bien plus énergique que la nôtre. Sous le terme de vertueux , nous ne comprenons gueres que religieux , pieux , dévot ; dans leur *virtuosus* ils supposent la valeur dans la guerre , l'habileté dans les arts , les dons de la nature , les talens , l'érudition , l'excellence du cœur , la justesse & la force de l'esprit , de la fidélité à Dieu & à son Roi ; voilà leur *virtuosus* ; & c'est au dernier période de cette vraie vertu que nous devons atteindre.

Il est assez singulier que j'aie formé en Allemagne le dessein de faire d'un François un *virtuosus* , & qu'un des Traducteurs de Balthasar Gracian nous ait rendu son *el discreto* Espagnol sous le titre d'homme universel. Une même

intention rend comme fynonymes des termes tous différens : cette petite remarque peut être utile aux Traducteurs. Laissons les mots, attachons-nous à la chose. Pensez donc, jeune homme, que la vraie vertu dont l'éloge est une leçon pour vous, sera toute la matiere de nos entretiens : c'est un composé dont je ne puis vous donner qu'une définition composée. En effet, un homme vertueux & un Philosophe Chrétien sont, selon moi, termes fynonymes, & comme a dit un habile homme, le propre du Sage est de ne se laisser conduire qu'à la vertu.

La plus grande preuve qu'on a de l'esprit, & qu'on l'a bien fait, c'est de bien vivre, & de se conduire toujours comme on le doit : cette sagesse de conduite consiste à prendre en toute rencontre le parti le plus honnête, & à le bien soutenir ; & le parti le plus honnête est celui qui se trouve le plus conforme à notre état. Un homme qui se connoissoit bien en morale, a dit : Reconnoissez un Dieu, retenez votre langue, reprimez votre colere, faites acquisition de science, choisissez la meilleure Religion, abstenez-vous de faire le mal, fréquentez les bons, couvrez les défauts de votre prochain,

soulagez - les pauvres , & attendez l'Eternité pour récompense. Voilà d'excellens principes dont nous ferons l'analyse , parce que c'est en quoi consistent toutes les parties de la bonne Philosophie & de la vraie vertu.

On peut dire que nous ne sommes vraiment des hommes , que quand nous commençons à devenir vertueux. Distinguez bien avec Abadie l'homme qui périt , de l'homme qui ne périt pas. L'homme mortel , dit-il , considéré dans ses états différens , est constamment une créature misérable qui trouve le péché dans sa conception , le travail dans sa naissance , les peines dans sa vie & la nécessité d'une mort inévitable.

Nous avons deux beaux vers Latins qui rendent la même pensée :

*Unde superbit homo cujus conceptio culpa ,
Nasce pena , labor vita , necesse mori.*

Chaque homme , ajoute Abadie ; est une République en abrégé très-difficile à conduire , quoique de petite étendue. C'est un petit monde ; parce qu'ayant l'être avec les Elemens , la vie avec les bêtes , & la raison avec les Anges , il semble par une heureuse rencontre que toutes les créatures se

trouvent en lui. Il parcourt toutes les parties de l'Univers sans se mouvoir ; il assemble dans la simplicité du même sujet le passé, le présent & l'avenir, la vie & la mort, la lumière & les ténèbres, les élémens les plus contraires & les qualités les plus incompatibles.

Cet Ouvrage est bien magnifique ; c'est l'ouvrage du Tout - Puissant ; mais si la vertu ne venoit épurer la matiere, & si par impossible l'ame restoit dans l'inaction, nous ne serions tous qu'une masse de chair organisée : paîtris de même pâte, le mérite de tous les hommes seroit égal, & ce mérite ne consisteroit qu'à être des hommes ; c'est donc à la vertu infiniment supérieure à la nature, que nous devons notre plus grande dignité.

L'homme étant défini en général par tout ce qui le compose, il reste à savoir ce qui fait le galant homme, l'honnête homme, l'homme de mérite & l'homme de bien ; connoissez, acquérez & pratiquez tout ce qui a relation à ces quatre parties différentes, dont le tout réuni fera de vous un *virtuosus*.

Vous savez bien, mais tout le

monde ne fait pas qu'un galant homme n'est pas un homme galant ; & à cette occasion, il faut convenir que notre langue tant estimée de nos voisins, ne laisse pas d'avoir de certains tours qui embarrassent fort l'étranger : par exemple, le Bourgeois Gentilhomme de Moliere, & une autre piece qu'on pourroit intituler le Gentilhomme Bourgeois, seroient deux Comédies différentes, composées de caractères tous différens ; de même, par un homme galant, nous entendons un coureur de ruelles, un conteur de fadaïses, & un diseur de riens, un professeur d'amour & d'amourettes, en un mot un homme désœuvré & à charge à tout le monde ; il approche du fat, caractère que vous ne sauriez trop éviter. Au contraire, par un galant homme, nous entendons un homme poli, dont le commerce est tout à la fois sûr & agréable, qui a des dons & des talens, en qui on ne reconnoît point de défauts essentiels ; c'est un homme qui a déjà acquis la première moitié des qualités qui font l'homme de mérite.

L'honnête homme est différent ; il peut n'être pas un galant homme, mais s'il vaut moins au dehors, il
n'en

n'en est pas moins estimé. Sa réputation méritée par ses faits, sa probité toujours uniforme & sans faste, la bonté, la douceur, dont il ne se départ jamais ; voilà quelles sont ces qualités essentielles, qui n'excluent pas celles de galant homme, & en faveur desquelles on doit bien passer à l'honnête homme le défaut de quelque petit mérite accidentel. La science commence un honnête homme, le commerce du monde l'acheve.

L'homme de mérite est nécessairement galant homme & honnête homme, mais il ajoute beaucoup à l'un & à l'autre : il a plus d'ornemens & plus de profondeur, plus de dons, plus de talens & des sentimens plus élevés ou plus délicats ; sachant également tout mépriser & tout avoir, se passant de briller, brillant éminemment quand il le faut dans toutes les situations où il se trouve, ne craignant point d'être effacé par le mérite des autres, au contraire, s'instruisant & applaudissant toujours au mérite d'autrui.

L'homme de bien peut n'avoir pas autant de mérite, mais son mérite est bien plus décisif ; simple, vrai, humain, généreux, régulier, pieusement avare du temps, il en met tous

les momens à profit pour l'éternité; il doit la tranquillité de son ame au témoignage intérieur d'avoir fait son devoir; il cherche toujours ce que Dieu demande de lui pour la place qu'il occupe dans le monde; sa vie est si suivie & si réglée, que son exemple est la plus pathétique de toutes les leçons; s'il a des ennemis, il les aime, en ce qu'il retrouve même dans leur haine un nouvel engagement de mieux remplir ses devoirs; en un mot l'homme de bien commence par être un parfaitement honnête homme; il craint Dieu, il l'aime, il le sert, il lui rapporte sans cesse le peu de bien qui est en lui, & il travaille sans relâche à acquérir celui qui n'y est pas. Ces quatre parties ainsi réunies dans un même caractère, nous permettent bien d'y supposer la vraie vertu.

Si je la peins par ses effets, je trouve qu'elle nous tient toujours dans une paix intérieure, mais dans une paix fort éloignée du quiétisme & de l'oïveté: active au dehors, elle ne se nourrit que de bonnes actions, & conserve en nous cette tranquillité d'ame, qui nous rend supérieurs aux événemens; elle connoît toute l'amertume

tume des remords de la conscience & des reproches de la probité, & toute son étude est de nous les épargner par la bonne conduite qu'elle nous impose, parce que par tout où est le trouble & l'inquiétude, point de vraie vertu; elle nous apprend à espérer modérément, à souffrir patiemment, à jouir agréablement, à souhaiter peu, & à ne souhaiter que ce qui convient; elle fait de notre devoir & de notre pouvoir les deux regles de nos plaisirs; elle nous fait vivre autant pour les autres que pour nous; elle nous fait éviter toute sorte de mal; elle nous porte à faire toute sorte de bien; & par la plus grande force d'esprit, autant que par le goût le plus raffiné qu'elle nous procure, elle nous rend plus heureux dans le bonheur, & moins malheureux dans la peine; en un mot, noblesse d'ame, force & justesse d'esprit, finesse de goût, mais d'un goût purifié & subordonné aux regles de la Religion, voilà tout ce qui est le plus propre à nous rendre solidement heureux & véritablement vertueux.

Examinons un moment les rapports de la vertu avec l'honneur, la raison & la Religion, & sentons la différence

de l'homme vertueux d'avec celui qui n'a d'autre regle que ses passions. Un homme qui vit sans principe de conduite, qui se livre à tous ses caprices, & qui n'écoute que ses plaisirs, peut ne passer chez ses pareils que pour un homme galant & aimable, & dès là il est homme d'honneur à leurs yeux; mais moi je l'appelle homme vicieux & grossier; c'est un homme qui ne vit que pour manger, & n'aime dans le vin que la quantité, dans les femmes que la débauche; au contraire, la vraie vertu entretient, cultive & fait fructifier le germe du vrai honneur, qu'un heureux naturel soutenu d'une bonne éducation, a mis dans notre ame; elle éclaire notre raison au lieu de l'obscurcir, & loin de murmurer du frein que le Christianisme impose à nos passions, elle trouve sa force & sa satisfaction dans une regle si sûre & si salutaire.

N'attendez pas de trouver de vrai honneur dans un libertin de profession, ni dans tous ceux qui n'ont que le plaisir des sens pour guide: la délicatesse de l'honneur n'est connue que des ames débarrassées de la matiere; il faut un esprit plus délié, mieux

ordonné, & une ame plus noble pour bien sentir les plaisirs purs & délicats que l'honneur, la raison & la Religion permettent. Elévation de sentimens, droiture d'esprit, principes de conduite, penchant continuel à faire du bien, force dans la privation, délicatesse dans la jouissance, c'est-là tout ce qui entre dans la composition de cette pâte fine, dont sont pâtris les hommes du premier ordre, qui seuls sont les vrais vertueux. N'en doutons point, la vertu nous fait trouver plus de goût dans les loix de l'honneur, & dans les regles de la raison, & rend bien plus faciles les préceptes & les conseils de la Religion.

Plus vous êtes délicat sur l'honneur; plus vous flattez votre vertu; au contraire, si vous cherchez à vous étourdir sur de certains traits que vous voudriez bien vous permettre, vous retrouvez cette vertu au fond de votre ame, qui vous crie de toutes ses forces: Arrêtez-vous, n'achetez point à un prix trop vil, ne prêtez point à un intérêt indu, rendez justice à tous ceux à qui vous la devez, reprimez vos desirs, vivez tranquille, sans vous amuser à desirer toujours. Mais quoi! vous cherchez à vous soustraire à

l'équité par de mauvais détours, vous allez faire un malheureux, vous marchandez à secourir un misérable, vous allez vous prostituer au mensonge, à l'avarice, à l'ivresse & à la débauche: quoi! vous vous ruinez en folles dépenses, vous faites le magnifique, le généreux, & vous ne voulez payer ni le Marchand ni l'Ouvrier, & au moindre revers on vous trouve la foiblesse d'un enfant. Voilà ce que vous dit la vertu dans ces foibles momens où vous sentez que votre ame chancelle; voilà par quelle sage importunité elle sauve les droits du vrai honneur; & quand une fois la tentation est passée, sans avoir pu effleurer votre probité ni déranger votre conduite, quelle satisfaction la vertu ne vous fait-elle pas sentir au dedans de vous? Sera-ce ma faute, si ce langage n'est pas entendu de ceux qui ne remplissent aucun de leurs devoirs, & qui se permettent les actions les plus indignes?

Je dis donc, & c'est mon premier principe, que l'austere attachement aux plus petites regles du vrai honneur est tellement essentiel à l'homme vertueux, que sans cela il ne sauroit goûter le plaisir infini que produit la

vraie vertu. Un grossier peut digérer une infamie & une insulte atroce, se familiariser avec la bassesse, & ramper auprès d'un fat pour aller à ses fins; un plaisir brutal le console de tout, tous moyens lui sont indifférens, tout chemin qui l'avance est bon: mais un homme vraiment vertueux ne fait être heureux que par des sentimens louables; l'accomplissement de la Loi, le commerce des plus honnêtes gens, la noblesse de son ame, & la jouissance délicate de tous les biens qui lui sont propres, voilà tout ce qui fait ses plus doux, ses seuls plaisirs; il se rend digne de la fortune & des honneurs, & les attend sans inquiétude, parce qu'il les desire sobrement, & qu'il les desire quelquefois plus pour les autres que pour lui-même; en un mot, il se rend propre à tout, il devient digne de tout, & il fait se passer de tout.

Si la vertu est inséparable de l'honneur, elle n'est pas moins assujettie aux regles de la droite raison: en effet, dans un homme qui a de l'usage & du goût, comment pourroit-elle subsister avec mille & mille traits que la réflexion désavoue? des sottises hazardées, des marchés extravagans,

des entreprises bizarres, rien de tout cela ne peut convenir à un homme sage qui est toujours raisonnable autant qu'il le faut, & ne l'est jamais plus qu'il ne faut; il se rend volontairement esclave de la droite raison, & ne l'est jamais de l'idée qu'on aura de sa raison; il ne se livre point à l'espoir séducteur de justifier sa conduite par des succès qui dépendent bien plus du hazard que du mérite, mais indépendamment de la trompeuse opinion du Public, il fait toujours de sa raison sa première règle, & ne se permet rien dans toute sa vie qui puisse par des reproches intérieurs affoiblir en lui le sentiment de la vraie vertu.

Si la vertu s'approprie indistinctement tout ce qui caractérise l'honneur le plus délicat & la raison la plus saine, elle ne s'attache pas moins scrupuleusement à l'observance régulière de tout ce que la Religion prescrit. L'homme sage n'est jamais plus content de lui-même, que quand il a réprimé de folles passions; toujours occupé à s'étudier, & uniquement curieux de se connoître, il craint ses foiblesses & s'en défie, il fait le peu de fond qu'il doit faire sur son cœur trop disposé à

être séduit par les objets. Convaincu par de tristes expériences que la foible humanité marche, comme à tâtons, entre la lumière & les ténèbres, & qu'elle flotte entre l'attrait pour la vertu & le penchant pour le vice, il est charmé de retrouver ses instructions & sa force dans l'accomplissement de la plus sage Loi qui fut jamais; parce que dans cet accomplissement seul réside cette plénitude de satisfaction que ne connoissent pas ceux qui vivent au hazard ou dans le désordre; les desirs inquiets, les craintes serviles, les dépits secrets du mérite personnel ou de l'avancement des autres, les emportemens ferores, l'odieuse inhumanité, les attentats à l'innocence, ne sont point le partage des hommes vertueux.

La vraie vertu est donc un composé d'honneur de raison & de Religion; mais ici je dois remarquer que la plupart des hommes, au lieu d'acquérir la vraie vertu, ne prennent que le faux de chaque vertu: tel passe pour homme d'honneur, qui n'en a que l'apparence; tel passe pour un homme raisonnable, pour un sage, qui dans le vrai est un homme bizarre, insupportable & fou; tel passe pour très-fidèle aux devoirs de la Religion, qui dans le

fond n'est qu'un superstitieux, un visionnaire, & qui peut-être n'a eu que le secret de bien cacher ses vices. Combien de gens nous éblouissent par des dehors brillans, par des biens immenses, par de grands postes, & souvent par de fausses vertus, qui nous feroient pitié, si moins susceptibles de prévention nous voulions bien nous donner la peine de les approfondir, & de les examiner par les mœurs, par le cœur & par l'esprit ?

On voit des hommes qui se piquent d'une excessive délicatesse en fait d'honneur, & qui ne connoissent pas le véritable honneur, qui toujours guindés sur des échasses, toujours hériffes, prêts à s'offenser de tout & contre tout le monde, donnent une fausse interprétation à tout procédé & à tout discours dont ils s'imaginent avoir lieu de se plaindre : tout mérite autre que le leur qui se trouve placé, leur paroît une injustice monstrueuse ; ils se croient deshonorés par tous les honneurs qu'on ne leur rend pas ; ils justifient en eux tout ce qu'ils condamnent dans les autres ; la valeur, les services, le mérite, les talens d'autrui les blessent ; tout discours malin qui peut nuire, actions équivoques, mais commises à

huis clos, ils se les permettent sans scrupule. Est-ce-là le caractère d'un honnête homme? En vérité non. Un habile homme a dit :

Toujours faux, toujours vains, toujours pleins
d'injustices,

Nous crions dans tous nos discours

Contre les passions, les foiblesses, les vices

Où nous succombons tous les jours.

L'Abbé Regn.

Au contraire l'homme d'honneur prenant bien ce qu'on fait & ce qu'on dit, sévère envers lui-même, indulgent sur les défauts d'autrui, attentif & régulier sur tous ses devoirs, modeste dans la bonne fortune, & patient dans l'adversité, toujours disposé à s'édifier & à profiter du mérite des autres, toujours content du bien qui leur arrive, sans se repaître de l'idée souvent fautive qu'il en étoit plus digne, également incapable de toute bassesse, de plaintes injustes, & de s'offenser de tout, toujours prêt à obliger, parlant bien, même de ses concurrens, & voulant tout devoir à la justice, c'est-là, ce me semble, le caractère du véritable honneur.

Il est tout aussi aisé de se tromper sur ce qui regarde le bon sens. Quoi

de plus commun ! que de voir des hommes peu raisonnables par le mauvais usage qu'ils font de leur raison ? Est-ce avoir bien de la raison que de déclamer en tous lieux & à toute heure contre l'aveuglement de la fortune , que d'employer sans cesse son esprit à faire d'inutiles retours sur le passé , & à se livrer , ou à de continuels murmures sur le présent , ou à des frayeurs paniques pour l'avenir ?

Usons mieux de l'heure présente
 En attendant toujours celle où l'on doit finir ,
 Et toujours sur la foi d'une vie innocente ,
 Espérons bien de l'avenir.

L'Abbé Regnier.

L'homme raisonnable se contente dans sa situation , il adoucit ses humeurs , polit ses manières ; tranquille sur le présent , il attend l'avenir sans le craindre , il fait jouir , & ne se repaît point de desirs vains & vagues ; au lieu de fatiguer le Public de ses réflexions , il ne songe qu'à les mettre à profit ; il choisit un genre de vie convenable à sa fortune , & se fait des amis conformes à son caractère : par là il fait preuve de sagesse & de goût pour cette vraie vertu qu'on ne trouve pas chez ces petits génies qui s'ima-

ginent que le sublime de la piété consiste en des scrupules de toute espece, & qui n'ayant pas assez de discernement pour placer chaque chose dans son ordre, se font un Dieu toujours prêt à les punir. Ainsi, toujours tourmentés par la crainte de la Justice divine, sans être jamais rassurés par la miséricorde, leur vie d'ailleurs assez innocente devient, par rapport à leur dévotion mal entendue, un supplice continuel. Mais comme le plus parfait de tous les plaisirs vient sur-tout du témoignage intérieur d'une conscience pure & sans tache, je dis, non pas d'un *dévo*t, mais de celui qu'on appelle un homme de bien, que s'il a du goût & de la raison, il est le plus heureux de tous les hommes. Culte de Dieu continuel & sans partage, pratique régulière des maximes les plus saines, attachement inviolable à la doctrine la plus pure, sensualité à faire du bien au prochain, toujours égal & doux, toujours raisonnable, exempt de prévention & de préjugés, voilà le caractère précieux de ces hommes privilégiés qui font selon le cœur de Dieu; & c'est le plus grand prix que puisse espérer l'homme de bon sens dont la conduite est sage.

A Dieu ne plaise que je soutienne ici que beaucoup d'honneur, de raison & de Religion soit suffisant pour nous procurer une volupté pleine, inaltérable & immuable; ce bien nous est réservé pour l'autre vie; celle-ci où le plus parfait caractère n'est méritoire que par la grace de Dieu, est une vie de tentations & de combats. Je n'entends donc par l'acquisition de la sagesse que le don de se rendre heureux autant qu'on peut l'être dans le monde, sans que les moyens du bonheur présent ruinent les espérances de l'avenir.

Jeune homme qui m'écoutez, voulez-vous réduire tout ce que j'ai dit à une idée plus précise? comprenez, par un homme d'honneur, celui qui plein des sentimens les plus nobles est toujours prêt à développer son ame par toutes les actions que l'occasion offre à son zele, qui pense, qui sent & qui agit par le plus pur mouvement de la vertu, aussi attentif à cacher le bien qu'il fait, que l'orgueilleux trouve de plaisir à en faire parade.

Comprenez par un homme raisonnable celui qui fait également se défier & se servir de sa raison, qui sans rechercher le suffrage public vit de façon

à le mériter : assez judicieux pour connoître ses fautes , soigneux de n'y pas retomber , assujetti aux usages sans être esclave des préjugés , circonspect dans les délibérations , ferme dans l'exécution , prudent sans inquiétude , c'est-a-dire , assez raisonnable pour retrouver sa force & sa dignité dans sa raison , pour n'en pas faire son supplice , & pour ne la pas prostituer jusqu'à justifier l'erreur ; c'est pourtant ce que nous voyons tous les jours. M. Rousseau l'a dit avant moi :

Loin que la raison nous éclaire ,
 Et conduise nos actions ,
 Nous avons trouvé l'art d'en faire
 L'Orateur de nos passions.
 C'est un sophiste qui nous joue ,
 Un vil complaisant qui se loue
 A tous les fous de l'Univers ,
 Qui s'habillant du nom de sages ,
 La tiennent sans cesse à leurs gages ,
 Pour autoriser leurs travers.

Comprenez enfin par l'homme de bien , celui qui appliqué par préférence & sans relâche aux devoirs de son état , ajoute au vrai honneur & à la droite raison , une conduite régulière & chrétienne , & qui dans l'attente souvent méditée d'un avenir , s'étudie plus par amour que par crainte à

corriger ses mœurs, persuadé néanmoins que ce sera toujours au seul mérite du Médiateur qu'il devra la grace qu'il espère du Dieu qu'il adore, grace sur laquelle il ose compter avec une humble confiance. Supposez dans un tel homme un peu d'esprit & de goût, & voilà le *virtuosus* des Allemands, voilà l'homme universel ou l'*el discreto* des Espagnols; voilà notre modele; en un mot, voilà l'idée que Platon nous donne du Philosophe, un amateur de la sagesse universelle.

Quelque long-temps que nous ayons à vivre, nous trouverons toujours en nous des défauts à corriger & des perfections à acquérir; mais ne nous effrayons pas à la vue d'un travail long & pénible. Le vrai mérite, le mérite consommé est le but que tout honnête homme doit se proposer; pour l'atteindre plus vite, il faut commencer par éviter tous les écarts qui nous détournent du droit chemin, sans se rebuter par les difficultés qui se présentent; & comme le Navigateur habile ne perd jamais de vue sa boussole, le jeune homme qui veut bien conduire sa barque, a toujours ses principes sous ses yeux. La première regle

de conduite est donc de bien savoir , & la route qu'on doit suivre , & les écueils qu'on doit éviter.

Après avoir expliqué quelles sont les parties essentielles dont je compose la vraie vertu , il est aisé de conclure que le plus ou le moins de ces parties réunies dans un même sujet , font la mesure de son mérite ; & l'on pourroit décider avec raison que celui-là seroit un sujet excellent qui rassembleroit en lui dans un degré supérieur , l'honneur , la raison , la Religion , & la délicatesse du goût dont j'ai parlé.

Le danger le plus commun & le plus inévitable , auquel est exposé un jeune homme qui entre dans le monde , c'est le méchant exemple : on peut se flatter de réussir en travaillant sur un cœur susceptible encore de mouvement vertueux. Les leçons de sagesse dont on prémunit une ame avant le moment décisif où elle s'ouvre aux premières impressions , peuvent prévenir l'effet des passions les plus vives ; mais vous manquerez votre coup , & la vertu de votre Eleve vous échappera , si vous attendez que l'exemple suborneur se joigne aux premières bourasques des passions naissantes. Vous plantez un

arbre en plein vent, commencez par le soutenir contre les vents, armez-le contre les bêtes, sans quoi bientôt il est ébranlé, déraciné & arraché. Le jeune homme agité tout à la fois par ses propres faillies, & tenté par toute la corruption que le monde étale à ses yeux, aura bien de la peine à se contenir, si vous ne l'affermissez : soutenez-le, armez-le de bonne heure des plus sages conseils contre le méchant exemple ; revenez à la charge à mesure que le péril augmente ; ne vous laissez pas jusqu'à ce que le caractère soit tout-à-fait formé ; c'est la première & la plus essentielle de toutes les précautions.

Fasse le Ciel que vous ne sachiez jamais par expérience combien sont funestes les effets que produisent les mauvaises compagnies ! Combien de fois n'a-t-on pas vu ruinés ces fondemens de mérite, qu'un pere attentif avoit jeté dans le cœur de son fils, cet heureux naturel, ces dons naissans, ces talens commencés, en un mot, tous les fruits précieux d'une éducation polie & circonspecte ?

A voir jusqu'à quel point la brutalité & la débauche maîtrisent les esprits & les cœurs, & avec quelle

affectation les hommes s'étudient à valoir peu, je ferois tenté de douter de cette prophétie d'Horace, qu'ils se corrompent toujours de plus en plus; car enfin quel chemin leur reste-t-il à faire pour arriver au dernier période de la corruption? les jeunes gens ne sont pas gâtés, ils sont perdus, menteurs, effrontés jusqu'à l'impudence, grossiers dans ce qu'ils disent, brutaux dans ce qu'ils font, peu curieux de plaire, très-soigneux de publier fausement qu'ils ont plu; appliqués sans relâche à raffiner sur le vice, ils regardent le vrai honneur comme une chimere, & la raison comme un frein importun; ils releguent la Religion chez les petits esprits; la politesse n'est pour eux qu'une puérité, ou tout au plus une vertu de femme; la délicatesse du goût n'est qu'une vision ou une acquisition importune qui gêneroit trop leurs premiers mouvemens; toute action qui n'est pas marquée au coin de la débauche & de la crapule, & tout discours sans obscénité leur paroît insipide; les moins fous d'entre eux se croient assez sages quand ils sont réglés dans leurs déreglemens; & ceux qui se plongent plus avant dans l'abyme, s'imaginent

que comme chef de parti, ils méritent plus d'admiration.

Ha, mon enfant ! ha, mon ami ! qui que vous foyez, évitez, comme la peste, le commerce de ces sortes de gens, puisqu'ils ne s'occupent qu'à deshonorer la société civile ; regardez-les comme le rebut du genre humain, ou comme une nouvelle espèce d'hommes qui fait classe à part ; sauvez-vous vite auprès de ceux dont l'âge a poli les manières & mûri les desirs, & si un malheureux quart d'heure vous livre à la compagnie de ces Docteurs en libertinage, qui font gloire de présumer dans leurs *conciliabules* d'impiété, appelez promptement à votre secours tout ce que vous avez entendu, tout ce que vous avez lu de bon depuis votre enfance, & fortifiez-vous par le souvenir de toute l'horreur qu'on vous a inspirée pour le vice, en faisant attention au mépris profond que s'attire un débauché.

Commencez à mettre en pratique la nécessité de vous garantir du méchant exemple, en fuyant avec toute la précaution dont vous êtes capable, tous ceux qui sont reconnus & même soupçonnés de manquer d'un seul des quatre dons que j'appelle essentiels,

& dont j'ai fait les quatre parties principales de la vraie vertu.

Songez que le méchant exemple la ruine imperceptiblement. Hé ! que me servira de vous inspirer les maximes les plus saines pour le choix de vos amis & de vos plaisirs, si vous commencez à contracter des liaisons dangereuses ? Vous marchanderez peut-être quelque instant entre l'exemple & le souvenir de mes instructions, mais bientôt le premier l'emportera : vous direz ce que vous entendrez dire ; vous ferez ce que vous verrez faire ; rien de plus éloquent que l'exemple, le précepte n'en approche pas : soyez donc infiniment circonspect dans les premiers commerces de votre vie ; souvenez-vous bien de ces quatre beaux Vers de Boileau :

Dans le crime une fois il suffit qu'on débute
 Une chute toujours attire une autre chute :
 L'honneur est comme une Ile escarpée & sans
 bords ,
 Où l'on ne rentre plus dès qu'on en est dehors.

Tel jusqu'à un certain âge reste
 scrupuleux sur les plus petits défauts,
 & ignore jusqu'au nom des vices, qui

peut-être en compte bientôt après pour peu de chose & le nombre & la qualité : d'où vient un changement si soudain & si funeste ? des mauvaises compagnies qu'on n'a pas pris soin d'éviter. Il est vrai que d'abord on voit avec horreur les professeurs publics de libertinage, mais on commence par se familiariser avec les libertins du second ordre, avec ces faux petits maîtres dont le goût est dépravé. De cette dépravation du goût vient celle des mœurs, & delà le progrès de la corruption.

Mais, me direz-vous, à quelle idée précise dois-je me borner pour me représenter au juste le jeune homme dont le goût est gâté, & dont, par conséquent, je dois éviter la compagnie ? Hé quoi ! ne remarquez-vous pas dans cet étourdi tous les indices d'une conduite déplorable ? peut-il prendre sur lui d'écouter ceux qui ont de l'âge & de l'expérience ? ne le voyez-vous pas lié par préférence avec de jeunes fous ? peut-il chanter ou lire autre chose que des obscénités ? jusqu'à sa manière de se mettre, tout le dénonce : le mensonge & l'impudence font tout l'ornement de ses discours depuis que le libertinage est devenu la

regle de ses mœurs. Tous ces traits prouvent la dépravation du goût & de la conduite ; & c'est de cette secte de gens , secte fort étendue , que l'exemple meurtrier ne peut être évité avec trop de soin par celui qui veut rester honnête homme. Quelqu'un qui plaisantoit avec esprit , en parlant de ce tourbillon d'étourdis , disoit que l'air étoit bien complaisant d'animer de telles machines.

Si le caractère que je viens de peindre vous paroît indéfini & trop général , parce qu'il renferme trop de défauts tirez-en le précis vous-même , & reduisez - le aux défauts essentiels que vous avez le plus intérêt d'éviter. Vous vous appercevez que le mensonge domine , c'en est assez , rompez le commerce ; ne vous a-t-on pas dit cent & cent fois qu'il n'est point d'homme plus méprisable qu'un menteur ; & si l'on vous voit en liaison avec gens de cette trempe , ne ferez-vous pas dire de vous avec fondement que vous aimez le mensonge , & que vous apprenez à mentir ? On vous a bien dit que le plaisir de la table est très-gracieux , mais aussi l'on vous a dit que rien ne dégrade tant la raison que l'ivrognerie , que rien n'est plus

dangereux que l'ivresse ; rompez donc tout commerce avec ces hommes trop dominés par le goût du vin : vous n'avez rien à espérer pour l'esprit ni pour le cœur , & vous avez tout à craindre des extravagances & des fureurs d'un ivrogne. Vous savez le peu de cas qu'on fait des hommes inutiles , qui ne sortent point de chez ces femmes que Boileau appelle *Brelandieres* , & qui n'ont point d'autre métier que le jeu : vous avez entendu dire que mille gens se font ruinés par le gros jeu , vous avez vu combien il dérange la fortune , l'humeur & la conduite , & vous avez été témoin souvent que la politesse dégénéroit en férocité ; vous ne sauriez donc mieux faire que d'éviter des liaisons étroites avec des ivrognes & des joueurs de profession : je vous en parlerai plus au long dans la suite. Vous vous êtes apperçu que cet homme en qui d'abord on a cru de l'esprit , parle beaucoup & dit peu de choses , & que souvent on le prendroit pour un muet , si l'on supprimoit de ses discours les saletés & les juremens ; vous ne sauriez le fuir d'assez loin ; c'est un apprentif débauché , à qui il ne manque que de l'esprit pour devenir peste de République. Cet autre est un libertin
déclaré

déclaré qui ne voit que des femmes décriées, fuyez encore plus vite; si vous faites société avec lui, vous êtes perdu. Fuyez enfin qui ne va à la Messe que pour causer & rire, à la Comédie que pour être également à charge au Parterre & aux Acteurs, à la promenade que pour étaler des airs impudens; prodigue quand il a de l'argent, excroc quand il en manque, il approche du frippon; c'est un fat, un étourdi, un libertin, il y a même à parier qu'il est un sot.

L'Abbé Regnier dont le témoignage doit être cru, a dit avant moi que les jeunes gens ne sont pas à beaucoup près aussi polis qu'autrefois: voici comme il s'en explique:

La politesse ainsi que le courage
Fut des François autrefois le partage,
Et là-dessus les nobles nourrissons
Auroient par-tout pu donner des leçons.
Des jeunes gens la dernière volée,
Qu'a-t-elle fait? Elle s'est signalée
Par le courage, & l'a même porté
Jusqu'à l'audace, à la témérité.
Mais de leurs airs l'excessive licence
Dément en eux l'air poli de la France.
Une Dame entre? On lui tourne le dos,
On s'émancipe en de libres propos,
Et lui marquer la moindre politesse
Passe auprès d'eux pour un air de vieillesse.

Ajoutez au sentiment de l'Abbé

I. Partie,

F.

Regnier celui de Madame Deshoulières,
& lisez avec attention sa belle Epître,

Hé bien, quel noir chagrin vous occupe
aujourd'hui ?

& vous prendrez assurément du goût
pour la politesse.

Après vous avoir inspiré le mépris
& l'horreur que vous devez avoir pour
tout ce que j'appelle mauvaise compa-
gnie, j'entends les hommes dangereux
par rapport à ce qui regarde vos mœurs,
c'est à vous à achever par vos disposi-
tions ce que j'ai commencé par mes
conseils, & à vous fortifier dans cet
éloignement par de courtes réflexions
toujours utiles, & sur-tout à votre âge.
Dites-vous à vous-même: un jour j'au-
rai quarante ans, & que ne donnerois-
je pas alors, pour avoir mieux rempli
l'intervalle de mon âge depuis quinze
ans jusqu'à quarante ? L'expérience
nous apprend qu'il est plus aisé de se
garantir du vice que de s'en guérir
quand on en a contracté l'habitude:
donc vous ne sauriez faire trop d'efforts
sur vous-même pour conserver tou-
jours dans toute leur intégrité cette
vraie probité si respectable chez les
hommes, & cette pureté de mœurs si
précieuse devant Dieu. Songez que

L'honneur & la bonne conduite sont l'essentiel de la vertu, & qu'en comparaison les talens & l'esprit ne servent que de supplément au mérite. Faites dans votre esprit un parallele du commerce de ces hommes choisis, avec qui pendant la plus longue vie on trouve toujours à profiter, & du commerce de ces étourdis dont j'ai parlé : les uns vous tournent, vous polissent, vous conduisent gracieusement à la perfection ; avec les autres vous devenez vicieux, & vous restez brute ; leur souffle vous empoisonne, leur approche vous deshonne & vous perd. Quel intervalle des uns aux autres ; & si vous les approchez, quel contraste ! Voulez-vous enfin devenir homme sage ? combattez vos passions dès que vous commencez à les sentir, fuyez le méchant exemple dès que vous commencez à le connoître.

Ce conseil demande deux choses, de l'attention & du discernement : votre âge ne vous dispense pas de l'attention ; à l'égard du discernement, c'est à l'usage du monde à vous le procurer. Le combat des passions est l'affaire de toute la vie, & c'est l'affaire de tous les hommes, je ne puis vous l'épargner, ni même l'accourcir.

Vous avez besoin de force , demandez-en ; vous en obtiendrez , si vous êtes attentif , & si vous vous défiez de vous-même : mais tel est le malheur des hommes nés foibles , que le même monde qui leur donne du discernement , leur fait négliger la vigilance qui leur est pourtant toujours nécessaire. Veillez donc toujours , voilà votre armure contre vos passions ; étudiez bien les hommes , & ne vous attachez qu'à ceux qui ont du mérite & de la vertu , voilà votre armure contre le méchant exemple :

Contre une loi qui nous gêne
 La nature se déchaîne ,
 Et cherche à se revolter ;
 Mais l'exemple nous entraîne ,
 Et nous force à l'imiter. *L'Abbé Regni.*

Si une fois vous devenez tel que vous méritiez d'être admis dans le commerce des plus honnêtes gens , tout ce qui ne sera ni grand , ni beau , ni bon , ni délicat , ni spirituel , ni vertueux , vous paroîtra fort insipide : au contraire , vous vous sentirez piqué par cette douce émulation qui produit peu à peu le vrai mérite. Estimez un honnête homme , travaillez à vous en faire estimer , & bientôt il vous estimera.

En attendant qu'un jour vous vous rendiez digne de cette estime universelle, qui n'est due qu'aux grandes qualités & aux grands dons ; en attendant qu'on respecte en vous des talens rares, un génie supérieur, des sentimens nobles & délicats, & préféralement à tout une probité à toute épreuve ; en attendant enfin, que vous vous soyez formé ce caractère inestimable, auquel les plus envieux n'osent refuser une tendre admiration, commencez par acquérir les petits dons & les qualités moyennes qui sont de votre âge, & qui suffisent pour vous introduire chez les hommes choisis. Le connoisseur le plus critique ne vous doit demander que ce que vous devez avoir.

Un ami de confiance commence par vous montrer à ses amis, il vous sert de caution auprès d'eux, il vous mène dans le monde pas à pas, il vous conduit comme par la lisière : si l'on vous trouve un maintien noble & modeste, on le remercie de vous avoir introduit, & si vous avez l'esprit doux, on vous redemande : mais il faut être souffert avant que d'être souhaité.

Les hommes ne diffèrent guere

moins entre eux par l'esprit que par le visage ; les uns ont l'esprit solide & fort, & cette sorte d'esprit marque assez la force de l'ame, mais cette espece de mérite n'est par ordinairement le mérite du premier âge ; d'autres ont l'esprit pénétrant & délicat. Il est des esprits plus foibles, plus timides, plus bornés, plus épais, qui ne laissent pas d'être justes, & je crois la justesse la partie essentielle de l'esprit. Le temps viendra que j'exigerai de vous la force, l'étendue, la délicatesse & la justesse que l'âge & le monde pourront vous donner ; aujourd'hui je me rends plus facile, je ne vous demande que l'esprit doux dont le premier fruit est la docilité. La docilité est un supplément à la justesse d'esprit, & produiroit infailliblement les mêmes effets sur tous les hommes s'ils étoient bien conduits ; mais si l'on n'a pas l'esprit doux, on n'aime point à se laisser conduire.

Que la douceur de l'esprit seroit un grand don, quand elle ne procureroit à l'homme que de le rendre docile ! L'indocilité est la première cause des plus grands désordres, & les plus indignes sujets ne sont devenus tels que pour avoir refusé d'entendre ceux

qui les portoient au bien. On trouve une mauvaise honte à consulter ses meilleurs amis, & l'on se fait un faux honneur de ne se gouverner que par soi-même; ce défaut paroît peu de chose dans son principe, cependant les effets en sont terribles: delà la prévention, la bonne opinion de soi-même, l'entêtement; delà les faux jugemens, les fausses conjectures, & par conséquent les fausses mesures; delà enfin, les plus grandes fautes de certains hommes, qui, s'ils avoient été dociles dès leur enfance, seroient devenus de grands Hommes. Au contraire, des hommes vraiment grands ne seroient peut-être jamais parvenus à cette supériorité, qui les a élevés jusqu'au faite des grandeurs, si l'esprit doux & docile ne leur avoit d'abord captivé la bienveillance de ceux dont le commerce est la source du vrai mérite, source à laquelle étant une fois admis ils ont acquis le droit de puiser toujours.

Dans l'esprit d'un jeune homme, la modestie & la douceur doivent être comme deux sœurs inséparables. Le recevra-t-on deux fois dans ces maisons accréditées par la vertu & respectées par les connoisseurs, s'il

n'y porte qu'un esprit effronté qui, ne sachant rien, veut décider de tout, ou qu'un esprit aigre qui commence par contredire au lieu d'écouter. Un homme sage ira-t-il déployer son mérite à un fat qui ne cherche pas à le connoître ?

Les jeunes gens qui ne croient savoir beaucoup que parce qu'ils ne savent rien, commencent par rougir quand on les surprend en faute. Si cette honte venoit du regret d'avoir manqué, ce seroit une espece de réparation de la faute commise ; mais le plus souvent elle ne vient que du même fonds d'orgueil qui leur a fait négliger des conseils par le secours desquels ils n'auroient pas manqué.

L'homme sage ne rougit pas de consulter les autres, mais il ne se rend pas esclave de leurs conseils. Quelquefois gens très-habiles prennent l'avis de gens d'un esprit inférieur, mais capables de réflexions judicieuses qui peuvent échapper aux plus éclairés. Delà je conclus qu'à tout âge, en tout état & en toute maniere, on peut tirer un grand fruit d'une prudente docilité. Choisir un bon conseil, grand trait de prudence ; donner un bon conseil, preuve d'habileté, marque

d'amitié : un conseil sage est le fondement des grandes actions, & il faut prendre conseil de ses amis, pour n'être pas la dupe de ses ennemis. La force qui n'a point le conseil pour soutien, se détruit d'elle-même; mais les insinuations sont plus propres à faire agréer les conseils que l'autorité.

Si l'esprit modeste est une excellente qualité pour tous les âges, il est encore plus nécessaire aux jeunes gens; mais ne confondez pas cette modestie de l'esprit avec l'inactive timidité. Il est un âge & un degré de mérite acquis, auquel il est permis de hazarder ce qui, hors delà, seroit téméraire; car les allures sont bien différentes de celui qui est entré dans le monde, & de celui qui n'est qu'à la porte. On a vu d'heureuses hardieses achever la fortune de l'homme de guerre, & la réputation du Poëte & de l'Orateur déjà accredités, & mettre le Courtisan plus avant dans la confiance de son maître; hardieses qui déplacées n'auroient pas eu le même succès. Le Profès, quel qu'humble qu'il soit, ose agir & parler plus librement que le Novice.

Celui qui ne doit qu'écouter & qui parle trop & trop haut, fait conclure indépendamment de ce qu'il dit, qu'il

est un fat, ou du moins un étourdi ; & s'il ne dit pas de bonnes choses, il est tout ensemble un fat, un étourdi & un sot.

Trop de hardiesse dans l'esprit d'un jeune homme est le préliminaire de l'effronterie, & on est en droit de croire qu'il ira bientôt de la témérité jusqu'à l'impudence. Mais s'il parle moins, ne le prendra-t-on pas pour une bête ? non, beaucoup d'esprit ne fauroit se cacher ; & si l'on a peu de génie, le silence cache au moins le défaut d'esprit. Commencez donc par réprimer la démangeaison d'étaler un brillant précoce, couvrez votre esprit de pudeur : la modestie est un voile délicat qui ne dérobe point aux yeux les dons de la nature, mais qui en rehausse le prix ; d'ailleurs ce qui se montre trop aisément, & mal à propos, ne pique ni le goût ni la curiosité. Savoir se taire est un si grand don, que souvent les personnes les moins sûres & les moins fideles nous deviennent les plus utiles, en nous obligeant à veiller davantage sur nos paroles, & à éviter tout ce qui peut leur donner sujet d'en abuser ; car quelque talent qu'on ait, on n'est bon à rien si l'on ne sait pas se taire. Celui qui garde le

silence avec peine , ne fera jamais capable de parler juste. Peu de paroles suffisent au sage , le silence est la nourriture de son ame & de ses pensées , c'est le sanctuaire de la prudence , & l'esprit y reprend des forces nouvelles ; c'est le parti le moins dangereux pour ceux qui doivent se défier d'eux-mêmes. Souvenons-nous sur-tout que le secret qu'on nous a confié doit être mis au rang des choses les plus sacrées ; nous ne saurions le révéler sans commettre une espece de sacrilege.

Il est vrai que l'esprit fat , le haut ton , le grand parleur , celui qu'on appelle un diseur de riens , prend le pas sur l'esprit modeste ; mais celui-ci ne tarde guere à regagner les devants. Le premier ne garde ses avantages qu'un quart d'heure , tout le fruit qu'il en tire est un redoublement de fatuité ; il s'aime , mais il s'aime seul ; il s'admire , mais il s'admire seul. C'est l'homme dont la Fontaine dit :

Un homme qui s'aimoit sans avoir de rivaux.

Au contraire , l'esprit modeste commence à se faire aimer par sa seule modestie ; & quand plus d'esprit vient

à se montrer à propos, on finit par l'admirer.

Fixez un moment votre attention sur l'excellence de la modestie & de la douceur de l'esprit, & jugeant d'un contraire par l'autre, redites-moi naturellement si vous n'avez pas un regret bien sensible de ce que cet homme avec des talens, avec du savoir & beaucoup d'esprit, est un homme insupportable. Vous vous souvenez combien il prit feu à l'occasion d'une nouvelle indifférente, & quels regards il vous lança, quand il crut que vous l'interrompiez. Ce tyran de la conversation devient le fléau d'une compagnie; cet esprit a commencé par n'être pas assez doux, delà il a passé au brusque, & à fini par être féroce.

Au contraire, vous ne craignez rien tant que le moment où l'on perdra ce vieux Sénateur si respectable par son nom, par sa dignité & par le long usage qu'il a du meilleur monde; il fait les délices des plus aimables sociétés, & le charme des conversations les plus délicates: se voyez-vous à table au milieu des jeunes gens qui viennent chez lui également pour se réjouir & pour s'instruire? il est tout à la fois leur pere, & le pere du plaisir, & il

cherche moins à montrer son esprit qu'à faire briller le leur : délicat dans ses goûts , pur dans sa morale , régulier dans ses mœurs , aisé dans ses manières , obligeant & poli dans tous ses discours , il est comme le dispensateur des graces , il distribue sans ostentation & avec affabilité tout le mérite que sa douceur & sa docilité lui firent autrefois acquérir auprès des autres.

Je fais bien que par l'esprit doux dont je parle , & par le bon esprit dont je parlerai dans la suite , on entend deux dons un peu différens , qui ne s'excluent pas , & qui ne se supposent pas absolument l'un l'autre ; mais il est vrai que l'esprit doux fait partie du bon esprit. De même je ne confonds pas l'homme dur & l'esprit dur , & il est vrai que quelquefois ce sont deux hommes ; cependant les défauts ou les vertus qui partent du même principe , forment entr'eux pour l'ordinaire , une espece d'enchaînement.

Je suis persuadé qu'il est des hommes en qui l'inflexibilité de l'esprit a produit la dureté du cœur , & qui ne seroient pas devenus tels si l'on avoit pris soin de bonne heure de les rendre doux & plians.

Si l'on pouvoit mesurer les défauts

& les vices, on trouveroit peut-être le même degré de distance entre l'esprit dur & le brutal, qu'entre le très-ménager & l'avarè.

On ne doit pas absolument conclure que le jeune homme qui n'a pas l'esprit doux, l'ait effronté, impérieux, dur & qu'il soit indigne de la société; mais quand on commence par se faire éviter, on ne tarde guere à se faire mépriser. Quelques-uns n'entendent par esprits durs, que ces hommes tardifs dont l'imagination trop enveloppée a peine à concevoir; qui travaillent encore & s'occupent à déchiffrer le sens littéral du premier point d'un discours quand l'Orateur en est à la peroration, & pour qui la proposition la plus simple, exposée en termes propres & clairs dans une période courte & précise, paroît une énigme. Cette étymologie peut être bonne; mais pour moi qui crois parler à un génie plus délié, j'entends par esprits durs ceux que nul motif ne peut ramener à une autre opinion que la leur, ou qui rendent avec rudesse le savoir, les pensées & les sentimens qu'ils ont pris chez les plus délicats des Anciens & des Modernes.

Toutes les sortes d'esprits dont j'ai

parlé ne font que des parties ou des contraires de l'esprit doux ; chaque partie & chaque contraire ont leur subdivision , & delà vient la différence des caracteres. L'esprit dur reste seul , personne ne veut de son commerce ; l'impérieux tyrannise , le contredifant embarrasse , le grand parleur fatigue , l'important se fait haïr , le Nouvelliste ou l'Historien est le Fâcheux de Moliere , le grossier scandalise , l'impudent se fait chasser & le menteur est en horreur chez tous les hommes.

Tous sont autant de contraires de l'esprit doux , comme la modestie , l'attention & le respect en sont autant de parties. Le respect a égard à l'âge , à la dignité , à l'habileté de ceux qui composent le cercle ; l'attention apprend non-seulement à écouter avec fruit , mais encore à ne rien hasarder , & à ne rien avancer dont on ne soit bien sûr de rendre bon compte ; la modestie rend circonfpect sur le ton de voix , sur le choix des termes , sur le moment où l'on doit parler. Toutes ces observations n'étant pas difficiles , on est donc moins excusable de n'en pas contracter l'habitude. Une grande étendue d'esprit qui a la meilleure part au mérite

supérieur, ne dépend pas de vous, mais vous êtes absolument le maître d'acquérir la douceur de l'esprit qui fait le plus grand charme de la société, & qui est l'essentiel de la politesse.

Enfin, la douceur de votre esprit vous a fait gracieusement recevoir chez gens choisis; prenez garde que l'inégalité de l'humeur ne vienne gâter des commencemens si heureux. Avec tout le mérite du monde, nous avons bien de la peine à fixer en notre faveur l'estime & l'amitié de ceux avec qui nous avons à vivre; du moins n'autorisons pas leur inconstance par nos caprices, & ne nous attirons pas leur inégalité par la nôtre; nous ne saurions mieux punir ceux qui nous abandonnent, qu'en les mettant toujours dans leur tort: nos inégalités, nos caprices commencent par refroidir, & bientôt après éloignent pour toujours ceux qui nous aimoient. O que le défaut qui nous fait perdre nos amis est un grand défaut!

Un fourbe, si je le connois pour tel, ne me fait pas un grand mal, je m'en défie; je fais ne me pas ennuyer long-temps avec un sot: mais rien ne me déconcerte & ne me désolé,

tant qu'un homme inégal, qui sans cela vaudroit beaucoup. Plus son esprit m'attire, plus son honneur m'attache, plus son érudition m'instruit, plus sa bienveillance m'est utile, & plus je souffre de voir un si digne sujet devenir par ses inégalités un sujet insupportable. Je me lasse bientôt d'être l'esclave de son mérite; ses caprices fréquens & imprévus, ses bizarreries accablantes me font payer trop cher le fruit que j'en tirois; je le quitte dès que je rencontre un homme égal. Mais il vaut moins d'ailleurs: & qu'importe? J'aime mieux un esprit moins orné & plus pacifique. Puis-je me charger volontairement de faire sans cesse une manœuvre périlleuse pour conjurer l'orage, & ne pas périr? Quoi lutter toujours contre les vents & les flots, toujours de nouveaux écueils, toujours à deux doigts du naufrage! Non, comme Boileau,

Je me sauve à la nage, & j'aborde où je puis.

Avec de la probité & de l'esprit on vous craint, & l'on vous évite. Pourquoi? vous êtes inégal.

Vous êtes vraiment bienfaisant ; mais vous avez d'étranges inégalités d'humeur ; craignez que l'homme que vous venez d'obliger , & pour qui trop de reconnoissance est un pesant fardeau , n'impute à votre humeur ce qu'il doit à la bonté de votre ame. Que celui-là est à plaindre qui perd par ses bizarreries le fruit de sa générosité !

Un sot n'est qu'un sot ; tout son crime est de tenir assez souvent une place qui devrait être mieux remplie ; d'ailleurs , il ne fait peine à personne , & il rit depuis la soupe jusqu'au dessert ; il est quitte avec vous , il ne vous doit rien de plus : mais cet homme à sentimens , ce génie orné , ce convive amusant retenu depuis trois jours pour faire briller la fête que vous avez préparée , se livre tout-à-coup & au milieu de la joie publique , à de frénétiques imaginations ; son accès vient de le prendre , c'est son jour de folie ; bien loin de vous fournir tout ce que vous en attendiez , l'homme qui vous paroïssoit doux & poli , devient brusque ; l'homme gai devient sombre , & d'épaisses vapeurs viennent gâter un jour si serein. Vous n'en ferez point la dupe une seconde fois.

Vous m'accablez de caresses , vous

me donnez le repas du monde le mieux entendu, jamais on ne répandit tant d'esprit; rien n'égale votre joie & votre politesse; cette femme si aimable & si pleine de raison que les Dieux vous ont donnée, de ses jours ne chanta si bien; ho, la bonne maison, m'écriai-je à la compagnie! mes enfans, qu'on est bien ici! mais qu'entends-je? parce qu'un laquais éteint une bougie, vous le traitez de scélérat à pendre! en se retirant il marche sur la patte de votre chien, & vous le battez. Ce ne sont plus des cris, ce sont des hurlemens; la colere devient rage. Je prends mon chapeau furtivement, je gagne l'escalier dérobé, & je viens digérer chez moi. Voilà bien de la dépense perdue.

Il est des hommes pleins de défauts & de vices, qui savent les cacher, c'est un grand art. On fait tout pour l'acquérir; & que n'en fait-on autant pour se corriger? il n'en coûteroit pas d'avantage: mais enfin ceux qui se fardent nous épargnent les peines de l'humeur, & c'est beaucoup. Il en est d'autres dont l'humeur nous est infiniment à charge, qui peuvent néanmoins avoir l'ame droite & l'esprit

bon ; mais pour le croire , il faut aimer à penser bien d'autrui , & si l'ame n'influe pas toujours nécessairement sur l'humeur , du moins il est rare que l'avarice , la colere , l'orgueil , ou quelqu'autre passion ne soient pas les premiers mobiles de nos humeurs. Apprenez donc à régler votre humeur , & rendez-la si douce & si égale que je ne craigne pas votre commerce : d'ailleurs , songez que par les bourasques de votre caractère vous courez deux risques ; ou vous me découvrez votre foible , ou vous m'autorisez à supposer en vous un foible qui peut-être n'y est pas.

J'entends faire à mille gens le dénombrement de nos humeurs ; mais qu'est-ce que l'humeur ? d'où vient-elle ? nous en voyons , nous en sentons les effets , & nous en ignorons la cause ; cependant il la faudroit connoître pour remédier au mal qu'elle produit ; sans cela , comment guéririez-vous l'humeur chagrine , l'humeur aigre , bourue , brusque & inégale ? L'humeur n'est-elle qu'un nom ? n'est-ce point une chose ? où réside cette chose ? ne seroit-ce point une réflexion des mouvemens de l'ame ou des dispositions de l'esprit ? en ce cas contentez-vous ;

les humeurs qui vous échappent nous découvrent votre intérieur.

Je plains un peu le fils d'une stupide, je plains beaucoup le fils d'un frippon, mais je ne le plains que dans la crainte qu'il ressemble à son pere. Je plains dès à présent l'homme qui avec de l'honneur, du mérite & des talens a des humeurs fréquentes qu'on ne sauroit soutenir. C'est un Ours: femme, enfans, amis, personne n'en sauroit approcher. Il est bien triste pour la société que celui qui en pourroit faire les délices en devienne le fléau, & fasse le supplice de ceux qui devoient en attendre leur avancement & leur consolation. Pliez votre humeur de bonne heure, & vous préviendrez les plus grands maux.

On voit des gens en qui l'habitude est si forte, que leur chagrin même est habituel & indépendant de l'occasion. On en voit qui sont toujours sombres & tristes à une même heure, rians à huit, & grondans à neuf: ils passent très-aisément de la joie à la tristesse, mais ils ne reviennent pas avec la même facilité de la tristesse à la joie. Un rien échauffe leur bile, & delà le dérangement de l'humeur. Du reste ils sont fort égaux dans leurs inégalités.

Je ne crois pas impossible de trouver un homme qui ait ensemble l'esprit doux & l'humeur inégale ; ce mélange peut entrer dans le caractère du distrait & de tout autre homme qu'un accident préoccupe ; mais en général vous ne verrez guere d'hommes très-inégaux qui soient fort doux. Il est aussi des especes différentes & différens degrés d'inégalité : dès qu'une fois on la porte jusqu'au caprice , le caprice tourne en habitude , & dégénere souvent en brutalité qui est le contraire de l'esprit doux.

Il semble que l'esprit doux & l'humeur égale réunis , fassent l'homme complaisant : il est vrai qu'ils y contribuent , mais il est vrai aussi que la complaisance ajoute à la douceur & à l'égalité : joignez à l'esprit doux & à l'humeur égale l'envie d'obliger par de petits soins , vous ferez complaisant.

L'homme égal & doux est celui qui toujours le même , toujours tranquille & sûr , évite toute occasion de me faire de la peine ; l'homme complaisant fait quelque chose de plus pour moi , il est disposé à penser comme je pense , à agir comme j'agis , il entre dans mes vues & dans mes goûts , & profite de la moindre occasion de me faire plaisir :

mais aussi il faut avouer que la douceur de l'esprit & l'égalité de l'humeur ne fauroient devenir des vertus suspectes ; à quelque usage qu'on les emploie , elles seront toujours des vertus. Il n'en est pas de même de la complaisance ; j'ose dire qu'elle n'est vertu que par l'usage qu'on en fait.

Vous trouvez que j'ai mieux parlé qu'un autre, qui a pourtant dit la même chose que moi ; vous aimez à partager mes plaisirs ; vous les servez , mais vous ne servez pas mes vices , vous ne vous ennuyez point en me désennuyant , soit à la Ville , soit à la Campagne ; vous ne blessez jamais mon amour propre par une image trop vive de mes défauts , & vous déployez toute votre délicatesse pour me les faire connoître ; vous m'aidez de vos conseils avec zèle , mais avec prudence ; vous étudiez mon humeur à laquelle souvent vous assujettissez la vôtre ; vous ne vous montrez à moi ni trop , ni trop peu : enfin toute votre conduite ne tend qu'à me plaire , à moi qui n'ai rien fait , & qui ne puis rien faire pour vous. O l'aimable , la rare , la précieuse complaisance ! c'est l'effet le plus merveilleux de la plus pure amitié.

Mais je vous vois étroitement lié

avec ce jeune Seigneur, dont le caractère fait la honte de sa maison ; vous vous multipliez au gré de tous ses desirs, toutes ses passions deviennent les vôtres, vous chantez quand il chante, & quand il jure vous jurez, vous le conseillez au jeu, vous mettez le vin à la glace, vous courez pour son service chez tous les Prêteurs au denier dix, vous épousez ses airs & ses manières, vous l'imitiez de loin dans sa folle parure & dans tous ses mauvais goûts. Je vous vois & je vous demande, d'où vient cette métamorphose ? vous me répondez qu'il faut bien avoir de la complaisance pour ses amis ; & moi je vous dis que vous faites le métier d'un adulateur abominable, ou d'un parasite affamé.

Ce Grand est décrié par mille endroits, mais il a du pouvoir ; ce vieux Magistrat mene une vie scandaleuse, mais il est homme dangereux. Voyez - vous auprès d'eux ce petit cercle de Courtisans ? quels empressements, quelle assiduité, quelle étude à leur épargner tout ce qui peut leur déplaire, & à voler au-devant de tout ce qui leur fait plaisir ! fades louanges pour eux, calomnie atroces contre les autres, œuvres abjectes, indignes services

services, tout est employé, & tous se battent à qui mettra le premier la main sur l'encensoir : un poste demandé, ou un procès dont on craint l'issue sont les motifs de l'adoration, sont-ils complaisans ? hé, disons plus, sont-ce des hommes ? non : que sont-ils donc ? des reptiles.

Quoi, vous servez les projets pernicieux de ce méchant homme qui trame un tissu d'iniquités, vous secondez l'impunité du crime & l'oppression de l'innocence, & propre à tous métiers vous devenez l'instrument des plus sales plaisirs ! loin de moi, infame, comment seriez-vous complaisant & poli ? je n'ai pas d'épithète assez deshonorante pour vous bien peindre.

Je fais qu'en général la complaisance est une excellente qualité, qui bien mise en œuvre ne produira jamais des sujets aussi indignes que ceux dont je viens de parler ; mais j'ai dû apprendre la valeur des termes au débauché, au flatteur & au coquin, qui ne se croient que des complaisans.

La complaisance-légitime & bien mesurée est auprès de la bassesse, de la flatterie & de la prostitution, ce qu'une jeune Demoiselle tout à fait aimable & bien élevée est auprès d'une

vieille folle galante encore jusqu'à l'impudence ; là , tout est piquant , mais tout est modeste , tout est beau , mais tout est naturel ; ici tout est affreux & postiche. De ce qui plaît à ce qui fait horreur , du vice à la vertu , qu'elle comparaison ? Faites le parallèle d'une louange délicate & méritée , à la basse flatterie , sur ce qu'en dit Monsieur Rousseau.

De la Flatterie.

Il n'est faquin si vil , si délabré.
 Qui par son art ne soit défiguré ,
 Et qui changeant sa mandille en simarre ,
 Ne puisse atteindre au poste le plus rare ;
 Il n'est poltron si connu par le dos
 Qu'elle n'érige en superbe Héros ;
 Un Tabarin mordant , caustique & rustre
 Devient par elle un Sénateur illustre ;
 Et d'un pédant barbouillé de Latin ,
 Elle fabrique un nouvel Augustin.

De la Louange.

Une louange équitable
 Dont l'honneur seul est le but ,
 Du mérite véritable
 Est le plus juste tribut.
 Un esprit noble & sublime ,
 Nourri de gloire & d'estime
 Sent redoubler ses chaleurs ,
 Comme une tige élevée
 D'une onde pure abreuvée
 Voit multiplier ses fleurs.

De toutes les bonnes qualités, il n'en est point qui demande un discernement plus juste que la complaisance : faites trop peu, vous tombez dans la rudesse ; faites trop, vous vous rendez rampant & servile : le milieu est délicat.

S'il faut de l'ame pour aimer à faire plaisir, s'il faut de l'esprit pour faire à propos ce qu'on fait, & s'il faut beaucoup de patience pour vivre en paix avec la plupart des hommes, la complaisance n'est pas une moyenne vertu.

Le défaut d'éducation, l'envie de s'émanciper, la peur de se contraindre, la force de l'habitude, l'étourderie, l'attachement indomptable à ses propres goûts, l'entêtement & les fantaisies sont les ennemis déclarés de la complaisance.

Je suis étonné que le besoin que nous avons de la complaisance d'autrui ne nous rende pas plus complaisans.

On nous prévient sur tout, on nous marque des égards, de l'attention, de la complaisance ; parvenus là, nous ne sommes pas contents, nous voudrions en examiner le motif. Doucement, si nous sommes bons & affables, sondons le cœur ; sinon, n'allons pas

plus loin, nous serions punis de notre curiosité.

La complaisance ne connoît ni la tyrannie, ni la servitude, elle n'est pas faite pour les Dieux de la terre, ni pour les esclaves; on ne demande à ceux-là que de la bonté, à ceux-ci que de la soumission. Si le mari n'a d'autre mérite auprès de sa femme que le pouvoir d'user despotiquement de ses droits, si celui qui n'est que supérieur fait trop le maître, la femme ou le subordonné n'en remplissent pas moins leurs devoirs, mais ils les remplissent séchement, & ne vont jamais au delà des bornes prescrites. Triste situation pour les uns & pour les autres! on exclut d'un commerce la complaisance qui en eût fait toute l'onction.

La complaisance trop éprouvée a peine à durer, & celle qui ne l'est pas assez, n'est pas assez connue.

Tous les hommes sentent qu'ils devroient être doux & complaisants, & pour se mettre plus sûrement en règle, ils passent toute leur vie à étudier dans le cérémonial à qui il convient de commencer.

Si vous supprimez du cœur les grands ressorts qui le font mouvoir, l'amour,

l'ambition, l'intérêt, où trouverez-vous de la complaisance ? faites-en une loi écrite, vous en trouverez encore moins.

Un arrogant qui ne vous connoît point, prend le pas sur vous, il tient le dé, il abuse pendant tout le repas de votre modestie ; enfin on vous nomme, il rougit, son orgueil dégénere en petiteffe ; n'êtes-vous pas bien vengé ?

Un homme qui, mesure faite ou papiers sur table, n'est plus grand que vous que d'une ligne, se croit un Géant ; il s'élançe à plein vol jusques dans la moyenne région, il cite à tout propos ses chiens & son carrosse ; c'en est assez, on le croit un grand Seigneur ; il lui échappe un sourire avec un petit branlement de tête, & on le prend pour un homme très-poli ; enfin il perd son argent au jeu ; ho ! qu'il est complaisant & généreux : on l'admire, on l'encense, on l'adore dans l'appartement ; on n'attend pas qu'il soit à la porte pour se dire tout bas, mon Dieu ! qu'il est fat, qu'il est sot, qu'il est bête ! & dès qu'il est à l'escalier, on le fiffle ; voilà le monde ; on abhorre l'arrogance, & l'on fuit la stupidité, mais on court après l'argent.

Il est un autre espece d'hommes pires que les arrogants , qu'on peut tout ensemble respecter & mépriser ; & cette proposition n'est point contradictoire. Je trouve sur mon chemin un vraiment grand Seigneur tout différent de la *Pagode* dont je viens de parler , je lui cède le pavé & je le salue : c'est de ma part respecter la grandeur , c'est payer le droit de péage. Mais je fais qu'il est malfaisant & brutal , & je le méprise : par-là je rends tout ce que je dois à la dignité & au caractere personnel. C'est sauver tous les droits de la subordination & de la justice.

Si je ne craignois de blesser la droiture , je trouverois un plaisir malin à prévenir un fat.

Avec les Grands , la complaisance est de droit étroit ; avec nos égaux , elle est de bienféance ; avec nos inférieurs , elle est de politique ou de bonté.

La douceur de l'esprit , l'égalité de l'humeur , la complaisance sont les premieres qualités qu'on demande à un jeune homme : ce sont là , si j'ose ainsi parler , les commencemens de son mérite , parce que ce sont les parties principales de la politesse ; mais cela seul ne compose pas la politesse ,

il faut encore ce que quelques - uns appellent le don des manieres , sans quoi la matiere , toute bien disposée qu'elle est , resteroit informe , ce mérite commencé ne feroit qu'un mérite brute. Il reste encore à tailler , à polir , à mettre en œuvre.

Sans politesse , à quoi feront propres ceux qui n'ont ni le génie supérieur , ni les grands dons ? Vous ne parlez ni trop haut ni trop souvent , ni trop longuement , ni mal à propos ; vous n'avez dans l'humeur , ni duretés , ni bizarrerie ; en toute occasion vous cherchez à vous rendre agréable ; vous n'êtes pas encore un homme tout-à-fait poli , je devine seulement que vous pourrez l'être.

Boutique neuve , belle enseigne , magasin bien rempli , qui ne croiroit que ce Marchand va faire fortune ? c'est au débit que je l'attends. Déployez de la politesse dans toutes vos manieres , & tout le monde sera tenté de commercer avec vous.

Que vous ayez un jour un mérite & des talens à tout espérer , tant mieux pour vous , c'est votre affaire ; mais commencez par avoir de la politesse , c'est l'affaire du public. Qu'est-ce donc qu'un homme poli , me dites - vous ?

ne me le demandez pas, définissez le par vos manieres.

On dit d'un homme d'esprit, il a de l'esprit; de celui dont le style est juste, précis, clair & délicat, il parle poliment, il écrit poliment; de celui qui est doux, égal & complaisant, il est aisé à vivre; mais de celui dont toutes les manieres plaisent, on dit, il fait vivre, il est poli.

Il est certain que la politeffe n'est pas la partie la plus essentielle du vrai Mérite; mais aussi il est vrai que les manieres polies donnent cours au mérite, & rendent agréable. Comment faire preuve de politeffe & de savoir vivre que par nos manieres? Cependant, les âges, les situations, les occasions, les pays différents ont des manieres qui leur sont propres: c'est donc quelque chose que d'être poli partout & toujours; aussi est-ce le moyen le plus infallible de plaire toujours & par-tout. Mais souvenez-vous bien que par ce qu'on appelle le don des manieres, on n'entend pas moins la maniere de parler que les façons d'agir; n'en doutez point, chaque discours, chaque action a une maniere qui en releve le mérite; vous trouverez cette maniere si vous la cherchez: avoir une

grande politesse, c'est dire obligamment tout ce qu'on dit, & mettre de la grace à tout ce qu'on fait.

Vous me demandez ce que c'est que la vraie politesse ? c'est une attention à faire que par nos paroles & nos manieres les autres soient contents de nous & d'eux-mêmes. La politesse nous fait paroître au dehors tels que nous devons être intérieurement. Songez que la grossièreté est un obstacle à tout auprès des personnes qui ont de la délicatesse ; & souvenez-vous que s'il faut très-peu de fonds pour la politesse dans les manieres, il en faut beaucoup pour celle de l'esprit. Ne comptez pas d'apprendre à plaire comme on apprend un métier ; la science de plaire est au-dessus de toutes les autres ; mais savoir l'art de plaire, ne vaut pas tant à beaucoup près que de savoir plaire sans art.

Vous me pressez, & vous voulez savoir en quoi consiste cette grace qui orne nos paroles & nos actions ? voici ma réponse : voulez-vous être poli ? voyez des gens polis, étudiez-les, apprenez d'eux ce que vous avez à faire, & comment vous devez le faire ; dès que vous le savez, faites-le sans étude.

J'aurois juré il y a trente ans que le commerce des femmes éterniseroit la politesse des hommes. Autrefois elles nous demandoient des sentimens & de l'esprit ; depuis, moins sévères sur le mérite, elles n'exigent de nous que de la politesse ; aujourd'hui assez complaisantes pour s'accommoder au malheur des temps, de la taille, une belle jambe & un filet de voix leur suffit.

Si j'étois chargé de régler les rangs suivant le mérite personnel, je placerois l'homme poli immédiatement après l'ame noble & l'esprit sublime ; cette troisieme place est assez élevée, c'est celle qui dépend le plus de nous, elle est aisée à mériter & à remplir, elle nous procure plus sûrement de l'estime que l'hermine & la pourpre ; ce n'est donc que parce qu'on ne réfléchit point à tous ces avantages de la politesse, qu'on voit tant d'hommes grossiers.

Je crois un tel honnête homme, peut-être même a-t-il quelque fonds d'esprit ; mais qu'il a l'air plat, qu'il se présente mal, quelle maniere de se mettre, que tout ce qu'il dit est épais, & que tout ce qu'il fait est pesant ! faut-il danser ? il ne fait pas faire la révérence ; faut-il jouer ? il ne fait pas mêler les cartes, faut-il servir à table ?

il ne fait ni s'asseoir ni manger ; le moindre usage est nouveau pour lui ; tout l'embarrasse ; il confond les lieux , les temps , les personnes ; la conversation est-elle sérieuse ? il demande combien de fois Alexandre a défait César ; si l'on plaisante , il lâche une misérable équivoque dont il rit pendant une heure à gorge déployée ; s'amuse-t-on à de petits jeux ? il égratigne ; en un mot , il ne fait ni parler ni se taire , ni servir les autres , ni se faire servir lui-même ; il ne fait ni prévenir , ni conduire , ni faire , ni recevoir une honnêteté : ô qu'il est grossier ! je ne choisirois pas d'autre original si je voulois tirer une copie de la rusticité ; & je crois la rusticité le contraire de la politesse.

Ce jeune homme que vous connoissez n'est pas beau , & il ne souhaite pas de l'être ; ce n'est pas un génie transcendant , mais aussi sa physionomie n'annonce pas un stupide ; on voit des hommes mieux faits que lui , mais il a l'air naturel & noble ; vous savez avec quel agrément il vit au milieu d'un monde composé de ce que nous avons de meilleur dans les deux sexes ; Magistrats respectables , Femmes imposantes , Brillante jeunesse , tout est content de lui ; mesurant ses manières

sur les caracteres differents, il fait s'approcher & se retirer à propos; que d'empressements à faire plaisir, que d'attention à ne dire que des choses gracieuses! S'il fait un conte, chacun y trouve une honnêteté; s'il est à table, que de petits soins officieux! jusqu'à des riens, entrer, saluer, s'asseoir, tout prévient en sa faveur ceux qui ne le connoissent pas; prêt à tout, sa complaisance n'a rien de fade, son respect n'est incommode ni rampant; point d'art, point d'affectation, tout est aisé, tout coule de source. Si la circonspection lui ôte le plaisir de louer ce qu'il voit & ce qu'il entend, ses yeux en font l'éloge, & sachant affujettir son goût & ses sentimens à ceux des autres, il ne dément par aucun travers la bonne opinion qu'on a de lui: enfin, on le souhaite, point de parties agréables qu'il n'en soit; on le préfère à de beaux esprits, ou à des gens en place, & pourquoi? il est poli.

Un sot de qualité fait sérieusement de profondes révérences à un Clerc de Procureur: un jeune étourdi qui se trouve à côté d'un Prince du Sang, lui offre du tabac: un fat serre la bouche pour parler gras, il affecte

d'étaler une main potelée, de montrer son brillant, & de faire un crochet de son petit doigt artistement compassé; il baise la main d'une femme illustre, & l'appelle ma belle Dame. Tous se croient polis.

Si cet homme très-poli eût vécu, il eût fait de son fils tout au moins un homme poli; succession plus précieuse que les terres & les contrats; parce que la politesse une fois transmise & infuse s'aliène moins. Pourquoi donc les vertus & les bonnes qualités ne sont-elles pas un bien héréditaire qu'on puisse substituer dans les familles? c'est sans doute pour nous laisser le mérite de l'acquisition.

Comment, me dira-t-on, est-il donc bien difficile d'apprendre aux hommes du moins les premiers élémens de la politesse? c'est le métier de la gouvernante la plus simple, & il ne faut que la plus petite attention du monde. Quoi! plier l'humeur & le caractère d'un enfant, lui apprendre à bien parler dès qu'il articule, à bien marcher, à bien manger, sur-tout à bien lire de toutes façons, à écouter avec fruit, à être civil avec tout le monde, voilà précisément à quoi se réduit la politesse de l'enfance; on n'a

qu'à perfectionner ces commencemens à mesure que l'âge avance : se peut-il que de telles minuties entrent dans vos réflexions ? Cette reprise est juste, mais je ne me rends pas ; tant que je ne verrai pas plus d'hommes polis , je dirai toujours qu'on devoit l'être ; & plus il est aisé de l'être , moins on est excusable de ne l'être pas.

Une mere gâte son fils , ou le pere ne le reprend qu'avec aigreur & par caprice ; peut-être l'un & l'autre distraits & inattentifs regardent-ils de petits soins comme une bagatelle dont l'examen coûteroit à leur plaisir , & auroit un air trop bourgeois ; peut-être aussi que peu polis eux-mêmes , ils n'ont pu donner ce qu'ils n'avoient pas : voilà les premiers principes de la grossièreté des hommes.

Le fonds de la politesse est le même par tout pays , & pour toute la vie ; mais de toutes les loix c'est la plus sujette à l'usage local , & par-tout les usages changent. Je ne puis donc vous donner d'autres regles de politesse que les deux suivantes , elles sont de tous les temps & de tous les lieux : Voyez le monde & lisez.

CHAPITRE II.

Des premiers élémens de la Littérature, du progrès dans l'érudition. Dissertation sur les bons & les mauvais Auteurs, & sur le style ancien & moderne. Etablissement de l'Académie Française. Sur le choix des Livres. Sur le bon & le mauvais goût. Contre le faux bel esprit. Du bon esprit.

CES deux maximes, lire, & voir le monde sont essentielles; sans cela point de vrai mérite. Un ignorant peut-il être estimé? un ours peut-il être poli? Déjà l'on loue en vous un air modeste, l'égalité de votre humeur, votre docilité, votre complaisance, votre éloignement pour tout ce qui est décrié dans les deux sexes, & ce goût précieux que vous avez pour les hommes choisis: tous ces heureux commencemens d'un excellent caractère sont, j'en conviens, les prémices flatteurs de ce que le Public attend de vous; mais défiez-vous des applaudissemens meurtriers dont on empoisonne la jeunesse; loin d'en nourrir votre orgueil, recevez-les comme une

leçon de vertu. Perfectionnez-vous dans vos exercices pour être plutôt en état de vous occuper plus utilement; cultivez avec un soin extrême la bienveillance des vrais amis qui s'intéressent à votre perfection; sur-tout ne perdez pas le fruit de vos études.

Un Auteur anonyme nous donna, en 1731, l'Introduction aux Belles-Lettres, lisez-là avec attention & profitez-en; les conseils en sont instructifs, la critique judicieuse, les matieres bien rangées, le style pur & l'élégance naturelle. Quand cet Auteur auroit écrit exprès pour venir à mon secours & me tirer de presse, son Livre ne conviendroit pas mieux à mon dessein. Il y a pourtant une différence dans nos manieres de conseiller; il a la complaisance de vous dispenser du Latin, & j'en exige de vous.

Je fais combien vous êtes loin des *ba be bi bo bu* fâcheux dont le P. du Cerceau parle avec tant de grace, & vous êtes tiré de ces *distinguo* rebutants dont le dénouement vous embarrassoit; vous commencez même à ne plus sentir la poussiere de l'Ecole: mais qu'elle idée vous reste-t-il de Suetone, de César, de Tite-Live, Térence, Ovide, Catule, Horace, Virgile & Cicéron?

Voilà tout ce qu'on pouvoit vous proposer de meilleur pour l'Histoire, pour la prose & pour les vers; cependant convenez qu'avec tous ces secours vous n'avez rien appris. La répugnance naturelle que nous avons pour le travail, auquel pourtant les hommes sont également assujettis sur le Trône comme dans la cabane, un peu trop de paresse, les amusemens enfantins, & peut-être encore votre imagination sourde & tardive, tout cela vous tenoit dans un état de langueur: votre esprit étoit comme dans les langes, semblable à un petit corps tendre, qui n'étant pas d'abord bien formé, reste noué pendant quelque temps. Que faut-il faire pour réparer un retardement si préjudiciable? Ecoutez-moi, secondez-moi; & si vous êtes raisonnable, vous ne me trouverez pas difficile. Je vais tirer votre ame de l'inaction, & votre esprit de la léthargie. Vous avez perdu votre jeunesse, & je ne vous demande que trois mois pour rendre cette perte imperceptible à tous les Argus de l'Univers: ne prenez pas ma proposition pour un paradoxe; accordez-moi ce terme, & je répons de vous.

Non, ce n'est point un prodige que

je vous propose. Vous n'êtes pas un grand Docteur ; mais le Régent que vous craigniez est devenu votre ami ; mais vous connoissez un homme de Lettres ; mais vous avez des Dictionnaires, & dans presque tous les Livres vous trouverez des notes marginales, qui en vous facilitant l'intelligence de l'idiome, vous enrichissent de mille connoissances merveilleuses. A ce moyen, votre esprit développé fera plus de chemin en trois mois qu'il n'avoit fait en dix ans. Je ne prends rien sur vos exercices, ni sur vos plaisirs ; je vous laisse les Thuilleries, les Spectacles & les Maisons distinguées où vous êtes souhaité ; je n'en veux qu'à votre frisure : soyez propre, mais n'usez pas en colifichets les jours les plus précieux de votre vie. Je connois des gens en place qui par ce seul défaut ne sont pas encore fortis de l'enfance.

L'émulation est le principe de toutes les vertus morales ; sans elle on n'est jamais propre à rien, & par elle on peut tout ; si vous n'en avez pas, vous perdez votre temps à me lire, si vous en avez, resterez-vous insensible à tous les motifs par lesquels je tâche si souvent de vous piquer ? Pénétrez-

vous donc une bonne fois pour toujours de ce raisonnement, il est bien simple. Bientôt vous allez vous fixer à un état de vie. Si vous êtes né pour la guerre, quel agrément ne trouverez-vous pas à vous faire aimer de vos camarades, à vous faire estimer de vos Supérieurs, à vous faire admettre quelquefois & par goût à la table du Général, à vous trouver élevé tout à coup par une action que vous aurez conduite avec prudence & soutenue avec valeur? Si vous étiez resté une brute, un sot, un homme grossier, un ignorant, ou si vous étiez devenu un menteur, un débauché, un mutin, un ivrogne, si au lieu de bien recruter votre troupe & de remplir vos devoirs ou d'état, ou de bienfaisance, ou de politique, vous aviez perdu votre temps & mangé votre argent auprès des coquettes & au jeu, vous n'en feriez pas là.

Peut-être prendrez-vous le parti de la robe? En ce cas je suis bien sûr que vous ne ferez jamais de ces hommes odieux dont je vous parlerai; mais vous n'en ferez pas moins la honte de votre Compagnie, si vous ne savez expliquer un fait & rendre compte de votre avis. Vous n'avez pas l'esprit

fort étendu? du moins ne l'ayez pas gauche. Savoir distinguer un syllogisme d'avec un sophisme n'est une fatuité que dans l'esprit d'un fat: & le caractère le plus humiliant de la vie c'est de devenir le jouet de ses Confreres & le fléau de la société. Combien d'Avocats célèbres & de fameux Prédicateurs qui à vingt-ans n'en savoient pas plus que vous!

Je dis donc à tous les jeunes gens, retrouvez ce que vous avez perdu, paraphrasez comme en Seconde, parlez comme en Rhétorique, raisonnez comme en Philosophie; mais que les Patrus, les Flechiers, les Cheminais, les Fénétons, les Boffuets soient vos Régens, & Ciceron votre Préfet. Cachez votre ignorance sous le savoir d'autrui, instruisez-vous à *huis-clos*. Le patrimoine vous manque? suppléez-y par des propres naissants, bientôt on vous prendra pour un homme de mérite, & bientôt vous le ferez en effet. En voici la raison, je la crois bonne: Si vous m'accordez de bonne grace les trois mois que je vous prie de donner aux premiers élemens du savoir, vous prendrez infailliblement du goût pour les Belles-Lettres; le goût conduit à l'habitude, & l'usage à la

perfection. Voilà donc le chemin frayé, vous ne trouverez plus que des roses où vous n'aviez trouvé que des épines. Je vous l'ai dit dans ma Préface, la mine est découverte, creusez.

Cette première pratique me paroît de décision; je la négligeai quand j'étois à votre âge, & cent fois depuis j'en ai dit ma coulpe; enfin je l'imagine aujourd'hui pour vous. Quel dédommagement pour moi si vous en profitez! Comme Plin le jeune, je crois jouir des biens que je n'ai pas quand je fais que mes amis en jouissent. J'appelle l'amusement littéraire que je vous propose, la peroraison de vos études; si vous vous y appliquez avec plaisir, assurément vous irez loin.

Souvenez-vous du conseil que je vous ai donné: liez-vous étroitement avec gens de mérite, le profit est sûr, & ces nœuds durent toujours. Ce n'est pas assez, fortifiez votre goût naissant pour les Belles-Lettres par une précaution que vous trouverez fort utile. Qu'on ne vous trouve jamais sans quelqu'un de ces Livres portatifs qu'on appelle un *veni mecum*; par exemple, un tome de Racine ou de Molière, de Saint Evremond, de Scaron, de Madame Deshoulières, Pavillon,

Erafme ou M. de la Rochefoucauld ; fur-tout ne perdez jamais votre Horace de vue. Nous en avons une édition en petit avec les Remarques de Jean Bon : elles font admirables & d'une Latinité fi fimple , qu'elles vous feront fentir fans peine mille beautés originales que fans elles vous n'aurez pas apperçues. Conférez le texte & ces notes avec la traduction paraphrafée de la favante Madame Dacier. Si par tous ces fecours vous n'en devenez ni plus riche , ni plus fécond , ni plus orné , brûlez mon Livre.

Ceci pourtant demande une autre précaution ; je ne me défie pas de votre efprit , mais je me défie de votre mémoire. Le profit d'un jour n'est pas tout le fruit que vous devez tirer de la lecture , & votre mémoire ne peut pas contenir tout le commerce de votre vie. Il eft donc infiniment important de dépofer en lieu sûr le fuc que vous pourrez exprimer de la lecture & de la converfation. Combien de traits inftitutifs ou brillants dont vous voudriez être l'inventeur ! le temps viendra que vous les mettrez en place , & quoique renouvelés ils paroîtront nouveaux ; mais vous ne recueillerez rien de votre efprit ni de l'efprit des autres , fi tous

les soirs vous ne vous rendez compte à vous même du commerce de chaque jour. On a dit que le Marchand de mémoire avoit fait fortune , & que le Marchand d'esprit n'avoit pas étrenné. En effet , l'homme porte si loin l'orgueil que suivant Madame Deshoulières :

Nul n'est content de sa fortune ,
Ni mécontent de son esprit.

C'est sans doute un très-grand avantage d'avoir la mémoire heureuse , elle est la dépositaire des richesses de l'esprit ; il y a même beaucoup de gens en qui elle tient lieu d'esprit ; & quand on a lu de bonne heure , on ne perd presque jamais rien de tout ce qu'on a lu. Mais il est bien plus heureux d'avoir beaucoup d'esprit ; faites-en donc commerce , achetez en en gros , & n'achetez que du bon ; revendez-en en détail & à bon marché ; meublez bien le magasin avant que d'ouvrir , & commencez par tenir un bon registre. A ce moyen , quand vous ferez dans le cas de fournir un sermon , un Plaidoyer , une Relation , une Dissertation , ou un Ouvrage plus étendu , vous trouverez sous votre main de bonnes provisions que vous aurez amassées sans peine. C'est à cette

précaution que je dois le petit mérite de ce Traité, & la ressource inestimable de ne m'ennuyer jamais.

Je n'ai plus rien à vous dire du Latin, peut-être même le parle-je un peu trop dans tout cet ouvrage: mais j'ai cru devoir vous en inspirer le goût par des citations énergiques. Les endroits où je les place expliquent assez aux Dames ce que le texte doit signifier. La justesse de leur esprit leur tient lieu de Dictionnaire, & leur politesse fera grace à la nécessité que je me suis imposée de vous instruire. Je vous le répète donc pour la dernière fois, perfectionnez-vous dans la bonne Latinité; mais souvenez-vous pour toujours que cette acquisition précieuse ne peut devenir un trésor que pour ceux qui savent ajuster la force du Latin avec les graces du François. Ce secret est la source du vrai mérite, ce n'est pas l'affaire d'un jour; mais aussi il procure les plaisirs les plus parfaits de la vie, & si mon sujet me le permettoit, je n'aurois pas de peine à démontrer qu'il est encore le plus utile de tous les biens. Ha, que cette fortune est difficile à faire! il n'y a point de rue Quinquempoix pour les talens; sur-tout

tout comment vaincre ces deux obstacles, le défaut de principes & l'inconstance du goût? Vouloir fixer le bon goût, c'est vouloir fixer le mercure: à l'égard des principes, peut-être y pourroit-on remédier, j'en parlerai dans un moment. Mais pourquoi ces réflexions? si les difficultés vous embarrassent, l'exemple de nos illustres Prédécesseurs doit vous encourager. Ne nous flattons pas d'écrire comme eux pour la postérité: mais qu'importe? Que cinquante Auteurs comme moi de la seconde classe, inspirions aux jeunes gens du goût pour les Belles-Lettres; que débrouillés par nos soins ils imitent les modeles qui nous restent; que du moins nous les mettions en état de sentir les beautés qui coulent de source chez ces génies heureux qui sauvent l'honneur de la Littérature; en un mot qu'ils commencent par nos conseils, & qu'ils finissent par leurs exemples, l'espece ne périra pas.

Il s'agit d'apprendre à penser juste, à se conformer au bel usage pour la diction, & d'empêcher nos jeunes élèves de retomber dans le vieux Gaulois, ou de contracter ce jargon pitoyable dont la peste a déjà cangrené quelques modernes. Ce monstre n'est

propre qu'à rendre , comme dit Boileau , notre langue Allemande en François. Je fais que le secret d'écrire utilement & au gré des connoisseurs , suppose un assemblage de dons & de talens que tout le monde ne réunit pas ; je fais que l'ivraie se mêle avec le froment , c'est à l'expérience à l'éplucher : mais faut-il comme Don Quichotte se faire des monstres pour les combattre ? On ne demande pas que les coups d'essai soient des coups de maître , & les plus grands obstacles ne sont jamais invincibles pour un cœur bien placé. Qu'un pere & un fils aient de bonnes dispositions dans le cœur & dans l'esprit , les Belles-Lettres reprendront faveur.

Le premier moyen de réussir , c'est de savoir parfaitement sa langue. Tout terme qui n'est pas propre & toute construction hasardée gâtent la conversation la plus brillante & le discours le plus touchant : le phébus , le style guindé & empoulé n'est qu'un galimathias imaginé par le faux bel esprit. L'enjouement de Voiture inspira du dégoût pour l'enflure de Balzac , mais depuis peu la licence a repris ses avantages , elle supplante l'autorité légitime ; & les petits génies , ces grands

parleurs qui ne doutent de rien, introduisent de nouvelles erreurs. Pour prévenir cette illusion, possédez à fonds l'usage juste, naturel & délicat de votre Langue. Vous avez le beau monde & les Dictionnaires; les plus habiles les consultent tous les jours pour toutes les choses qui entrent le plus dans le commerce de la vie.

Apprenez donc à bien parler, mais apprenez encore à bien lire; on se trompe lourdement si on croit que bien lire & bien parler soient des bagatelles. Relisez cent fois les belles réflexions de M. l'Abbé Dangeau sur toutes les parties de la Grammaire. Combien y a-t-il de gens, qui ne savent ni la valeur ni la propriété des termes, qui les placent mal, dont l'expression est grossière ou la période obscure, qui ne savent pas même assortir l'adjectif au substantif, dont l'accent désigne la province, ou qui ayant bien parlé se rouillent faute d'usage! J'ose dire que la manière de lire demande encore plus de délicatesse & d'attention que la manière de parler: on ne lit point une Tragédie comme une Comédie, ni une Comédie comme une Epigramme ou un Madrigal; on ne lit point un beau Sermon

comme des Contes de Fées. Il faut faire sentir la matière qu'on traite, & la manière de la traiter. Ne chantez pas en déclamant, ne déclamez pas en parlant, & que ceux qui vous écoutent, en trouvant que vous ne lisez pas comme un stupide, ne vous soupçonnent pas de vouloir faire le Prédicateur ou le Comédien; chaque genre, chaque espèce demande un goût particulier qui lui est propre; quand on a ce goût, on ne sort point du naturel.

Il n'est point de Livre, quelque beau qu'il soit, qui ne perde de son mérite dans l'esprit même de celui qui le lit, s'il ne fait pas le bien lire. La prose a ses hémistiches comme les vers, & ses notes comme la musique; la ponctuation en indique le repos & les tons différens; les poses plus ou moins longues font sentir toutes les parties de la période: mais ce n'est pas assez, la prononciation est encore infiniment importante. Nous avons des règles de justesse pour la composition en prose, en vers & en musique: la prose a ses points & ses virgules; les vers ont la rime de plus; la musique a ses mesures & ses notes. Le Latin a même cet avantage, que tel qui a appris à faire des vers Latins ne pensoit assurément

pas à devenir un Santeuil ; peut-être même ne lui avoit-on pas dit qu'il étoit question sur-tout de bien prononcer la prose Latine : c'est pourtant le premier fruit de ce qu'on appelle au College la Quantité. Quelle honte pour notre siècle ! tous les jours j'entends dire *Aintroibo ; introibo* seroit trop bourgeois pour ces Messieurs. Nous n'avons pas pour la prononciation de la Langue Françoisé le même secours de la quantité ; on pourroit y remédier par les nouveaux Dictionnaires, & je ne crois pas cette remarque inutile par rapport à la plupart des François, & à l'Etranger. Aujourd'hui au défaut de principe j'ai recours à l'usage ; & puisque Brebeuf nous a appris que l'Écriture

----- Est l'art ingénieux

De peindre la parole & de parler aux yeux,
pourquoi n'oserai-je pas peindre les défauts d'une prononciation ridicule ? Que dira-t-on de celui qui en parlant ou en lisant seroit d'un trait aimable une chose insupportable ? Que peut-on penser d'un Musicien qui a gâté de très-jolies paroles ?

Ha ! que l'a—mour

Va faire en ce—jour, &c.

H iij

Le premier est un Rustre, le second un Albigeois. J'aimerois autant voir à l'Opéra, Roland se plaindre par bémol, & entendre à la Comédie déclamer tendrement les fureurs d'Orreste. Delà je conclus que tous homme qui parle, qui lit ou qui chante, & qui fait bref ce qui est long, ou long ce qui est bref, ne fait pas sa langue, & que tout Musicien qui place une ronde sur une syllabe qui demande nécessairement une croche, ne fait pas son métier : ainsi ce qui seroit un agrément de plus, devient un barbarisme.

Quinault a tombé dans un autre défaut plus essentiel, & qui a pourtant moins frappé : il a péché en plusieurs endroits contre la propriété des termes ; mais graces à Lulli, on ne s'en est pas apperçu par ces deux raisons : nous donnons plus dans le joli que dans le juste, & nous sommes plus sensibles à la premiere impression qui flatte l'oreille qu'à le réflexion qui éclaire le discernement.

Quand vous rencontrez de ces fautes grossieres, n'en confondez pas l'espece : le Musicien a péché dans le premier exemple, le Poëte dans le second.

Quand il ne vous échappera plus de termes qui ne soient parfaitement propres, quand l'épithete ajoutera de la force ou de la grace au substantif, quand toutes vos phrases seront naturelles, & quand vous vous attacherez sur-tout à la justesse du raisonnement, on pourra dire de vous que vous savez bien le François; mais avec tout cela vous parlerez mal & vous écrirez mal si vous ne savez pas bien prononcer & bien orthographier, & tel est notre malheur que l'orthographe & la prononciation sont devenues presque arbitraires depuis que quelques modernes substituent des usages pernicioeux à d'excellens principes. Pour moi, ennemi des nouveautés bizarres, je vous conseille de prononcer *Français* & d'écrire François: tant que ces abus dureront, notre langue n'acquerra jamais le beau titre de langue morte qui fait tant d'honneur à la Latinité.

La nouvelle orthographe qu'on veut introduire auroit des suites bien funestes, si on écrivoit *j'avais* pour *j'avois*: l'Etranger qui veut apprendre notre langue, pourroit-il de lui-même recourir au verbe *avoir* pour le bien conjuguer? Faut-il refondre tous les

Livres qu'on a imprimés depuis l'établissement de la Monarchie ? ces innovations font pitié. Gardons-nous encore de toute prononciation qui gâte le langage ; point d'accens inutiles, ne dites ni mon *père* ni mon *pair*. Toute affectation suffit pour empoisonner le plus heureux naturel.

Les discussions grammaticales ne sont pas fort réjouissantes, mais elles sont nécessaires. Les conseils que je viens de vous donner de bien parler, de bien prononcer & de bien lire, sont d'autant plus décisifs, que notre langue est pauvre. Moins on a de fonds, plus on doit se donner de soins pour les faire valoir. Amoureux que je suis de la gloire de ma Nation & de la perfection de mes compatriotes, je voudrois que les peuples les plus reculés aimassent à commercer avec nous. Le nom de Louis XIV attira les Siamois en France, que n'attirons-nous l'Etranger par la même politesse qui régnoit alors, & par la solidité de notre langage ? Si on l'entreprendoit bien, je suis persuadé que notre langue qu'on aime à parler dans tous les coins de l'Univers deviendroit bientôt mere langue par adoption. Le défaut des termes & des principes est la cause

premiere de la pauvreté dont je me plains, & les constructions ridicules dont je me plaindrai dans un moment, en font les suites honteuses.

L'Académie Française n'est-elle pas le Tribunal souverain des Belles-Lettres? ne pourroit-elle pas assembler les Chambres qui sont répandues dans toutes les Provinces du Royaume? Pourquoi ne pas composer un Assemblée de Députés profonds & polis, & choisir dans le bon ce qu'il y a de meilleur, pour pouvoir tous ensemble & à la pluralité des voix décider, créer, approuver & prescrire? ces décisions ne tarderoient pas à acquérir la force de loi, elles seroient bientôt confirmées par l'usage: l'apprentif n'hésiteroit pas à chaque mot; on ne nous accableroit plus d'un jargon misérable; & si quelquefois on se permettoit un proverbe populaire, ou une diction à l'antique, ce ne seroit que par respect pour le bon vieux temps, ou pour honorer plus parfaitement la mémoire de Marot.

La précision est le plus grand mérite d'une Langue, & le défaut de principes & de termes nous force de recourir à la circonlocution. Nous avons des verbes qu'on ne sauroit

conjuguer, & des termes qui signifient des choses tout à fait différentes : le fafte d'un orgueilleux n'a point de pluriel, & les faftes qui expriment un chartrier ou des archives, n'ont point de fingulier ; le Héros s'aspire, & l'Héroïne s'élide. Voilà des preuves de la difette de notre langue, on en pourroit faire un volume ; les Novateurs qui de leur autorité privée fe donnent la licence d'y fuppléer, propofent tous les jours au Public des compofés de leur façon, comme *déraifon, inconduite, & tant d'autres* : les précieufes à leur imitation ne rougiflent pas de dire qu'une de leur amies a le cœur d'un *tendre étonnant* ; d'une autre, qu'elle eft d'un *laid affreux*, & de la troifieme, qu'elle eft d'un *précieux infoutenable*.

Cet air affecté n'épargne perfonne, la contagion s'étend à tout. Un homme de mérite & dont la plume eft fort délicate, a donné depuis peu un fort bel Ouvrage au Public, mais par un air trop modeste il a craint dans fa Préface de paffer pour un homme *avantageux* : j'ai deviné ce qu'il vouloit dire ; la pudeur sied bien, & ajoute beaucoup au mérite fupérieur. Mais *avantageux* placé là n'est pas François ;

il est fort *avantageux* d'avoir un grand nom, de grandes dignités, une fortune considérable & plus encore d'avoir des talens & de la vertu; enfin, il est *avantageux* à cet Auteur d'avoir fait un beau Livre; mais il n'en est pas devenu un homme plus *avantageux*: ces innovations fourmillent dans tout ce qu'on nous donne de plus beau. Puisque tant d'écrivains s'érigent en créateurs & en législateurs du langage, ne seroit-il pas juste que l'Académie revendiquât la compétence, qu'elle arrêtât le progrès du désordre, & qu'elle fournit des éclaircissements & des secours aux esprits modestes qui aiment la justesse & la précision? Est-il indifférent à la gloire d'un état d'apprendre à bien parler?

Les abus contre lesquels je me récrie se renouvellent de temps en temps: j'ai oui dire *un gros plaisir, on est venu pour vous voir, Madame chante comme on ne chante point, il est vrai de dire, je me suis laissé dire, on a voulu me dire, vivre d'une certaine façon, aujourd'hui c'est un quelqu'un, demain ce sera un quelque chose.* Enfin, tous les jours l'esprit de nouveauté introduit des impertinences de cette espèce qui font rire tout le monde, mais dont

presque tout le monde contracte l'habitude, & qui loin d'enrichir la langue, en font un parfait jargon. Je les pardonne au petit peuple, mais je ne le pardonnerois pas à un écolier de Sixieme. Il convient à mon Maçon de dire des *matereaux*, & à mon Tailleur de dire une *dem'aune*: mais je suis *étonnement* étonné qu'une femme de qualité me demande comment je *m'emporte*; je serois tenté de répondre brutalement que je ne m'emporte guere; que n'ayant ni craintes, ni desirs, & qui plus est, point d'ennemis, je n'ai pas d'occasion de m'emporter. Pourquoi me dire que j'ai *bain du bain*? J'ai peu de bien, mais j'en ai assez, je n'en souhaite point davantage, & graces à Dieu je me porte fort bien. Je ne suis point Misantrope, mais en un mot je veux qu'un François apprenne à parler François, & qu'il ne prenne pas la Place Maubert pour Versailles.

Je passe légèrement sur cette Mécanique; trop d'exemples & un plus long détail seroient ennuyeux, je commence à m'en ennuyer moi-même: on s'accommode plus aisément à ce qui est de goût, qu'à ce qui n'est que du ressort de la premiere scholastique. Je ne puis pourtant me refuser à cette dernière

réflexion : je suis étonné que le langage barbare qui étoit en usage autrefois , & dont Vaugelas a cru nous affranchir , n'ait pas garanti la France pour toujours de ces innovations téméraires qui gâtent jusqu'à des gens d'esprit. Une langue qu'on veut favoir dans toutes les parties du monde doit-elle rester arbitraire ? Dire qu'un Auteur est original , & qu'un homme est bon , c'est un très-grand éloge ; dire qu'un tel est un original , ou un bon homme , c'est une dérision : notre langue dépend donc du caprice , du ton & du geste. S'il est vrai que cette confusion fasse horreur , on me pardonnera d'avoir osé m'en plaindre , & de finir ces Remarques par celle de Racan :

Si le monde fut pris , des plus judicieux ,
 Pour une Comédie , au temps de nos aïeux ,
 Peut-être qu'aujourd'hui l'on veut jouer la
 farce.

Pour les hommes bien formés tout ce que je viens de dire est de trop ; c'en est trop peu pour l'homme tardif qui a besoin de hâter le pas , s'il veut les atteindre. J'ai tâché de les mettre en chemin par des détails qui ne font pas trop de ma sphere , & j'ai fait un effort aux risques de plaire moins ; la

matiere n'est pas trop amusante. Ce qui me reste à dire sur la littérature doit être regardé comme le fruit des trois mois que j'ai demandés. Je suppose ce terme utilement employé; & je passe tout à coup au bon goût sur les ouvrages d'esprit. Nous irons par degrés, mais on ne sauroit apprendre trop tôt à s'y connoître.

Je n'entreprends pas de fixer le bon goût, je cherche à l'inspirer; je crois le deviner, mais je ne saurois le définir; c'est un sentiment qu'on ne sauroit peindre, c'est le je ne fais quoi de l'aimable érudition; c'est l'aimant d'un esprit juste & la bouffole d'un discernement délicat: il épure les premières connoissances, il perfectionne les heureux commencemens, il ouvre & il étend le génie; il élève & il contient l'imagination; la justesse le nourrit, le brillant l'amuse; il est ami de la noble simplicité & des graces naturelles: discret dans ses jugemens, on ne le voit jamais d'un air dédaigneux mépriser le médiocre, & il déploie toute sa vivacité pour mettre le beau dans tout son jour: la raison est le flambeau des hommes, il est le flambeau de la raison. En un mot, sans le bon goût la renommée ne mettroit pas

le sceau à l'immortalité des grands hommes.

A Paris, cette Capitale du monde, on trouve, graces à la magnificence & à l'attention de nos Rois, des Chaires publiques pour toutes les sciences : on n'y en trouve point pour le bon goût. C'est un don qui n'est pas fondé sur les regles ; ne cherchons donc pas à le connoître, tâchons de le sentir. Pour juger sainement d'un bon Livre, il faut de la science, du discernement & du bon goût. Ce Héros invincible, ce Prince si redouté de nos voisins, le grand Condé qui avoit autant d'esprit que de valeur, disoit que la beauté d'un Livre devoit se faire sentir, & qu'on ne pouvoit la persuader à qui ne la sentoit pas.

Si vous avez les organes bien arrangés & bien déliés, si vous avez la conception nette, prompte & juste, si vous savez vous défier finement des illusions de votre esprit, si vous aimez à consulter les Ecrivains justes & délicats, enfin, si vous sentez du plaisir à lire avec réflexion & avec choix, je devine à toutes ces marques que vous êtes né avec du goût. Que ce trésor est précieux ! c'est la plus grande grace que vous puissiez recevoir de

la nature ; c'est un diamant sans prix , mais il est brute encore , c'est à vous à le dégrossir & à lui donner le brillant sans en diminuer le poids ; devenez-en le lapidaire , faites bien valoir ce sentiment heureux que vous portez au fond de vous-même , & votre esprit s'enrichira tous les jours.

Il s'agit aujourd'hui de faire fructifier ce germe qui commencera à poindre , vous en avez un moyen infailible , c'est de vous faire un précis de ce que vous entendrez & de tout ce que vous lirez dans les Livres vieux & nouveaux qui ont de la réputation ; vous apprendrez à mettre chaque chose dans son ordre , le trop vieux pour le rajeunir , l'obscur pour l'éclaircir , le diffus pour le resserrer , le médiocre pour l'embellir , le beau pour vous former , le très-beau pour vous élever.

Il est bon de savoir un peu la chronologie de la littérature , il n'est pourtant pas nécessaire de remonter à des temps trop reculés. Les curieux attentifs à la manière dont on parloit & dont on écrivoit au temps de nos aïeux , fixent ordinairement l'époque de cette moderne antiquité au regne de S. Louis. Ce fut alors que parut le Roman de la Rose : le style n'en est presque plus

intelligible, mais tout usé qu'il est, on en sent encore l'énergie. Tout ouvrage où l'on trouve de l'esprit fera toujours à l'abri de la prescription. On lit dans ce Roman :

Lais d'amour & Sonnets courtois.

La tendresse se fait sentir dans le Gothique comme dans le Moderne : tous les siècles ont eu leur Quinault. Nous trouvons dans les Recherches de Pasquier mille choses curieuses, des anecdotes, des notes littéraires & des notes historiques. Il m'a appris que Thibault de Champagne avoit fait cette chanson pour Blanche de Castille mere de S. Louis :

Autre chose ne m'a amour méri
De tant que j'ai été de en sa baillie :
Mais bien m'a diex par sa pitié gari
Quand échappé je suis sans perdre vie, &c.

Je ne vous rapporte ces deux citations que pour vous faire sentir le changement du langage : on parloit Gaulois, mais enfin on s'entendoit, & à force de raffinement nous commençons à ne nous plus entendre. Binet en parlant de ceux qui écrivent avec feu, dit que la première fureur est la plus naïve, & que la lime trop de fois mise, au lieu d'éclaircir & de

polir, ne fait qu'ufer & corrompre la trempe; on énerve le style en croyant l'enrichir.

Le langage se purifia un peu sous le regne de Francois I; ce Grand Roi favorisa les Belles-Lettres; Marot, l'original Marot, parut. Passez rapidement sur tout ce qui le précède, mais attachez-vous à cet excellent Auteur dont le bon goût & les graces naïves ont guidé les plus accrédités de nos modernes, & fourniront, comme celles de Voiture, de l'esprit à toute la postérité.

Deux autres Ecrivains se sont faits de la réputation, Montagne & Rabelais: s'ils avoient écrit de nos jours, on les estimeroit davantage; lisez-les & vous retournerez à Marot: ces trois hommes du seizieme siecle avoient des dons tous différens. Montagne plus pur & plus moral que les deux autres, étoit trop caustique; c'étoit un Misantrope poli qui pensoit juste, mais je lui trouve trop d'emphase & trop peu de liaison; pas un de ses Chapitres ne tient ce que le titre annonce. L'agrément de Marot durera toujours; celui de Rabelais a perdu son crédit. Cet Auteur possédoit toutes les Langues, sur-tout les Orientales; personne n'a porté plus loin la

profonde érudition ; mais ses obscurités & ses ordures ont fait tort à sa mémoire : comme la licence & la débauche nuisirent à Marot.

Peres de famille , & vous jeunes gens , belle matiere à réflexion ! combien de beaux sujets dont l'esprit est terni par la saleté des mœurs , par la licence du style & par la grossièreté ! c'est le talent enfoui , c'est la lumiere sous le boisseau ; au contraire la politesse & la modestie sont toujours d'un grand relief pour un mérite médiocre. Sans le style effréné de Rabelais on trouveroit un grand plaisir à deviner ses Enigmes , & sans la licence de Marot il apprendroit à lire à tout le monde.

Je vous tiens un peu trop long-temps dans les campagnes arides de l'Arabie pierreuse , mais ,

Il faut passer par les peines
Pour arriver aux plaisirs.

Ils arrivent enfin ces jours fortunés où le règne le plus glorieux de la Monarchie doit être le triomphe le plus parfait des Belles-Lettres. Tout ce qui devoit accompagner Louis XIV devoit être grand : un Ministre dont

les connoissances étoient aussi vastes que le génie, travailla avec le même succès à la gloire de son Maître & à la grandeur de l'Etat; il ne pensoit pas moins à s'immortaliser lui-même, mais en grand politique, il falloit commencer par immortaliser son Roi. Les deux plus superbes établissemens du Royaume étoient faits long-temps avant lui: Charlemagne avoit fondé vers l'an 700 l'Université de Paris; celle de Milan l'appelle sa sœur, & celle de Pavie sa mere; nous la regardons dans tout le monde Chrétien comme le bouclier de la Foi: *Studium Parisiense fundamentum Ecclesia.* Vers le milieu du treizieme siecle Robert Sorbon, Aumônier & Confesseur de Saint Louis, fonda la Sorbonne. par ces traits seuls les noms de ces deux Princes méritoient déjà d'être imprimés en lettres d'or dans les fastes éternels. Charles le premier Roi de la seconde race & le premier de nos Empereurs est canonisé par ses vertus, immortalisé par ses exploits, & reconnu pour toujours le Conservateur du patrimoine de Saint Pierre. Belle matiere à panegyrique!

La troisieme race ne devra rien à la seconde. Louis IX après avoir fait

quantité de fondations royales qui font autant de monumens de majesté & de sainteté, meurt à la veille de conquérir les Saint Lieux. Belle matiere à parallele ! mais attendons encore un moment , la matiere sera bien plus abondante.

Que reste-t-il à faire au Cardinal de Richelieu pour éterniser le regne de son jeune Maître ? Il devine à son air que tout au moins il atteindra ses prédécesseurs ; même zele pour la Maison de Dieu , même goût pour la gloire. Tout dès l'enfance du Prince l'annonce pour le modele des Rois. Le Cardinal forme un grand projet que Louis XIV pouvoit seul exécuter : combien de Rois avant lui l'avoient tenté inutilement ! il s'agit d'extirper l'hérésie : le Ministre commence l'ouvrage , le Maître l'acheve. Si le Cardinal n'a pas fondé la Sorbonne , du moins il la rebâtit avec une magnificence royale , il en augmente l'utilité par des riches donations , & il fait pour les Belles-Lettres ce que Sorbon avoit commencé pour la conservation de la Foi. Ce Ministre , toujours grand dans ses vues , toujours juste dans ses proportions , devient en même temps le Protecteur

de l'Évangile & le Fondateur de l'aimable savoir : il loge la Théologie dans le Temple du Très-Haut, & l'érudition dans le palais de nos Rois. A ce moyen Louis XIV devient réellement & par acquisition le Pere des Savans, comme il étoit par succession le Fils aîné de l'Eglise. Voilà l'établissement de l'Académie Française, lisez-en l'Histoire par M. Pellisson.

Jeunes gens, si vous avez du goût pour les lettres, si vous digerez la répétition que je vous ai fait faire de vos études, si vous m'avez passé ces termes qui sentent la fêrûle & que les Dames ont pris pour du Grec, enfin si votre génie s'étend, si votre pénétration vous élève au dessus de votre matiere, si votre goût se raffine & vous porte sans confusion du bon au meilleur, je viens de vous ouvrir un beau champ. Seroit-il indigne de vos premiers soins de vous essayer vous-mêmes sur les talens pour lesquels vous vous sentez plus de disposition ? mais ne montrez vos essais qu'à vos amis. Les fruits précoces passent aussi vite que les fleurs. Nous n'avons que Paschal & Moreri dont les commencemens ont été des prodiges.

Hâtez-vous donc, mais hâtez-vous lentement, enhardissez-vous sans présomption & sans orgueil. Plus on répand d'esprit, plus on en acquiert: tous les Auteurs dont je vous proposerai bientôt la lecture, vous en fourniront la preuve & l'exemple.

Quand le Cardinal de Richelieu établit l'Académie, il ne s'attendit pas sans doute de donner à ce corps respectable tout le lustre qu'il reçut bientôt après. L'émulation pique tous les esprits, mais la perfection ne peut être que le fruit d'un travail assidu & d'un progrès heureux. Vous avez lu & relu Boileau; il vous a plu, saisi & enlevé, & cette pointe satyrique que nous aimons tous un peu trop, est peut-être ce qui vous a flatté le plus: relisez-le aujourd'hui dans un esprit tout différent, cherchez à vous instruire: c'est de tous nos Ecrivains le plus propre à vous faire sentir la différence du bon & du mauvais goût. Le Pere du Cerceau l'appelle le Pré-vôt du Parnasse, cette qualification est merveilleuse: en effet sans le redoutable Boileau la France alloit être peuplée d'insipides Auteurs. Depuis que le Roi & son Ministre eurent protégé les Belles-Lettres, tout le monde

se mêla d'écrire, jamais on ne barbouilla tant de papier; on croyoit mériter une pension quand on avoit fait relire des fadaïses; d'abord les fots y furent pris: on n'en fut pas long-temps la duppe, le bon goût prévalut. Boileau enrichit son Libraire, & en ruina vingt autres. Que devinrent les *Jonas*, les *Clovis*, les *Calprenedes*, & les *Cyrus*?

Il faut compter, dit le Marchand,
Tout est encore dans ma Boutique. *Boil.*

Je vous ai conseillé de faire des remarques sur tout ce que vous lirez, mais ce conseil ne tend qu'à vous épurer le goût. Ne prenez donc pas une broderie légère pour un drap d'or: on nous inonde depuis vingt-ans de mille niaiseries qui ne sont pas même dignes de la note critique d'un homme délicat. Faites des Extraits, mais des Livres qu'on lit, qu'on relit & qui courent le monde. Pour justifier ma manière de penser, relisez ce que je vous ai dit sur le méchant exemple; là il étoit question de vos mœurs, ici il s'agit de vous former l'esprit; il falloit bien choisir vos amis, il faut bien choisir vos Livres. Les mauvaises compagnies
vous

vous gâteroient le cœur, les lectures fades ou grossières vous gâteroient le goût. Quand vous trouverez sous votre main l'Homme de Cour d'Amelot de la Houffaye, ou l'Homme universel du P. de Courbeville, deux bons Traducteurs de Balthazar Gracian; quand vous trouverez le Traité des Passions du P. Senault, les voyages de Cyrus par M. de Ramsay, avec son Traité de la Mythologie; vite, écrivez, faites de longs extraits, tout est bon: mais je ne suis pas assez curieux du martyre pour extraire un seul tome du Cyrus de Scudery.

Ne me pardonnez-vous pas d'avoir insisté sur les règles de la Grammaire, & d'insister encore sur le choix de vos lectures, si ces conseils vous conduisent aux grâces de l'érudition? Les termes pros crits & prescrits, les constructions à l'antique, les impertinentes innovations ont dû servir à vous dégrasser le discernement: aujourd'hui aidez-vous un peu vous-même; comparez le style de 1630 au style de 1660, vous sentirez tout-à-coup la révolution étonnante des Belles-Lettres; vous les verrez passer rapidement de la foiblesse à la force, du guindé au naturel, du galimathias au

sublime. Distinguez bien l'original , l'imitation , la traduction & la paraphrase ; ce sont des talens , des goûts & des beautés différentes , qui bien placées ont bonne part à la perfection : plus vous sentirez cette différence , plus vous approcherez du bon goût. Si c'est un mystere pour vous , il faut vous le développer ; souffrez donc le détail , & instruisez-vous tout à la fois ou par les exemples ou par les contraires. Je fais que la science des détails n'est pas fort aimable : mais avant que de parvenir aux graces , il faut commencer par l'utilité.

Boileau ne pouvoit pas supporter qu'on fût d'assez mauvais goût pour préférer Théophile à Malherbe & Racan ; Boileau avoit raison : mais moi très-jeune encore je tirai de ce raisonnement une conséquence très-fausse ; je crus qu'on ne pouvoit effacer ni Racan , ni Malherbe : je lus , & je fus détrompé. Une petite Dissertation sur leurs ouvrages pourra ne vous être pas inutile ; lisez-les avec les observations de Menage sur Malherbe , elles sont d'une grande instruction. Racan avoit du feu , il étoit à la mode , il faisoit aisément des vers , il disoit même que ses vers avoient *du nom assez*.

Il est vrai que sa réputation a duré quelque temps, mais son style tient encore du Gaulois; il n'avoit pas de principe, il ne savoit assurément pas le Latin, j'ose dire encore qu'il ne savoit pas parfaitement le François. Une critique judicieuse impose la nécessité de parler juste sur les ouvrages d'esprit, pourvu que la sincérité ne blesse pas la politesse. Racan en félicitant M. de Bellegarde des bontés que Louis XIII avoit pour lui, disoit,

De ses plus beaux desseins tu fus toujours complice.

Complice placé là ne fut jamais François, il n'est pas même Gaulois: on partage le péril & la gloire, on inspire la sagesse, on imite la vertu, on est dépositaire d'un secret, on donne un conseil sage, on applaudit sans adulation; mais on ne sauroit être complice que d'un mauvais dessein ou d'une action lâche. De cette réflexion, jeune homme, sentez la nécessité de savoir la propriété des termes: un éloge & une offense sont les deux contraires; mais un bon esprit pardonne le terme en faveur de l'intention.

Voici une autre expression qui n'est pas moins impropre que la précédente;

elle est dans une Ode bachique :

De ce nectar délicieux,
Qui pour l'excellence précède
Celui même que Ganimède
Verse dans la coupe des Dieux.

Le vin de Champagne est fort au-dessus du vin de Brie, mais il ne le précède pas. Quand même l'Auteur auroit voulu dire qu'on avoit commencé par boire le Champagne, la construction n'en seroit pas moins vicieuse : la Poésie doit embellir le langage au lieu de le défigurer. J'aime fort un vin *mousseux* quand il y a un grand fonds de vin ; mais si la mousse lui donnoit un air louche & un goût plat, je n'en boirois guere.

Il faut vous laisser une idée de toutes les fautes des différentes especes pour vous apprendre à n'y pas tomber. Nous lisons dans une autre Piece,

Enfin la neige & la glace
Font à la verdure place.

On ne souffre plus ces énormes transpositions ; la rime se fait attendre & devient cheville, l'attention se lasse & la chute fait dormir au lieu de reveiller. Racan est encore plein d'autres tours & d'autres expressions qu'il faut éviter absolument depuis qu'ils ont été sage-

ment profcrits par le bel usage. *Plaindre son martyre, soupiner ses douleurs, aucunes fois, reconfort, ramentevoir, Prince l'aïse de nos jours, siecle doré, l'ire des Dieux, des couroux, des patiences, des fougeres*; toutes ces expressions ne conviendront qu'au Roman de la Rose.

On contracte si aisément les mauvaises habitudes & le mauvais goût, que dans une chanson assez nouvelle qui commence par *Flambeau des Cieux*, vous trouverez que l'onde *semble plaindre son tourment*, c'est parler comme Racan. *Plaindre son martyre, plaindre ses peines*, pour dire qu'on est paresseux & qu'on veut s'épargner des soins, ou pour dire qu'un homme plein de ses chagrins les conte à tout le monde, sont deux façons de parler également ridicules. Qu'un ami tiede, au lieu de voler au secours de son ami, ne marche qu'à pas de tortue, on ne dira point qu'il plaint ses pas : de même l'homme qui souffre se plaint de ses malheurs, & ne plaint point ses malheurs.

Il paroît que du temps de Racan & de Malherbe on outroit les figures, sur-tout l'allégorie & l'hiperbole. Racan dit dans un endroit,

Mes larmes de mon lit ont fait une riviere.

Et Malherbe bien plus long-temps vanté que Racan, est tombé dans un grand nombre de fautes de cette espece. Après l'affreux assassinat de Henri IV, l'un des plus grands Potentats que le Soleil ait éclairé, Malherbe fait parler la Reine Marie de Médicis au feu Roi son mari :

L'image de mes pleurs dont la source féconde
Jamais depuis sa mort ses vaisseaux n'a taris,
C'est la Seine en fureur qui déborde son onde
Sur les Quais de Paris.

Cette Strophe a besoin de commentaire. Peut-on comparer les pleurs d'une personne affligée à un fleuve en fureur qui se déborde ? Aujourd'hui même que le don des larmes est d'un grand secours pour les douleurs hypocrites, des beaux yeux peuvent-ils devenir des sources intarissables ? Cette comparaison blesse l'oreille & le bon sens : la construction est tellement transposée, qu'avant le troisieme vers l'on n'entend pas ce que les deux premiers signifient. Je ne supporte pas plus aisément cette autre façon de parler : peut-on dire qu'un homme dont le cœur est pressé par un violent chagrin,

Par le canal des yeux vuidant son amertume,
Cherche d'être allégé ?

Souvenez-vous qu'il faut écrire clairement & naturellement, & que l'hyperbole doit être mesurée & circonspécte. Ce n'est pas un conseil, c'est un précepte ; gravez-le bien dans votre esprit, il est de Quintilien. *Licet omnis hyperbole sit ultra fidem, non debet esse ultra modum.* Examinez si le texte est rempli, si la matière est suivie, si le bon sens domine & si les ornemens sont bien placés. Les grandes beautés du bon vieux temps sont au-dessus des révolutions du style : de même de petits mots nouveaux, joliment cousus ne prouvent ni talens, ni goût, ni esprit : l'esprit ne se contente pas des mots, il demande des choses.

Autre conseil important. Si votre imagination trop vive vous entraîne, & si vous vous trouvez embarrassé ou par le fonds du sujet que vous ne sauriez éclaircir, ou par des figures qui pourroient l'orner, mais que vous ne sauriez mettre dans un beau jour, retournez sur vos pas. Il n'est point d'embellissement sans clarté : c'est une des grandes maximes d'Horace : *Et quæ desperat tractata nitescere posse, relinquit.* Je reviens donc pour un moment à Malherbe.

J'ai trouvé dans les Observations de

Ménage ce beau mot de Publius Mimus : *Fortuna vitrea est , tùm cùm splendet , frangitur.* Il paroît que Ménage étoit bien persuadé que cette pensée avoit été paraphrasée par Malherbe , & traduite par M. Godeau. Je le crois comme lui. Cependant nous trouvons tous les jours les mêmes pensées dans de grands Ecrivains en qui l'esprit est naturel , qui ne courent point après l'esprit des autres , & qui sont fort loin du misérable métier de Plagiaire. Malherbe dit :

N'espérons plus, mon ame , aux promesses du
monde ,
Sa lumiere est un verre , & sa faveur une onde ,
Que toujours quelque vent empêche de calmer.

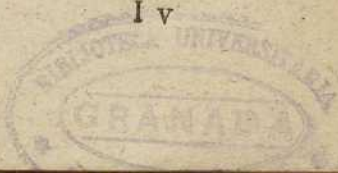
Ces vers ont de la beauté ; il y a cinquante ans que dans tous les Couvens du monde on les apprenoit aux Pensionnaires : il est pourtant vrai qu'ils paroissent plus beaux qu'ils ne sont. Les révolutions de la vie montrent tous les jours qu'on ne sauroit fixer la faveur ni la fortune ; nous ne pouvons pas même fixer l'orthographe , le langage ni la maniere de penser ; mais parce que les biens de cette vie sont fugitifs , dira-t-on que le vent des disgraces empêche l'onde de la

faveur de se calmer ? ce tour est obscur & approche du *Phébus*. La Traduction de M. Godeau est bien plus simple & plus élégante.

Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Cette même traduction se trouve mot pour mot dans le *Cid* : mais ne soyez pas étonné que sans être plagiaire les uns des autres, les plus grands Écrivains disent la même chose, sur-tout quand il s'agit de traduire littéralement en vers : nos meilleurs Livres vous en fourniront bien des exemples ; quand on a l'esprit juste, on se rencontre aisément dans la façon de penser ; comme la vérité n'est qu'une, la justesse est toujours la même.

Après des hommes si respectables ne me prendra-t-on point pour un téméraire si j'ose dire que la Paraphrase & la traduction ne me flattent pas ? Je les trouve trop littérales. Rien n'est plus inconstant ni plus bizarre que la fortune, mais elle ne se casse pas comme le verre dont le brillant a ébloui ces célèbres Auteurs ; je trouve la comparaison trop métaphorique. Si j'avois à peindre les mouvemens convulsifs d'un avare, d'un jaloux, d'un



plaideur, d'un vindicatif, j'aimerois fort à paraphrafer cette belle expreffion de Virgile : *Magno curarum fluctuat æstu.* Je pourrois dire que la mer en fureur n'est pas plus agitée que leur ame; mais je ne comparerois pas leurs soucis & leurs foins à des flots irrités. Le style trop figuré devient souvent un logogriphe.

Balfac appelloit Malherbe fon pere; cependant il ne put s'empêcher de railler affez plaifamment ce vers,

Rendons par mes foupirs ma douleur reconnue.

Pour moi je me récrie hautement contre ceux-ci :

. Diront la vaillance
De fon courage & de fa lance.

Le terme de vaillance est ufé, mais qu'il est bien placé dans l'Epitaphe de M. de Turenne !

Turenne a fon tombeau parmi ceux de nos
Rois,
C'est le fruit glorieux de fes fameux exploits :
On a voulu par-là couronner fa vaillance,
Afin qu'aux fiecles à venir
On ne fit point de différence
De porter la Couronne ou de la foutenir.

Dans Malherbe, vaillance & courage

forment un pléonafme parfait , & je ne puis fouffrir la vaillance d'une lance : je fais que le Poète a voulu perfonnifier *lance*. Cette figure eft belle quand elle eft bien placée : fi vous en voulez sentir toute la beauté , lisez la converfation ingénieufe de Bachaumont avec un fleuve , lisez ce que Santeuil fait dire à la Seine ; quand nous nous promenerons enfemble je vous en parlerai ; lisez enfin le voyage de Munich de l'Abbé Regnier. Ces traits m'ont paru beaux & très-beaux.

Déjà nous avons vu le Danube inconstant ,
 Qui tantôt Catholique & tantôt Protestant ,
 Sert Rome & Luther de fon onde ,
 Et qui comptant bientôt pour rien
 Le Romain , le Luthérien ,
 Finit fa courfe vagabonde
 Par n'être pas même Chrétien.
 Rarement en courant le monde
 On devient plus homme de bien.

Ceux qui n'ont pas l'esprit fort bon , ni affez d'usage du monde , s'étonnent de ce que les Auteurs entrent dans des détails qui leur paroiffent fort inutiles : voici ma réponfe , elle furprendra. Je m'avisai un jour en affez bonne compagnie de répéter ce trait de l'Abbé Regnier ; un nouveau

débarqué que le hazard avoit introduit, me demanda très-sérieusement s'il étoit vrai que le Danube eût changé de Religion.

Il est pourtant vrai que notre Poésie a de très-grandes obligations à Malherbe ; on peut dire qu'il l'a tirée du cahos, & si la plupart de ses ouvrages nous rappellent trop le vieux style & l'ancien goût, du moins lui sommes-nous redevables en partie de la perfection où sont parvenus ceux qui l'ont suivi : d'ailleurs, quelques-unes de ses pieces sont des chefs-d'œuvres. Rien n'est plus beau que la dernière Stance de sa consolation à Caritée sur la mort de son mari ; comparez-la avec ce que vous venez de lire sur la mort de Henri IV, vous trouverez deux hommes tous différens.

Le temps d'un insensible cours
 Nous porte à la fin de nos jours,
 C'est à notre sage conduite,
 Sans murmurer de ce défaut,
 De nous consoler de sa fuite,
 En le ménageant comme il faut.

Je n'ai rien lu de plus beau que ce fragment ; cependant M. de Segrais, cet homme d'une si grande réputation, donnoit la préférence à la quatrième.

De combien de jeunes maris ,
 Dans la querelle de Paris ,
 Tomba la vie entre les armes ,
 Qui fussent retournés un jour ,
 Si la mort se payoit de larmes ,
 A Mycennes faire l'amour !

Qu'on me pardonne ma franchise ;
 j'ose avouer que je pense tout autrement que Segrais. Le premier Sixain que vous venez de lire est un style naturel , clair , délicat & moral qui durera toujours ; le second est une énigme : étoit-il nécessaire de ramener Caritée au siege de Troyes , & de lui peindre Ilion en cendre ? Pourroit-on donner un second tome de l'Iliade pour une Lettre de consolation : je ne crois pas qu'un Homere François prit aujourd'hui un si long détour. Nos Femmes illustres savent bien que pour parvenir aux honneurs de la guerre , il faut renoncer quelquefois aux douceurs de l'hymen : on pleure la mort d'un fils unique ou d'un époux tendrement aimé ; & n'en déplaît à Boileau , nous avons plus de trois Artémises en France. Enfin ,

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

Et pour l'Epouse aimable d'un jeune Héros :

La gloire est une rivale
 Qu'on doit toujours redouter.

Si le Grand Sobieski n'avoit pas quitté la Reine pour voler au secours de l'Empereur Léopold , peut-être la Capitale d'Autriche seroit-elle tombée au pouvoir des Musulmans : & quand par le fort inconstant des armes cet auguste Roi auroit été la victime de sa valeur , auroit-on parlé François en disant que sa vie étoit tombée entre les armes des Turcs ? Toutes ces façons de parler ne laissent pas une haute idée du style qui avoit cours avant Malherbe ; il ne se faisoit pas beaucoup plus de scrupule de hazarder des rimes que des constructions. Jupiter ne rime point avec chanter , ni fer avec triompher , & pere ne rime point à terre. Si vous en doutez , consultez le Dictionnaire de Trévoux.

Malherbe nous a laissé une traduction de quatre vers qui seuls valent tout un Livre ; le François est aussi énergique que le Latin : le P. Bouhours en a porté le même jugement. Horace dit : *Pallida mors aquo pulsat pede regum turres , pauperumque tabernas.* Il semble que Malherbe ait surpassé l'original ; ces vers sont sus de tout le monde :

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre
 Est sujet à ses loix ,
 Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
 N'en sauve pas nos Rois.

Voilà un grand modele pour la traduction. Un Ecolier doit s'attacher aux termes , & le bon traducteur à l'esprit de l'Ecrivain : c'est le caractère dominant de l'illustre Ablancourt , de M. de Toureil sur les Philippiques de Démosthenes , & de M. de Sacy sur les Lettres de Pline. Lisez-les avec fruit , vous apprendrez à traduire.

Voici deux exemples d'une mauvaise & d'une excellente traduction de la belle réflexion de Catule sur la nécessité de mourir.

*Soles occidere & redire possunt :
 Nobis , cum semel occidit brevis lux ,
 Nox est perpetua , una dormienda.*

Ronsard qui dans son temps pourtant faisoit le réformateur des termes & du style , a dit ,

La Lune est coutumiere
 De naître tous les mois :
 Mais quand notre lumière
 Est éteinte une fois ,
 Sans nos yeux réveiller
 Faut toujours sommeiller.

Vous ne respirez-là que vieux style ; tout forcé , mauvais goût ; mais Pellifon va vous donner un avant-goût de tout ce que vous trouverez dans ce grand Académicien.

Le soleil se couche & se leve ,
Sa première course s'acheve ,
Et bientôt une autre la suit.
Mais quand la fière destinée ,
Finit notre courte journée ,
Ce n'est plus qu'une longue nuit.

J'ai cité Balsac : ne seroit-ce point lui qui auroit donné lieu à la Comédie des femmes savantes , ou des précieuses ridicules dont j'ai parlé ? Jamais personne ne s'est tant écarté du naturel , jusques dans le style épistolaire il se jetoit dans le phébus ; cependant il le contrôloit dans ceux mêmes qui en étoient le plus éloignés. Il mandoit à son ami Voiture qu'il étoit impossible *de plier la gravité de ses vers , & de les abaisser jusqu'à la familiarité de la conversation ordinaire.* Cette maniere de parler est précisément ce que Moliere fait appeller par ses Héroïnes *Colet monté* : d'ailleurs rien n'est plus mal fondé que ce reproche. Malgré la révolution du langage , Voiture n'a rien perdu de sa réputation , & nous n'avons rien de plus naturel & de plus

enjoué que sa Prose & ses Vers. Aussi faisoit-il les délices d'un cercle où toute la France alloit puiser du beau & du bon esprit.

Second exemple du très-laid & du très-beau, l'un & l'autre forment un contraste parfait. Du Belay voulant tirer une comparaïson d'un confluent, dit :

Comme du haut des montagnes ,
Alors que la neige fond ,
Deux hardis fleuves se font
Divers cours par les campagnes ,
Et puis en une vallée
Venant à se rejoindre en un ,
Courent à bride avalée
Avecques un nom commun.

Qu'a-t-il entendu par deux hardis fleuves ? le Rhin est impétueux, mais il n'est pas hardi. En quelle plaine trouve-t-on deux rivieres ? Quand la Marne, l'Oise & l'Eure ont grossi les eaux de la Seine, court-elle à *bride avalée* ? prend-elle la poste à Rouen pour aller coucher au Havre ? En vérité cette façon de s'exprimer fait autant d'horreur que Madame Deshoulières fait de plaisir dans son Idyle sur le Ruisseau.

Près de la fin de votre course
Vous êtes plus fort & plus beau.

Que vous n'êtes à votre source :
 Vous retrouvez toujours quelque agrément
 nouveau.

Ruisseaux que vous êtes heureux !
 Il n'est point parmi vous de ruisseaux infidèles.
 Lorsque les ordres absolus
 De l'Être indépendant qui gouverne le monde,
 Font qu'un autre ruisseau se mêle avec votre
 onde,
 Quand vous êtes unis vous ne vous quittez
 plus.

Voilà du plus mauvais & du meilleur, optez si vous le pouvez ; si vous ne le pouvez pas, n'écrivez jamais ; contentez-vous d'admirer à propos, c'est beaucoup. Peut-être que du *Bartas* avoit puisé la Poésie dans l'*Hipocrène* de du *Belay*. Il a cru nous laisser une haute idée du pouvoir de Dieu, en nous disant :

Dieu, notre Dieu n'est pas un Dieu nud de puissance.

Trois Dieux dans un même vers ! cet homme-là ne savoit pas son Catéchisme ; l'hémistiche est affreux, & un Dieu nud de Puissance ne seroit pas un grand Saint : un homme nud de richesses est donc habillé de pauvreté ? Si on admettoit ce jargon détestable, on

verroit bientôt l'ignorance habillée d'orgueil, & les Belles-Lettres parées de galimathias. Des pieces si pitoyables pourroient faire valoir le Poëme de la Magdeleine : du moins le ridicule me fait rire, & je me réjouis l'imagination en voyant un Carme se partager entre le Mont Parnasse & le Mont Carmel.

Le bon homme Bertault devoit avoir de l'esprit ; à travers de son langage gothique, on aime à retrouver l'heureuse simplicité de la sage nature. Sa maîtresse inventa peut-être la mode qui regne aujourd'hui ; elle préfera un discours fleuri à de tendres sentimens, & Bertault comme un cigne qu'on tue, lui chante *avec amour & simplessé* :

Quand vous vous sentiez émuvoir
De ces paroles charmeresses,
S'il vous eût plu ramentevoir
Ma servitude & vos promesses.

Je dois vous dire un mot de l'Imitation & de la Paraphrase que je vous ai annoncées. Quand vous voudrez paraphraser, choisissez un Texte heureux & fécond ; assujettissez-vous aux règles, & laissez aller votre esprit. Si vous avez du feu, de l'ordre & de la justesse ; si vous savez

effacer & vous élever, vous réussirez. Le P. Cheminais est un exemple infail-
 lible, il réunit la force, la grace &
 le pathétique; il auroit fourni un Ca-
 rême entier pour un Pseaume ou une
 Epître de S. Paul, il fait le cœur
 & enleve l'esprit. Prédicateur de la
 troisieme classe, relisez-le cent fois &
 ne nous distribuez plus en chaire
 ni fleurettes ni laudanum, ramenez-
 nous à l'Evangile & rentrez dans votre
 état.

L'imitation est un peu plus affu-
 jettissante que la paraphrase, en ce
 qu'il faut entrer & pas à pas dans le
 goût de l'original. En voici deux mo-
 deles parfaits: on croit lire Voiture
 & Balsac dans les deux Lettres de
 Boileau; on croit entendre parler Ho-
 race à Mecene quand Madame Deshou-
 lieres parle à M. Colbert.

Les exemples font goûter les prin-
 cipes; delà vient que je les emploie
 alternativement dans l'esprit de faire
 plus d'impression. S'il vous prend en-
 vie d'écrire en prose ou en vers, com-
 mencez par éviter les fautes grossieres,
 après quoi devenez délicat jusqu'au
 scrupule. Soyez sur-tout extrêmement
 attentif à ce que vos vers soient natu-
 rels, sans être prosaïques: de même

donnez de la noblesse & de l'harmonie à votre prose, mais ne la rimez pas. La Poésie ressemble trop à la prose quand l'hémistiche n'est pas assez marqué, ou quand le style n'est pas assez élevé, & la prose paroît rimée quand un membre de la période est mesuré comme un vers de huit ou de douze syllabes : l'esprit du Lecteur prend le change, il attend une phrase qui acheve le raisonnement, & il lit un vers. Observez bien encore que votre période n'approche pas même de la rime, sans quoi vous tombez dans une cacophonie qui blesse l'oreille; je souffre quand je trouve *guere* trop près de *guerre*. Evitez donc de faire rencontrer au repos de votre phrase deux masculins ou deux féminins quand ils forment une manière d'unisson : prenez un heureux milieu entre le plat & le *phébus* : point d'épithètes inutiles. Lisez & relisez les Maîtres de l'art, attrapez avec eux le bon goût, qui est au-dessus des règles.

Prenez garde de donner dans un écueil bien pernicieux pour l'esprit des jeunes gens. Ils ne s'attachent qu'à ce que nous appellons *style colifichet* ou *crème fouettée*. Je le passe à 15 ans, on ne connoît ni le bon ni le beau. Mais à 20 il est temps de favoir que rien

n'est beau que le vrai, que rien n'est durable que le solide. Autrefois les jeux de mots, les quolibets, les pointes & les équivoques étoient des ornemens de conversation, c'étoit l'esprit à la mode, on en salissoit le papier. Heureusement le bon goût a proscrit ce langage des halles qui dégrade la raison & l'esprit. N'en faites jamais usage de peur d'en contracter l'habitude. J'oppose à ce corps étranger que j'appelle un *Polype*, une maniere de parler très-populaire, mais que je trouve énergique : j'en conclus qu'il y a bien des gens qui font semblant d'avoir de l'esprit. En effet, combien de prétendus beaux esprits n'ont la cervelle meublée que de quelques jeux de mots ! ils forcent la conversation pour trouver occasion d'en placer quelqu'un à tort & à travers : un connoisseur les méprise, ils ne trompent que les fots. Il est pourtant vrai qu'une pensée juste, placée dans une diction délicate, peut recevoir un nouveau brillant par un badinage gracieux ; mais en général les jeux de mots sont des agrémens postiches qu'il ne faut pas amener de loin, & qu'on doit employer rarement, parce qu'il est difficile de les faire rencontrer avec la justesse.

Nous en avons une infinité d'exemples en laid & en beau ; je ne vous en citerai qu'un de chaque espece. Pasquier dont tout le mérite consistoit à faire des Notes , dit que du Belay se vançoit mal à propos d'être l'inventeur du Sonnet ; puisqu'on connoissoit cette sorte de Poésie du temps de S. Louis : cette remarque n'étoit pas fort nécessaire aux curieux ; cependant Pasquier s'attache à l'orner de tout son esprit : il dit donc que du Belay *se trompette avoir été le premier sonneur de Sonnets* : j'aime fort à entendre jouer de la flûte , sonner de la trompette & donner du cor ; mais je préférerois le carrillon de trois cloches cassées & le cornet effrayant des postillons d'Allemagne *à la trompette d'un sonneur de Sonnets*.

Je viens de vous bleffer l'oreille , je vais la flatter. Parmi nos plus grands hommes , personne n'a mieux mérité la vénération publique que M. de Fénélon Archevêque de Cambrai : j'en dis un petit mot en parlant du bon esprit , il s'agit ici d'un petit jeu de mots. En 1699 le Pape Innocent XII qui estimoit infiniment M. de Cambrai , fut moins scandalisé du Livre qu'il venoit de mettre au jour , que de la chaleur de

quelques Prélats qui en poursuivoient la condamnation. Il leur répondit : *Peccavit excessu amoris divini, sed vos peccastis defectu amoris proximi.* J'ose rendre ce beau mot en François pour ceux qui n'ont pas les premiers élémens de la Latinité.

Fénélon a péché par trop d'amour divin,
Vous autres par trop peu d'amour pour le
prochain.

Les Ultramontains ont du feu & de la sagacité, ils aiment les expressions brillantes, & les tours lumineux; les jeux de mots leur conviennent mieux qu'à nous.

Le contraste que je viens de vous proposer sur le jeu de mots vous conduit à bien des réflexions. J'ai choisi ce que je fais de plus mauvais & de plus beau en ce genre pour aider votre esprit, qui trop jeune encore n'aperçoit pas peut-être le point de perfection au premier coup d'œil. Relisez ce que je vous ai dit du bon goût, & vous sentirez qu'il est pour l'esprit ce que la vertu est pour le cœur; vous conclurez que l'un sans l'autre ne sauroit former le vrai mérite, puisque c'est à ces deux dons essentiels que tout doit aboutir. Comment donc perfectionner votre mérite naissant? Deux moyens

moyens uniques, l'exemple & l'action.

Ne voyez que des pervers, vous nourrissez le vice; ne voyez que d'honnêtes gens, vous nourrissez la vertu: de même, ne voyez que des ignorans, des esprits gauches ou pesans, des hommes durs & grossiers, des entêtés argumentateurs éternels, des *Savans* pédants de profession, ou de ces gens à pointes fades qui ne sont que des *sonneurs de sonnets*, on évitera votre commerce, & il ne vous restera que la ressource d'écrire comme Pasquier. Au contraire, approchez le plus que vous pourrez des modeles que je vous propose dans tout mon Livre, & peu à peu vous sentirez que votre goût s'épure, vous gagnerez un degré de perfection. Souvenez-vous donc pour toujours que le vice s'enracine à mesure que la vertu s'évapore, & que l'esprit se rouille à mesure qu'on s'écarte du bon goût.

Que je serois content de vous si le beau mot d'Innocent XII vous inspiroit la curiosité de savoir de quoi il s'agissoit entre M. Fénelon & les autres Prélats. Peut-être ne comprenez-vous pas qu'on puisse pécher par trop d'amour pour Dieu. Lisez & vous trouverez que M. de Cambrai n'avoit pas suivi ce conseil de l'Apôtre: *Sapias ad sobrietatem.*

Quinault par un contraste affreux a fort mal à propos travesti dans sa morale le même trait de S. Paul.

Ce n'est pas être sage ,
D'être plus sage qu'il ne faut.

M. de Fénélon homme de la première qualité, vaste & sublime génie, réunissant en lui l'universalité des dons & des talens, saint Prêtre, grand Prélat, Savant du premier ordre, & charitable jusqu'à l'excès, l'un des plus grands ornemens de l'Eglise & de son siècle, enfin cet homme choisi par Louis XIV pour l'éducation de nos Princes pouvoit bien dire à Dieu comme le Prophete, *Zelus domus tuæ comedit me*; mais il a outré ce zele. Au contraire Quinault célèbre Professeur de galanterie n'a cherché qu'à nous gâter le cœur par une traduction empoisonnée: *Corruptio optimi pessima*. J'aurois dit à M. de Cambrai, *sapias ad sobrietatem*; & je dis à tous ceux qui voulant imiter Quinault font les marchands d'esprit aux dépens de la Religion, *Non sunt miscenda sacra profanis*. Si vous voulez entrer dans le détail, ouvrez l'Histoire de l'Eglise: il est vrai que celui à qui nous avons l'obligation de continuer

l'ouvrage précieux de M. l'Abbé Fleury est encore loin du trait historique que j'ai cité, mais vous le trouverez dans l'Abrégé de M. Dupin; ornez-en votre Bibliothèque. Vous avez lu sans doute les élémens de l'Histoire, c'est la première leçon qu'on donne aux enfans dès qu'ils savent assembler des mots; l'Abrégé de M. Dupin est dans le même goût: je voudrois seulement qu'il ne fût pas par demandes & par réponses comme un Catéchisme; il en contiendroit plus de faits, & on ne veut rien perdre d'un si excellent Auteur. Ce Livre est d'une très-grande utilité; il ne faut que quinze jours pour le lire avec fruit, & peu de fortune pour l'acheter. L'homme paresseux craint les Livres de longue haleine; le curieux peu riche craint les Livres trop chers; & tel seroit en état de faire de la dépense, qui aime mieux rester Maître-ès-Arts chez Bacchus, Licentié à Cithere & Docteur en Droit, que d'acheter M. Fleury.

Ceux qui jugent des Livres avec goût & sans partialité, n'en ont jamais lu de meilleur que le sien: cependant il trouve des frondeurs; mais pourquoi? c'est qu'on n'aime plus la vérité:

ce doit être pourtant le caractère essentiel d'un bon Historiographe. Il est impossible de lire M. de Fleury sans apprendre & sans se pénétrer de sa Religion. Qu'on ne s'y trompe pas ; ce sont deux choses. Que ne m'est-il permis de dire un petit mot du caractère personnel de cet illustre ami ; jamais homme ne fut plus savant & plus simple , plus humble & plus élevé , puisqu'il étoit au-dessus de l'élévation même ; il étoit doux , affable , officieux , homme vrai , faisant toujours plus qu'il n'avoit cru pouvoir faire ; pas un mot qui ne fût une politesse , pas une action qui ne fût une vertu. Enfin il étoit associé avec M. de Fénelon à l'éducation d'un Prince qui auroit fait l'honneur & la félicité de la Monarchie.

Achetez ce Livre précieux , faites-en la nourriture de votre esprit & de votre ame ; faites-en l'extrait , portez vos remarques sur trois colonnes ; que l'une contienne la matière principale , l'autre l'époque des faits & des évènements , le nom des Auteurs & la page des Livres ; que la troisième vous mette au fait des Potentats contemporains pour vous conduire plus facilement à leur Histoire personnelle. Usez de cette

méthode dans toutes les lectures, & vous deviendrez homme de mérite; voilà tout le mérite de la Littérature. En effet, le seul exemple que je vous propose est une espece de formulaire qui peut vous conduire à tous les degrés & à toutes les especes du savoir; c'est une Chronologie des Papes, des Hérésies, des Conciles & des intérêts particuliers de la Cour de Rome avec les autres Cours; cette science est absolument nécessaire.

Si une fois vous prenez du goût pour la lecture, sans néanmoins vous enterrer dans votre cabinet, plus vous saurez, plus vous voudrez apprendre, & sans rien perdre du savoir vivre, vous enrichirez votre esprit. Trop d'étude nous rend sombres & abstraits, trop de retraite nous rouille, & trop de monde nous dissipe; nous n'aimons à trouver ni trop ni trop peu d'esprit. Ne donnez dans aucune de ces extrémités; cultivez votre mémoire; étendez, mais amusez votre génie; perfectionnez votre goût, mais ne décidez pas; plaisez enfin par vos discours & par vos manieres: cet assemblage heureux fera de vous un homme de mérite. Mais que ce mérite se montre comme malgré vous: c'est un crime de bleffer

l'amour propre d'autrui, & entre la flatterie & la sincérité le milieu est bien délicat.

Il naît tous les jours des occasions où l'amour propre souffre vivement de l'ignorance ; on est honteux & comme deshonoré. Si vous avez toujours négligé le commerce des morts, vous ne serez jamais agréable aux vivans. Une ignorance crasse nous laisse dans un goût faux sur tout, qui fait qu'on n'est précisément propre à rien. Quelqu'un a dit que l'homme sage doit employer la première partie de sa vie à s'entretenir avec les morts, la seconde avec les vivans, & la dernière avec soi-même. Belle leçon sur l'emploi du temps & sur l'usage qu'on doit faire de son esprit !

Les hommes, dit la Bruyère, devroient employer les premières années de leur vie à devenir tels par leur étude & par leur travail, que la République elle-même eût besoin de leur industrie & de leurs lumières, qu'ils fussent comme une pièce nécessaire à tout son édifice, & qu'elle se trouvât portée par ses propres avantages à faire leur fortune, ou à l'embellir.

Jeunes gens, que cette leçon est belle ! exprimez - en toute l'énergie,

recueillez-en tout le fruit ; lisez souvent vos Auteurs ; si vous avez suivi mes conseils , vous n'aurez plus de peine à les déchiffrer : ce n'est plus ce poids accablant qui surchargeoit votre mémoire , c'est la source de la bonne érudition ; nos plus habiles n'en font que des truchemens polis : ce n'est plus la voix d'un Précepteur effrayant , d'un Régent sévère , ce ne sont plus

Un pédant porteur de tristesse ,
Des Livres de toutes couleurs ,
Des châtimens de toute espece.

M. Rousseau.

Ce sont les dons de la nature , les talens , les beaux Arts , c'est votre réputation , c'est votre avancement qui vous parlent. En vain la Bruyere a-t-il employé toute la précision de l'art oratoire pour rendre ce conseil plus pathétique , si pour vos propres intérêts vous ne le rendez efficace.

Non - seulement la lecture est le principe du savoir , elle est encore le plus utile des amusemens : quand on a l'esprit assez revenu de la bagatelle pour pouvoir vivre seul , elle est d'une ressource infinie contre les fâcheux qui nous assiègent de toutes

parts. Aujourd'hui je vous parle une langue étrangere ; mais quand vous aurez fait la triste épreuve de l'iniquité des hommes, des mauvais cœurs, des esprits faux, des amis perfides, des humeurs inégales & bourues, de l'inhumanité ou de la fatuité qui gâtent presque tout le genre humain, alors vous sentirez combien il est avantageux de savoir se passer du monde, & combien la lecture épargne de chagrins. Si vous doutez de ma prophétie, lisez la Comédie des Fâcheux.

Commencez donc de bonne heure à vous bien former l'esprit ; attachez-vous aux principes avant que de passer aux ornemens ; aspirez pourtant au point de perfection dont vous pourrez devenir capable ; mais avant toutes choses évitez tout ce qui est défectueux. Je me suis assez étendu contre les termes proscrits ou hazardés, contre les constructions gothiques & populaires, guindées ou triviales ; mais je crains toujours pour vous les restes pernicious d'une mauvaise éducation, & le funeste pouvoir de l'habitude. Que ne donneriez-vous pas pour racheter les barbarismes qui vous échapperont encore, si la cruelle démangeaison de parler vous domine, & si

trop indiscret pour écouter , vous voulez décider sur les choses que vous entendez le moins. Un sot , un fat , un Ecolier , une *précieuse* , une *savante* veut toujours faire le bel esprit : l'homme sage cherche toujours à s'instruire.

Peres de famille , je vous le répète , reveillez - vous ; je veux absolument ranimer votre indolence. Vos enfans sont d'une aimable figure , déjà vous formez des projets en leur faveur ; vous étudiez leurs dispositions , & vous avez intention de les placer d'une façon convenable ; ah ! que je crains pour vous & pour eux ! ils sont mal commencés. Il est vrai qu'en tout vous aimez le bon ordre & l'arrangement , & vous arrondissez votre fortune , mais vous négligez l'essentiel. Je ne vois jamais chez vous que des Almanachs ou la Gazette de Hollande ; hé , par préférence à tout achetez des Livres : la politesse & l'érudition sont les plus précieux de tous les biens.

Je ne crois pas qu'on puisse pallier une inattention si criminelle. Quelques arpens de terre de plus peuvent-ils se compenser contre une acquisition qui substituerait le mérite dans les familles , & pourroit leur ouvrir un chemin à

la fortune ? Il n'est point de conversation, de repas, de promenade qui ne fournisse mille sujets d'instruction : avez-vous quelque discussion grammaticale ? ouvrez le Furetiere de Trévoux, la dispute est finie, voilà votre loi : traitez-vous une matiere plus importante ? feuillitez Moreri, vous voilà à la source ; quand je vous dis de Moreri que vous êtes à la source, je veux dire qu'il vous met en état d'apprendre ; mais je ne vous le propose pas comme un Livre infallible, on le multiplie à l'infini, il n'est pas toujours très-exact ni sur les faits ni sur les dates ; & tel qui a cru s'immortaliser dans mon esprit par un éloge extorqué, n'y a pas réussi. Ce Livre est pourtant d'une très-grande utilité, pourvu que dans les choses dont l'examen est délicat, & qu'on ne doit décider que sur le vrai, on ne prenne pas tout ce qu'il dit pour des décisions. Etes-vous curieux de fouiller jusqu'à la racine des choses qui nous viennent de chez l'Etranger, d'en connoître la propriété, la valeur & la maniere de mettre en œuvre ? le Dictionnaire du Commerce est un Livre sans prix : peut-on se passer d'un Dictionnaire Géographique, d'un François-

Latin, & d'un Latin-François? Commencez donc une bonne Bibliotheque, voilà le fondement d'une bonne éducation; enrichissez-la tous les ans de tout ce qui peut orner & améliorer l'esprit; à ce moyen toute votre postérité sentira que mille écus employés d'une façon si chrétienne, si utile & si amusante, sont mille fois mieux placés là que dans un coffre fort. Je fais bien que je ne propose ici que la superficie du savoir, mais je ne vous exclus pas de la profondeur, & je ne puis vous donner ce que je n'ai pas.

Je voudrois encore que la piece destinée à placer la Bibliotheque fût ornée d'estampes, de dévises, d'emblèmes, de maximes en prose & en vers & sur-tout de cartes de toute espece. Nous en avons une infinité qui sont d'une utilité merveilleuse, & qui réjouissent fort en instruisant. Vous voyez d'un coup d'œil le monde entier & toutes ses parties, vous trouvez la Généalogie de nos Rois, la Chronologie des hommes illustres, le partage des Empires, le cours des Fleuves & tous les Peuples de l'Univers: un lambris surchargé d'ornemens peut-il paroître aussi beau? Mais on ne veut

point faire une réflexion qui est pourtant bien naturelle, c'est que tel enfant n'ose se présenter faute d'éducation, qui seroit peut-être devenu la gloire de sa maison & le soutien de toute sa famille.

Je fais que mes conseils ne conviennent pas à un *Arpagon*, c'est assez pour lui qu'un Tarif ou un Agenda, & en bonne Arithmétique, mille écus doivent lui rapporter cent écus par an : ici je ne parle que des honnêtes gens du métier. Voilà, me dit-il en m'éclabouffant, voilà la bonne érudition. Je rends hommage à ses vertus, j'en fais l'éloge en plus d'un endroit ; mais ma façon de calculer n'est pas précisément la même. Je crois que la meilleure acquisition qu'on puisse faire, c'est de donner aux enfans toute l'éducation que l'attention exige & que la fortune permet ; sans cela ils ne feront jamais estimés à la Cour, à Paris, ni dans la Province ; ils ne s'avanceront ni à la guerre, ni dans l'Eglise, ni au Barreau : heureux encore si la société civile ne retrouvant en eux que des hommes manqués, négligés & presque brutes, les retrouve du moins vrais, humains & honnêtes gens, parce qu'enfin c'est là l'essentiel du vrai mérite.

Quel extrême aveuglement ! un pere aime ses enfans, mais ce sentiment vient de la nature, & lui est commun avec les bêtes : il travaille toute sa vie à grossir leur patrimoine, mais c'est un goût de l'amour propre mal entendu. Quoi le seul animal raisonnable ne veut pas écouter la raison ! il craint de savoir la vraie valeur des choses, & il ruine ses enfans quand il ne pense qu'à les enrichir. Mais j'ai beau raisonner, mes soins sont inutiles. L'avarice est trop marquée au coin de la réprobation pour croire qu'un pere avare soit attentif à l'éducation de ses enfans ; Moliere qui le fait rire ne le convertit pas : nos la Fertés, nos Don Jeromes ont trouvé prise sur les autres passions ; mais les traits les plus vifs de l'éloquence ne sauroient effleurer l'avarice.

Il n'est pas possible de déterminer le choix de vos Livres, ni de fixer le temps de votre lecture, il y entre trop d'humeur & de goût particulier ; cependant après qu'on s'est pourvu de tout ce qui est absolument nécessaire pour l'usage ordinaire de la vie, & pour remplir parfaitement les devoirs de son état, il est une infinité d'autres ouvrages dans tous les genres & dans

tous les goûts qui ont mérité une approbation si continue & si générale, qu'on peut avec sûreté les regarder comme des modeles infailibles : je vous en citerai un grand nombre propres à vous orner l'esprit. Présentement je me tiens à la Bruyere ; on l'a imprimé onze fois, & on l'a traduit pendant sa vie en toutes les langues de l'Europe ; donc c'est un Livre d'or ; il a passé par la coupelle. Quand le Public, Juge sage & incorruptible, mais sévère & souverain, a constamment décidé,

Cet Oracle est plus sûr que celui de Calcas.
Racine.

Commencez donc votre Bibliothèque par tout ce qui est nécessairement du ressort de votre langue maternelle, delà instruisez-vous de votre Religion, passez ensuite aux devoirs de votre état, après quoi livrez-vous tout entier à cette aimable littérature qui a le même mérite dans toutes sortes d'états, qui ne suppose & n'exclut point le profond savoir, & qui fait le plus grand ornement d'un galant homme. Démêlez enfin les différentes beautés de l'Histoire, de la prose harmonieuse & de l'élégante poésie, & vous appro-

cherez du bon goût. Que ce plan ne vous effraie pas ; vous n'êtes qu'à l'entrée de votre carrière ; fuffiez-vous encore plus loin de la perfection , attendez tout du travail & du temps.

Aujourd'hui que le monde va fixer votre attention par tout ce qui éblouit la jeunesse , vous ne connoissez pas toutes les ressources de la lecture : mais bientôt le tourbillon vous dégoûtera , vous deviendrez assez sage pour vous suffire à vous-même : & qu'importe à celui qui connoît le prix de l'aimable retraite , si les étourdis le regardent comme un homme désœuvré ?

J'aime donc à prophétiser en votre faveur qu'un jour vos contemporains encore trop attachés au monde vous verront dans un Tivoli gracieux la serpette à la main , & un la Rochefoucauld dans votre poche. On ne trouvera dans vos cellules , ni Livres pernicioeux , ni fades Romans , encore moins de ces peintures abominables , complices muets de la corruption du cœur. Notre imagination a-t-elle besoin qu'on la réchauffe pour la dérégler davantage ? mais par-tout on trouvera un Fleury , un Mezeray , un Cheminai , un Racine , un Moliere ; en un mot , de ces Livres immortels que la critique la plus

envenimée respectera jusqu'à la fin des temps. Alors loin du Courtisan, de l'Actrice, des Fâcheux, du Plaideur & du Banqueroutier, vous connoîtrez la valeur de la précieuse agriculture; dégagé des soins dévorans & revenu pour toujours du tracas des affaires vous partagerez vos jours innocens entre vos Livres & vos amis: maison commode, jardins rians, fruitiers utiles, troupeaux gras, vous vous trouverez au siècle d'Isaac & de Jacob. Mais où prendrez-vous ce goût & cet esprit, si vous n'aimez pas la lecture? Comme l'ignorance & la stupidité dégradent l'homme, l'esprit & le goût le conduisent à la perfection. Le bon goût nous apprend à ne lire que de bonnes choses & à les bien lire: donc il aide infiniment à former & à orner l'esprit: & l'esprit par reconnoissance a soin de nourrir & de perfectionner le goût. Heureux mille fois celui en qui la nature a transmis l'un, & à qui l'art a conféré l'autre.

Apprentifs, tout ce Chapitre n'est que pour vous. Attachez-vous aux regles: je vais vous encourager par de plus grands exemples; & si vous en profitez, vous pourrez donner l'essor à votre génie. Si jamais vous écrivez,

observez bien que la matiere soit suivie, que le sujet soit rempli, que vos descriptions soient riantes ou pathétiques & toujours variées; soyez précis, effacez, supprimez l'inutile; polissez, fortifiez: sur-tout que vos transitions soient comme imperceptibles, que les termes soient propres, que la diction soit pure, que la narration soit coulante, que l'oreille soit toujours chatouillée, que le simple soit noble, que le beau soit naturel, que le solide soit clair, que le brillant soit juste & que le badin ne soit pas bouffon.

Je conseille assez bien, mais comme chacun fait,

On conseille mieux qu'on ne fait.

Vous venez de lire ce que j'ai cru le plus propre à vous former l'esprit, je vous ai guéri du vieux Gaulois & du *Phébus* moderne, je vous ai cité des exemples du bon & du mauvais goût; aujourd'hui j'attends quelque chose de plus, tâchez de vous orner, de vous perfectionner, de vous élever par tout ce que nous avons de meilleur dans la Littérature, & si votre état vous dispense de parler en public ou de donner quelque ouvrage qui flatte la curiosité des hommes délicats,

attachez-vous du moins à ces deux
premières Parties du Mérite naissant
qui font d'usage tous les jours, & qui
forment les plus doux liens de la so-
ciété civile; le style épistolaire & la
conversacion.



CHAPITRE III.

Du style épistolaire ; de la conversation ; de la nécessité & de l'utilité de la Lecture ; des jugemens sur les Ouvrages d'esprit ; de l'Eloquence ; de la maniere de parler , de railler & d'écrire ; des sots rapports ; du bon esprit ; de la dissimulation , & de l'indulgence pour les défauts d'autrui.

AVEC du bon sens, une bonne éducation & un peu de lecture, il n'est pas possible de passer pour un sot en compagnie : & si vous avez quelque usage du monde, vous ferez bientôt écrire en galant homme. La conversation & les lettres ordinaires ne demandent pas une grande érudition ; il s'agit sur-tout de ne montrer ni trop ni trop peu d'esprit : si vos termes sont justes, bien placés & bien orthographiés, si vos phrases sont coulantes & naturelles, & si votre style est léger & poli, c'en est assez, vos lettres plairont. Commencez donc à mettre en œuvre tout ce que je vous ai dit dans le Chapitre précédent : quand même il s'agiroit de matieres

plus élevées & de commercer avec de très-grands Seigneurs, pour peu qu'on aime à s'instruire, on ne manque point au cérémonial; rien ne déconcerte l'homme qui a l'usage & des principes, un sot est embarrassé de tout. Mais je viens de vous le dire, ne vous laissez jamais dominer par la fureur d'étaler de l'esprit: heureux pourtant si les dons, les talens, la bonne littérature & le bon goût dont j'ai parlé trahissent votre pudeur; en un mot parvenez à valoir beaucoup sans le croire. Plaisez par votre air & par vos manières, confirmez ces premiers suffrages par la douceur de votre conversation & par la justesse, la politesse & la légèreté de vos lettres, & vous ne tarderez pas à vous insinuer dans tous les cœurs. Ces premiers dons ne sont pas absolument l'essentiel du vrai mérite; mais on les met en œuvre tous les jours, ils n'attirent point de jaloux, ils sont nécessaires pour tous les détails; quelquefois même ils commencent une fortune que le bonheur conduit, ou une réputation que les grands talens achevent.

Le moment est venu de faire concourir en vous l'esprit juste, l'esprit délicat & le bon esprit. La justesse prouve la solidité, c'est le fruit d'une

bonne judiciaire. La délicatesse est un grand ornement, c'est le fruit d'une lecture bien choisie ; peu de gens en sentent la beauté ; les hommes épais ne l'entendent pas, & les fots la prennent pour un pédantisme ; elle est d'une grande ressource quand on commerce avec les morts ; avec les vivans souvent c'est un martyre. Heureusement le bon esprit vient au secours des hommes délicats : mais j'ose appliquer ici la belle ironie de Madame Deshoulières.

Il en est peu de ce genre maudit.

Bientôt vous comprendrez que le bon esprit, dont je vous parlerai plus au long à la fin de ce Chapitre, est également l'ouvrage de l'esprit juste & du cœur droit ; que par conséquent il doit nous diriger dans nos façons de penser, de parler & d'écrire. Mais actuellement vous ne comprenez pas que ce grand don soit bien nécessaire pour de simples usages que vous regardez comme des bagatelles, le style épistolaire & la conversation ; détrompez-vous, apprenez la science des détails. Il est donné à peu de gens de traduire l'Hébreu, de bien composer un traité de Théologie, de réformer

l'Ordonnance , de commander une armée, de gouverner l'Etat ; mais il est enjoint à tout le monde de bien écrire & de bien parler. Or sans justesse on parle mal , sans délicatesse on n'écrit pas bien ; & si on n'a pas l'esprit bon , mille fautes légères , qui ne sont que des imperfections , paroissent des crimes. Gardez-vous donc de railler ceux qui bien moins élevés que vous , ont eu le malheur de se faire un langage grossier & des manieres dures , ou qui donnant dans le faux bel esprit métamorphosent le bel usage en galimathias. Que vous allez entendre de mauvais mots & de mauvaises constructions ! que d'épithetes assommantes ! que de faux raisonnemens ! toutes les Provinces en ont une infinité de cette espece. L'effronté prend un ton de crocheteur , le pédant un style fucré , & le fat craint d'ouvrir la bouche ; plaignez-les tout bas : profitez de leurs défauts , dédommangez-vous par la lecture , acquérez le bon goût , c'est le seul moyen d'ajouter des graces à l'heureux naturel , & beaucoup d'esprit au bon esprit.

Je laisse aux Ecrivains que je vous indique pour modeles , à vous rendre délicat & juste ; préférez la justesse au

brillant ; évitez dans vos manieres , dans vos lettres & dans vos conversations , tout ce qui est trop populaire & tout ce qui sent l'empois. Je vous ferai sentir que la médisance est une indignité & une bassesse , & que la calomnie est un crime noir. Parlez , écrivez en galant homme , mais sur-tout en honnête homme. Dans le cas où la maniere d'écrire , où les termes vous embarrasseront , consultez vos Livres & vos amis : ne soyez jamais la dupe de l'équivoque , de l'affectation , ni d'une décision hazardée ; réunissez la modestie , la raison & le bon goût : mais quelque mérite que vous deviez à l'art & à la nature , ne vous emparez pas de la conversation. Usez sobrement de vos talens & de vos dons , ne révoltez pas le public : il est bon que chacun ait de l'esprit à son tour , & c'est en manquer que de chercher à en montrer ou trop , ou à contretemps. L'ostentation est une fatuité ; j'aime mieux une sage retenue avec le nécessaire de la raison , qu'une volubilité qui m'instruit , mais qui m'assomme. Mais aussi quand il faut avoir ou quand il est permis d'avoir de l'esprit , où en prendrez-vous si la lecture ne vous fournit rien ? Comment osez-vous vous introduire dans le monde

si une érudition légère & gracieuse ne vous enhardit pas ? Pensez donc à ce que je vous ai dit ; voyez le monde, faites des remarques jusqu'à quarante ans, lisez jusqu'au tombeau.

La conversation ne laisse pas toujours à notre esprit assez de temps pour des réflexions suffisantes : ainsi elle est bien moins instructive que la lecture. Delà vient que je vous la conseille non-seulement pour vous former & pour vous orner l'esprit, pour vous réjouir, pour ne vous point ennuyer, mais encore pour vous apprendre à parler juste & à ne parler qu'à propos. Dire de bonnes choses sur tout ce qui se présente, & ne les dire que d'une façon coulante, légère & naturelle, c'est le chef-d'œuvre de l'intelligence : au contraire ne parler que de Moliere, Quinault & Lulli à une dévotte de profession, fatiguer à table des gens choisis qui se réjouissent, par des traits historiques ou par des citations ennuyeuses, ou vouloir apprendre un Vaudeville à un homme sage nouvellement en deuil, c'est outrer le ridicule. Il est encore plus impertinent d'écrire ou de parler à une personne très-respectable comme à son ami particulier.

C'est

C'est une autre sorte de fatuité de vouloir débiter à des stupides tout ce qu'on a d'esprit, ou de parler toujours & d'un ton décisif avec des gens qui pourroient vous instruire ; comme c'est une fausseté & une petiteffe d'ame de vouloir briller aux dépens de la réputation du prochain. La Religion, l'Etat, les Grands, les absens, les femmes, toutes ces matieres demandent des ménagemens : mais si c'est un défaut d'éducation, s'il y a de la honte à montrer de l'esprit mal à propos, il n'y en a pas moins à paroître un sot auprès d'un homme de mérite.

Si le jeune homme qui se trouve dans un cercle de gens distingués, fait écouter avec attention, s'il a occasion de parler & qu'il le fasse brièvement, avec justesse & avec assez d'esprit pour faire souhaiter qu'il parle une seconde fois ; s'il fait par un discours juste & flatteur, éloigné pourtant de toute bassesse, prévenir le Ministre en sa faveur ; s'il s'insinue dans le cœur, & captive le suffrage des hommes respectés par un mérite reconnu ; si delà se retrouvant au milieu des gens de sa condition & de son âge, il badine un peu plus longuement

sur la matiere qui s'offre ; s'il fait joliment un conte sans bleffer l'orgueil d'un fat qui l'écoute ; s'il met les Dames dans son parti , parce qu'il faisira toujours le moment d'en dire quelque chose de gracieux ; si s'apercevant que tout le monde est content de lui il se contient par retenue ; enfin s'il fait écrire dans tous les goûts , ayant toujours égard à l'âge , à la distinction & au caractere , toujours légèrement , noblement & naturellement , à toutes ces marques je le reconnois un galant homme ; encore un peu d'acquis , je le reconnoitrois homme de mérite : mais un desir trop vif de réussir gâte souvent les meilleures choses : il est rare que la demangeaison de briller n'entraîne pas les jeunes gens. Je fais que leurs conversations ne peuvent & même ne doivent pas être trop sérieuses ; mais à tout âge on doit badiner avec circonspection. A cette condition M. de Fénelon nous permet de mêler dans nos récréations d'esprit ce que Saint François de Sales appelloit *Joyuseté* ; c'est-à-dire , qu'on peut se réjouir & réjouir les autres en disant de *jolis* riens.

Ne croyons pas que pour réussir

dans la conversation il suffise d'avoir relu vingt fois l'art de plaire ; ce qui plaît aujourd'hui déplaît demain. Telle est notre inconstance, que le secret de plaire dépend toujours des manieres, du goût & de l'esprit qui ont cours, pourvu néanmoins qu'ils soient fondés sur les regles, sans quoi la mauvaise possession ne fait pas un droit.

Si un long usage consacre, pour ainsi dire, un terme, une prononciation, une maniere de parler, vous pouvez suivre le torrent sur la trace des délicats ; mais souvenez-vous que tout usage contraire au sens droit & juste ne sauroit subsister : évitez le plat & le *Phébus*, prenez l'heureux milieu que je vous ai tant recommandé. Relisez ici le Dictionnaire Néologique & votre Flechier, vous sentirez la différence du ridicule au très-beau.

Il ne faut pas s'attendre que les conversations soient toujours égales, elles sont journalieres, & dépendent de la fortune aussi-bien que le reste des choses. Les paroles s'épuisent bientôt quand l'entendement est stérile. L'esprit fait sortir l'esprit, mais il se perd avec les brutes. J'ai dit en quelque endroit :

Avec un sot on devient bête ,
 Mais l'esprit gagne au tête à tête
 Quand on fait choisir ses amis.

La conversation est un commerce où chacun doit fournir du sien ; on abhorre les diseurs de riens & les grands parleurs. Bien écouter & bien répondre est une plus grande perfection que de parler beaucoup & bien , sans écouter & sans répondre. Affecter de répandre plus d'esprit que les autres , c'est présomption , c'est fatuité , c'est un air de hauteur qui révolte : au contraire la douceur , la modestie , la sageretenuë & la précaution de faire valoir l'esprit des autres , est le plus sûr moyen de gagner tous les cœurs.

A l'égard des complimens , les bons sont ceux qui se font sans regles , & où le cœur parle sans art. Balsac appelloit les Lettres de compliment des affections en peinture , d'autres les appellent la conversation des absens. Je ne crains pas de vous répéter souvent qu'en écrivant comme en parlant vous ne sauriez trop vous assujettir au sujet , aux personnes , aux temps & aux lieux. Il vous vient un bon mot , merveilleux même s'il étoit bien placé ; mais votre sujet vous l'interdit ,

& oubliant le précepte de Quintilien, la fureur de montrer de l'esprit s'empare de vous, ou l'épifode vous entraîne; adieu le sujet & l'attention. Un grand Seigneur vous accable de politesses, il va jusqu'à vous appeller son ami, il prend du goût à votre conversation, il vous demande des Lettres; ce commerce vous flatte: mais plus prompt à vous croire son ami que curieux de le devenir, ou vous le négligez, ou vous en abusez: vous ne savez point dans le discours mettre son esprit à son aise: s'il aime le tour aisé de vos Lettres, vous vous livrez au torrent d'un badinage trop libre sans l'accompagner de retours & de ménagemens respectueux: ainsi vous manquez une amitié précieuse, parce qu'au lieu de la cultiver délicatement, vous vous êtes laissé gâter par des commencemens trop heureux.

Il est encore vrai que la plupart des choses doivent leur prix aux circonstances; ce qui n'est qu'un jeu de mots peut par rapport au moment & par la justesse de l'application, devenir une pensée fine. Mais ce n'est pas assez de bien parler & de bien écrire pour réussir parfaitement, on

a besoin encore de l'attention & de la pénétration d'autrui ; on a besoin de rencontrer des bons esprits & de l'indulgence. Eût-on un fond inépuisable d'esprit & de lecture, l'imagination a des momens plus ou moins heureux : nos plus beaux ouvrages ne sont pas par-tout de la même force. Il est des jours favorables pour l'esprit, comme il est des jours favorables pour la fortune.

Nous avons une infinité de recueils de Lettres choisies qui ont eu leur prix dans leur temps ; ne les prenez pas sans choix pour des modeles infailibles : regardez-les comme des ouvrages fugitifs dont la réputation passagere tombe avec la mode , à moins que le style ne se soutienne par les sentimens ou par un grand fonds d'esprit, comme les Lettres de Voiture ; lisez ses Recueils , & comme dit la Bruyere , glanez ce qu'il a de bon. Bassac est plein d'esprit , mais il est empesé jusqu'au ridicule ; prenez l'esprit & laissez l'empois : le style de Voiture est usé , mais personne n'a écrit avec tant de grace ; mêlez ses agrémens à la légéreté du Chevalier d'Her prenez la Noblesse de M. de Buffy , évitez sa hauteur ; mais ne

perdez pas un mot de ses cousines Mesdames de Sévigné & de Grignan. Le Chevalier de Méré n'a pas été fort long-temps à la mode ; dévorez la Prose de Saint-Evremont & laissez ses Vers. Je pourrois vous en citer vingt autres de toute espece qui sont autant d'exemples du médiocre & du beau, du forcé & du naturel. Refondez le tout, exprimez-en le suc, choisissez l'excellent, & mettez en œuvre.

On nous a donné depuis peu les amusemens de l'Amitié, le style en est léger, une correspondance tendre & pure en est le motif, une morale douce & polie en est le fonds: on y trouve par-tout le train de la Cour, l'usage du monde & des réflexions judicieuses. La dernière de ces Lettres sur l'utilité de la lecture, vous sera d'un grand secours; si je pouvois la placer ici, elle orneroit mon Livre & votre caractère.

On dit qu'il faut écrire comme on parle: si l'on entend par-là qu'on doit écrire naturellement comme on doit parler naturellement; si l'on entend que les termes doivent être également propres, la diction pure, le style aisé & précis, qu'il y a autant de

fortes de style pour ce qu'on écrit que pour ce qu'on dit, & que sur le papier comme dans la conversation il faut éviter le discours ennuyeux, & plus encore le galimathias : jusques-là je conviens de toute la proposition ; mais je ne conviens pas qu'un terme hazardé ou qu'une pensée plus brillante que solide ne soit pas plus pardonnable à celui qui parle qu'à celui qui écrit : souvent même il échappe des fautes heureuses dans la conversation, qui sur le papier ne recevraient pas d'excuse. Pourquoi donc écrivez-vous, me dira-t-on ? j'ai promis de dire ce que je pense, je n'ai pas promis de le mieux dire.

A ce principe d'écrire comme on parle, que j'admets pourtant avec ses exceptions, j'oppose ce principe tout contraire, que pour savoir bien écrire, il faut savoir bien effacer. Combien en est-il parmi ceux qui écrivent bien, qui dans les Lettres les plus familières voudroient soustraire un terme pour y en substituer un autre qui eût été plus propre ? combien qui voudroient racourcir la diction, débarrasser le style, rendre une pensée d'une façon plus simple, mais plus claire ? & combien en est-il qui plus

purs encore, avec vingt renvois & autant de ratures prennent le parti de brûler l'ouvrage? Delà je conclus que l'écriture demande bien plus de dépense que le discours. Les belles paroles flattent l'ouïe, mais les belles pensées flattent l'entendement.

Quand l'intelligence commence à se former, on n'est pas capable d'apercevoir du premier coup d'œil tout le mérite des excellentes choses. J'ai ouï reprocher au Livre des Caracteres qu'il y avoit trop d'esprit, & il est vrai qu'un sot a peine à le comprendre: mais se pourroit-il qu'un si beau défaut fît perdre le fruit d'un Livre si précieux? Si vous êtes dans le cas, si vous n'avez pas encore le don de bien concevoir, il y a un remede; élevez votre esprit comme par degrés, préparez-le par la lecture d'un bon ouvrage à sentir tout le prix d'un ouvrage meilleur. Voilà le moyen le plus sûr d'apprendre à bien parler & à bien écrire.

Tendez à la perfection, vous ne sauriez mieux faire; mais ne perdez jamais de vue ce principe fondamental, c'est de vous tenir toujours en garde contre l'amour propre qui cherche à vous séduire: soyez donc in-

finiment sévère sur vos défauts. Bientôt je vous parlerai de l'éloquence, & combien en êtes-vous encore éloigné si vous vous permettez des épithètes ridicules & le style trop diffus ? Boileau à qui il a été donné plus qu'à personne de dire plus qu'un autre en parlant moins, fait en deux mots un sot parfait d'un des deux campagnards avec qui il avoit mangé. On se met à parler d'ouvrages d'esprit, & il lui fait dire :

A mon gré le Corneille est joli quelquefois.

Ne feroit-ce point l'autre campagnard qui auroit dit que M. de Turenne étoit un joli homme ? De là comprenez que c'est gâter les plus grands sujets que d'en faire sottement l'éloge.

J'ai connu des gens capables de très-bien écrire, qui donnant dans un style trop précis, devenoient tellement abstraits qu'on ne pouvoit les comprendre. Ce sont de ces génies obscurs qui ont besoin de Commentateurs : mais peu de lecteurs ont l'habileté & la patience d'un *Sommaise* ; & c'est de ces fortes d'esprits dont les écrits presque indéchiffrables, ont fait dire à Boileau :

Aux *Sommaises* futurs préparer des tortures.

D'autres au contraire embarrassent leur style de tant de parentheses que l'imagination & la mémoire sont également rebutées avant qu'on soit parvenu à la fin de la période. La Motte dans son Iliade n'a pas cru pouvoir mieux peindre l'éloquence de Ménélas qu'en marquant son dégoût pour le style trop diffus.

Et dans un âge ami des ornemens frivoles
Il prodiguoit le sens & comptoit les paroles.

Un épisode court, juste & bien placé, qui semble faire corps avec l'ouvrage, est un ornement qui ne fauroit manquer de plaire aux connoisseurs : mais regagnez imperceptiblement le fonds de votre matière, sans quoi on vous prendra pour un homme égaré qui bat la campagne, & qui ne fauroit retrouver son chemin, ou pour une imagination évaporée que l'esprit entraîne, & que la raison ne ramene pas.

Ne parlez pas, n'écrivez pas toujours de même style; la même matière admet des grâces différentes; trop d'uniformité marque la féchereffe de génie. La perfection du don & de l'art est de varier & de multiplier les ornemens propres aux endroits

qui peuvent les recevoir ; ce n'est pas assez de mettre dans un ouvrage de la raison & de l'esprit , il faut les bien placer l'un & l'autre : la raison plus solide se fait un plan , établit un raisonnement , le suit , l'approfondit ; l'esprit plus vif & plus remuant au lieu de se contenter d'enluminer la raison , veut se mêler de tout , entrer dans tout , parler souvent quand il devroit se taire , & plus souvent encore se taire quand il devroit parler. Si l'amitié est sœur de l'amour , pourquoi l'esprit n'est-il pas le frere de la raison ? Cependant ils n'en sont pas plus unis , & peu d'Ecrivains ont la bonté de les raccommoier. Un jour la raison disoit à l'esprit.

Si je ne vous servois de Guide ,
 Vous seriez toujours égaré :
 Combien de beaux esprits ont le cerveau
 timbré ?
 C'est la sagesse qui décide.

Personne n'a mieux défini la raison & l'esprit que M. Rousseau. Si ce style de la raison ne vous plaît pas , j'ai eu tort de vous conseiller de le lire.

Qu'est-ce qu'esprit ? raison assaisonnée.
 Par ce mot seul la dispute est bornée.

Qui dit esprit , dit sel de la raison.
 Donc sur deux points route mon oraison :
 Raison sans sel est fade nourriture ;
 Sel sans raison n'est solide pâture.
 De tous les deux se formé esprit parfait ;
 De l'un sans l'autre , un monstre contrefait.

Quand vous ferez parvenu à les
 mettre toujours de part dans toutes
 vos façons de parler & d'écrire , éle-
 vez-vous , n'allez plus terre à terre ,
 prenez l'effor , tendez à la perfection.
 Si vous êtes ferme sur vos principes ,
 si vous savez en tout consulter vos
 Dictionnaires & vos Historiens , sur-
 tout Messieurs Fleury & Rollin , en
 un mot , si votre esprit est bien formé ,
 il est temps de l'orner par d'autres
 exemples. Le regne du feu Roi , fécond
 en miracles , a produit grand nombre
 d'Ecrivains qui seront dans tous les
 temps des modeles parfaits : sentez-en
 toutes les beautés , c'est le seul moyen
 qui puisse vous conduire à l'Elo-
 quence.

Serez - vous fâché que je vous ré-
 pete cent fois des noms que vous
 ne devez jamais oublier ? Lisez &
 vous sentirez que Boileau a fait aussi-
 bien qu'Horace , & Moliere mieux que
 Térence : Corneille dans son beau est
 au-dessus de Sophocle ; Racine par

ses Vers tendres , corrects , naturels & harmonieux , fera toujours admiré : La Fontaine a si bien imité ses originaux , Esope & Phédre , qu'il les a surpassés , & il s'est rendu lui-même un original que personne ne sauroit atteindre. Cent fois je vous cite l'Abbé Regnier , Madame Deshoulières , le Pere du Cerceau & Pavillon. Voilà de grands modeles pour tous les genres de Poésie. N'oubliez pas Marot , le Chevalier de Cailly & Charleval. Nous avons encore M. de Fontenelle avec lequel on peut infiniment profiter pour tous les genres.

Voulez-vous vous former le cœur par toute la force & la justesse du raisonnement , & l'esprit par toutes les graces de l'art oratoire & par la délicatesse du style ? relisez cent fois les Fénétons , les Fléchiers , les Cheminais , les Patrus , les Bossuets & les Bourdaloues. Il ne faut rien perdre de ces grands hommes. Quel don d'épuiser la matiere , d'enlever le Lecteur & de faire trouver trop court le plus long ouvrage ! la dernière lecture vous fera toujours sentir quelque trait juste & piquant qui vous avoit échappé. Vous trouverez encore chez les PP. Rapin & Bouhours d'aimables & sages

instructions. Si vous retournez à la Poésie, n'oubliez pas la Henriade, retenez par cœur les pieces choisies de M. Rousseau, & quelque chose de Mademoiselle de Scudery & de Madame de Villedieu. Je ne finirois pas si je voulois vous citer tous nos Ecrivains du premier ordre dans tous les genres & dans tous les goûts.

Je dois trop à la Bruyere pour n'en rien dire : non que j'entreprenne son éloge, il est fait chez tous ceux qui l'ont lu, & en quel coin du monde ne l'a-t-on point lu? un *in-folio* de ma façon le loueroit moins bien qu'une seule de ses pensées ; je me restreins donc à conseiller à ceux qui m'écoutent & à ordonner à ceux qui doivent m'écouter de le relire cent & cent fois. Un ouvrage qui forme les mœurs en polissant l'esprit est-ce qu'on peut souhaiter de plus parfait.

Il me semble que le don de juger sainement des ouvrages d'esprit est un des plus grands avantages de la Littérature. A mesure que l'esprit s'enrichit & se façonne, on acquiert la justesse ; la délicatesse vient après, qui nous apprend à démêler le meilleur d'avec le bon ; les ornemens se multiplient & paroissent naturels : voilà le grand

chemin de l'éloquence. Mais j'ose dire que la belle Prose nous est infiniment plus utile que les beaux Vers.

La Prose est un talent, la Poésie est un don. Plus on cultive ce talent, plus on l'améliore; mais le don des Vers se dissipe à l'user; il demande un feu brillant & solide dont on n'est pas plus capable au-dessous de vingt ans qu'après soixante: la prose demande plus de solidité d'esprit, les Vers plus de vivacité d'imagination. Il n'est pas donné à tous de bien lire des Vers, moins encore d'en savoir faire. Le premier cas est un défaut, mais le second est presque un bonheur, parce que peu de gens font un bon usage de leur esprit. La démangeaison de rimer ou trop ou par un malin vouloir est toujours très-nuisible. La prose bien plus sage a le même avantage sur la Poésie qu'une belle femme sur une autre qui seroit fardée: aimez les Poètes, mais préférez les Orateurs.

J'aime fort la plaisanterie des Espagnols; ils disent qu'il faut être sot pour ne pas faire deux Vers, & fou pour en faire quatre. C'est dire qu'il faut aimer les Poètes & n'être pas Poète. L'Abbé Regnier est de cet avis, cependant il a plus rimé que personne: mais

ses ouvrages sont si beaux , qu'on lui passe avec plaisir cette contradiction.

Ne faites donc pas le Poëte de Profession , si vous n'êtes pas de la première classe : un morceau bien conté , plein de sel , & sur-tout qui ne blesse personne , peut faire honneur à l'ouvrier quel qu'il soit , pourvu que ce ne soit pas le fruit de l'habitude. Si j'avois le malheur de ne pouvoir me vaincre sur le desir dévorant de faire des Vers , du moins j'éviterois la Satyre. Quel nom peut-on se faire en se chargeant d'office de réjouir la moitié du monde aux dépens de l'autre ? Je n'en admire pas moins Boileau ; mais Boileau est un homme unique : le vieux Regnier & le P. Sanlecque n'en approchent pas. Quand j'étois jeune je dis de lui :

Mes doigts accoutumés à feuilleter Boileau ,
Me font tomber par-tout à l'endroit le plus
beau ,

Et je relis vingt fois une même Satyre.

Ce trait ne m'auroit pas échappé après sa Satyre contre les Dames. Il a eu le malheur d'écrire trop longtemps : & pour me servir de ses termes , les cadets de ses Vers ressemblent si peu aux aînés , qu'on auroit peine à comprendre qu'il ait été pere des uns & des autres , si l'on ne réfléchissoit

que l'esprit a ses âges comme le corps.
 Grand sujet d'humiliation pour nous
 tous ! je vois qu'à tous égards les plus
 grands hommes tombent dans le mé-
 diocre, & même dans le mauvais.
 Qu'est-ce qu'une femme,

Eprise d'un Cadet, ivre d'un Mousquetaire ?

Pourquoi bleffer l'oreille par le nom
 de la *Cornu* ? n'y a-t-il pas d'hyperbole
 à dire qu'il est plus aisé de prendre une
 Place forte que de faire un Vers ? étoit-
 il permis de blâmer Moliere après en
 avoir si bien fait l'éloge, & de critiquer
 jusqu'à son Enterrement, sans songer
 que Moliere étoit Auteur & Acteur ?
 Trouver mauvais que le pere du Mi-
 fantrope fût aussi le pere des Fourberies
 de Scapin, c'est m'autoriser à dire que
 les traits dont je me plains sont fort
 éloignés des ouvrages précieux qui ont
 illustré ce grand homme. De même
 Corneille a très-mal commencé, son
 milieu est inimitable, sa fin n'a rien
 d'heureux. Jugez bien de nos plus
 grands Ecrivains & vous aurez un dis-
 cernement juste.

Si vous m'accusez de témérité d'oser
 blâmer quelques Fragmens de Boileau,
 relisez sa Satyre sur l'homme, & com-
 parez-la avec le Satyre que je blâme,

je ferai justifié. Je ne puis pas souffrir qu'un si grand Auteur se soit si fort déchainé contre les femmes. Parce qu'une femme de mauvaise humeur aura changé tout son domestique en l'absence de son mari, peut-on dire qu'il rentre dans son logis neuf ? Et parce qu'une libertine se laissera diriger par un scélerat, admettra-t-on ce mauvais jeu de mots,

Goûter en Paradis les plaisirs de l'Enfer ?

Ces deux traits avoient besoin d'un Sommaire ; & ne devoient pas échapper au plus célèbre de nos Auteurs, que j'ai appelé un homme unique. Triste, mais juste réflexion sur les bornes de l'esprit humain.

L'homme unique est celui qui à force de limer & de raboter attrape le point de perfection. C'est ce que Boileau a fait dans tous ses autres ouvrages, ainsi que M. de la Rochefoucauld, Pascal, Patru, Madame Deshoulières, La Fontaine dans ses Fables, & le P. Cheminai. Nous avons cent autres Ecrivains célèbres dans tous ces différens goûts : heureux qui pourroit en approcher ! mais enfin ce ne sont point des hommes uniques.

Nous n'avons rien de plus beau que

huit ou dix pieces de Corneille. Racine est plus également beau, & je crois que Moliere est plus utile : voilà nos plus grands modeles pour le Théâtre, mais ce ne sont pas des hommes uniques. Combien d'Auteurs en ont approché ? le Grondeur, le Joueur, le Légataire universel, Momus Fabuliste, le Nouveau Monde & le Préjugé à la mode sont des pieces que Moliere ne défavoueroit pas. Boursault nous a laissé les deux Esopes ; Pradon a fait Regulus ; Alcibiade, Andronic & Tiridate sont de Campistron ; Géta est de Péchantré ; Le Comte d'Essex est de Thomas Corneille, & l'on a mis son Ariane en parallele avec la Phedre de Racine ; Electre & Rhadamiste sont d'une grande beauté. Nous avons vingt autres pieces qu'on a long-temps admirées, & le Théâtre Italien nous a fourni dix chefs-d'œuvres ; delà je conclus que le nom de l'Auteur n'ajoute & n'ôte rien au mérite de l'ouvrage ; & que le très-beau en quelque endroit qu'on le trouve, sert infiniment à orner l'esprit, & nous procure cette justesse de discernement qui conduit à l'éloquence. Mais si vous voulez devenir éloquent, attachez-vous par préférence à la belle prose. Prenez vos materiaux chez

Horace & Ciceron , & apprenez de nos François les plus accrédités à bâtir à la moderne. Je vous en ai cité un grand nombre qui font tous Auteurs originaux : s'ils font inimitables , tâchez du moins d'en approcher.

Le don de la parole est un don précieux. J'ai connu des gens d'un grand mérite qui n'ont que bien parlé : j'en ai connu d'autres qui n'ont que bien écrit : j'en ai connu très-peu qui aient bien fait l'un & l'autre. Il est même des hommes qui ont le mérite de penser très-finement , mais qui ont le malheur de ne pouvoir s'énoncer , & qui n'ont pu acquérir le talent de bien écrire.

Parler tout à la fois nettement , énergiquement & précisément , voilà l'essentiel de l'éloquence : faire une repartie vive , mais un raisonnement juste , ne prouve pas qu'on soit éloquent : des traits brillans jetés dans la conversation , ou sur le papier , démontrent plutôt de l'esprit que de l'éloquence.

La véritable éloquence est celle du bon sens , simple & naturelle : celle qui a besoin de figures & d'ornemens n'est fondée que sur ce que la plupart des hommes ont trop peu de lumières ,

& ne font qu'entrevoir les choses. La fin de l'éloquence est d'enchanter les sens dont elle a besoin de gouverner les passions, de ravir l'entendement, de commander à la volonté; en un mot, d'exercer sur tout l'homme une tyrannie sans violence. Pour former le parfait Orateur, il faut que la prononciation & le geste frappent les sens, que les figures pathétiques gagnent le cœur, & que la belle économie du discours enleve l'auditoire. Plaisir bien rare aujourd'hui, mais plaisir pur & & bien touchant! Les esprits sublimes & délicats sont seuls capables de le ressentir.

Il me paroît que dans tous les genres & dans tous les goûts, soit en parlant, soit en écrivant, chaque sujet est susceptible d'une sorte d'éloquence. Le Sermon, le Plaidoyer, une Ouverture d'Etats, une Rentrée de Palais, un Discours académique, en un mot tout discours public a ses regles particulieres, & demande des traits qui les différencient tous. Mais l'éloquence ne se borne pas aux grands sujet: on peut la mettre en œuvre dans une relation simple, dans une historiëtte, dans une conversation légère; & c'est dans ce dernier cas qu'il faut assez connoître

l'usage de la vraie éloquence, pour ne la pas déplacer. Là il faut de grands ornemens & de beaux morceaux, ici il ne faut qu'une noble simplicité.

Qu'un Avocat dans une réplique moins étudiée que son plaidoyer, détruise des fortes objections par des raisonnemens plus solides, qu'il démêle le vrai du vraisemblable, qu'en appuyant sur ce qui doit opérer le gain de sa cause, il manie sa matière par des tours toujours nouveaux; que loin d'ennuyer, il presse & charme son auditoire de façon qu'en déconcertant l'Orateur qui l'écoute, il détermine le Juge à opiner en sa faveur, voilà un habile homme, un homme éloquent.

Combien de gens deshonnorent & profitent l'éloquence! Un téméraire monte effrontément sur la Tribune. S'il s'agit de discuter une question d'état ou le partage d'une succession importante, située sur différentes Coutumes, il m'affomme par une description géographique de l'Isle de France & du pays de Caux. Il se jette dans vingt épisodes étrangers à sa cause, il remonte jusqu'au trisaïeul de la partie adverse pour deshonnorer sa mémoire par cent traits calomnieux, il attaque les collatéraux, finit sa peroration

en insultant celui de ses confreres qui l'écoute. Sont-ce-là nos Nivelles & nos Dumons ? C'étoit sans doute d'un homme de cette espece qu'on a dit autrefois que Patru étoit un Avocat pauvre, & qu'un tel étoit un pauvre Avocat.

Quand un homme Apostolique, qui tire son plus grand mérite de ses mœurs, me propose un texte convenable à son sujet, que son exorde me prépare à ce que je dois entendre, que je trouve une division claire, que le fonds de la matiere est par-tout suivi & approfondi; quand je rencontre ensemble une voix harmonieuse, une belle prononciation, des gestes naturels, un style pur & modeste, relevé par des traits forts & touchans, & nourri de citations énergiques, je reconnois l'éloquence de la chaire: le discours ébranle mon ame, l'Orateur me donne de l'esprit. Je crois suivre encore les Bourdaloues, les la Tours, les la Rue, les Soanens, les la Ferté, les la Boiffiere, les Gaillards, les Hubert, & tant d'autres maîtres de l'art que j'ai entendus avec un plaisir infini. Mais que ce souvenir me coûte cher !

Quand un Moine fécond en figures pleureuses
Habille en Albigeois des sottises pieuses,
Qu'il débite pour des sermons,

Qu'un

Qu'un Juge ami de la vérité & de la justice se cabre contre ses confreres qui donnent dans le faux ; qu'il leur fasse voir , même avec énergie , qu'ils prennent à gauche dans leurs décisions ; qu'il cherche à les ramener par des principes qu'ils ne sentent pas , ou par des raisons décisives , mais trop durement rendues , il manque son coup ; & au lieu de gagner les cœurs , il revolte les esprits : mais si poliment & avec douceur il convient qu'on peut penser comme les autres pensent , s'il commence par justifier leurs raisons & leurs motifs ; s'il reprend ensuite le fait brièvement , clairement & avec grace ; s'il fait valoir des circonstances qui ont été négligées ; enfin , s'il a le mérite d'inspirer à ceux qui l'écoutent l'envie de penser & de parler comme lui , & si chacun renonce sans répugnance à ses préjugés & à sa propre opinion pour revenir à la sienne ; voilà un honnête homme , un habile homme , un homme éloquent.

Toute la France fait que feu M. le Maréchal de Villars avoit autant d'éloquence que de valeur. Aussi quelle éloquence ne faut-il pas au Général pour remettre , à la vue de l'ennemi , une troupe effrayée ; à celui qui

est chargé de veiller à la conduite des Citoyens , pour calmer une populace qui se mutine ; à l'homme subordonné pour empêcher le supérieur de faire une sottise , ou pour le déterminer sans perdre ses bonnes graces , à réparer la sottise déjà faite ? Savoir persuader , c'est être éloquent.

L'éloquence est dans la Littérature ce que la charité est dans le Christianisme : c'est l'assemblage des dons & des talens. Je ne crois pas que dans le monde entier on trouve un seul pere de famille qui ne se fasse un plaisir de veiller à l'avancement des siens : on est comme forcé par la nature d'aimer la perfection de ses enfans ; l'amour propre nourrit cette idée ; mais on se promet tout & on ne fait rien , on néglige les moyens qui seuls peuvent conduire à la fin qu'on se propose ; beaucoup de réflexions, pas une action. Dépêchez-vous de réparer cette contradiction monstrueuse. Vous venez de sentir le mérite de l'éloquence , & votre fils promet : préparez-le donc dès l'enfance à devenir éloquent , vous en avez tant de moyens : mettez toujours sous ses yeux les meilleurs Dictionnaires , nos grands Historiens , nos fameux Orateurs pour la chaire &

pour le Barreau, les Poètes les plus renommés, en un mot tout ce que nous avons de célèbres Ecrivains dans tous les goûts & dans tous les genres : formez de bonne heure un tendre commerce entre lui & ceux de ses camarades qui promettent le plus ; faites-lui recueillir avec soins les traits qui lui auront fait plus d'impression, même des piéces fugitives. Il est vrai que dans la suite il aura peut-être lieu de rougir & des recueils qu'ils aura faits, & des liaisons qu'il aura contractées : mais cette honte même est une preuve que le goût s'épure, & nos premières erreurs ont du moins cette utilité, qu'elles nous conduisent imperceptiblement à nous tromper moins en des choix plus importans.

Je vous ai fait sentir encore que c'étoit une précaution très-nécessaire d'introduire vos enfans de bonne heure dans des maisons respectables : par-là ils seront plus à l'abri des mauvaises compagnies & de l'oïveté : ils seront plus attentifs à se bien conduire, & ils feront concourir l'usage du monde avec l'étude, qui sont les seuls moyens qui conduisent à l'éloquence. Il est encore très-important de leur apprendre à parler en pu-

blic. Les Déclamations, les Oraisons, les Theses, les Tragédies, tout cela inspire une honnête hardiesse, cultive la mémoire & dénoue la langue. Il naît tous les jours des circonstances décisives qui demandent de nous des actions d'éclat, dont même avec beaucoup d'esprit, nous n'aurions pu nous tirer, si une heureuse éducation ne nous avoit inspiré une sécurité modeste.

Quand je vous ai parlé dans ma Préface de la maniere de voyager, le moment n'étoit pas venu de vous dire que l'homme trop franc, trop galant & trop libre ne réussit guere chez nos voisins. Il faut se rendre assez maître de son esprit, de ses goûts & de ses manieres pour convenir & pour plaire à tous les hommes : il faut se faire un esprit assez délié & assez délicat pour entrer dans le caractère des hommes avec lesquels nous avons à vivre. S'ils ont leurs défauts, nous avons les nôtres : & c'est une forte d'injustice de vouloir assujettir toutes les Nations à nous ressembler. Nous trouvons toujours de quoi nous dédommager par-tout quand nous portons en voyageant de quoi mériter l'estime des hommes distingués,

qui loin de sentir le terroir , pourroient donner en tout Pays des leçons de bonté, d'habileté & de politesse, & combien faut-il de dons, de talens & d'éloquence pour négocier utilement avec les Souverains ?

Il est vrai qu'un honnête homme ne peut trop aimer ce qui donne de la réputation, mais il ne faut pas séparer ce goût de la modestie. L'espoir de s'immortaliser par quelque voie que ce soit, est à proprement parler, une véritable chimere. La satisfaction intérieure qu'on sent à bien faire ce qu'on fait, est la vraie récompense du mérite : elle est indépendante des secours que le présent peut procurer & de ce que l'avenir pensera. Parlons bien, écrivons bien dans la seule vue d'être agréables aux autres, & d'être raisonnablement contents de nous-mêmes, c'est assez pour être heureux. N'avoir en vue que de s'éterniser par des dons, par des talens, par un mérite acquis de toute espece, si l'on n'y ajoute pas le dessein d'édifier & d'instruire, c'est un attentat à la Divinité.

Il est encore vrai qu'aujourd'hui peu de gens font dans le cas de pouvoir s'enorgueillir des dons de bien

parler & de bien écrire : mais celui-là même qui réunit ces dons peut-il s'en prévaloir s'il pense que mille gens valent mieux que lui, & que son mérite vient d'en haut ? Ainsi pour tenir toujours l'usage de ces dons dans le ressort de la sagesse, ne cherchons dans tout ce qui est de l'esprit que la ressource de nous instruire & de nous amuser, & sans ramener notre attention sur ce que nous valons, ne nous occupons que du soin de valoir mieux. C'est porter sa sottise jusqu'au dernier période que de voir avec chagrin le mérite des autres : cet orgueil ne ressemble pas plus à l'émulation que l'hypocrisie à la vertu : prenons bien garde de les confondre.

J'ai connu des gens en qui tout le monde a cru trouver de l'esprit, & qui étoient assez extravagans pour être fâchés de n'en pas avoir seuls. Rien ne prouve mieux la petitesse de notre ame & la fausseté de notre esprit que la jalousie que nous sentons de l'esprit des autres. Plus nous savons, & plus nous sentons que ce n'est presque rien en comparaison de ce qui reste à savoir. La vie est courte, est-ce sagesse que de la passer toute entière à apprendre ? & si nous n'avons pas

d'autre motif que le desir de savoir plus que les autres, cette insatiabilité ne peut-elle pas s'appeller l'avarice de l'esprit ?

Quand nous avons autant d'esprit, d'étude, de lecture & d'acquis qu'il en faut pour remplir les devoirs de notre état, & pour bien jouer notre rôle dans le monde, il est plus de notre vrai bonheur d'en savoir jouir que de songer à amasser toujours : il suffit d'entretenir les fonds, sans songer à grossir les revenus ; alors il est permis de lire plus légèrement & d'une façon plus détachée. Il ne s'agit que de ne se pas ennuyer & de s'amuser : bien entendu pourtant que le sort nous ait placés dans une situation tellement indépendante que nous ne soyons pas obligés de faire commerce de savoir & de talens, sans quoi on est toujours obligé d'apprendre.

Est-ce à l'étude ou à l'expérience que nous devons le plus ? Il semble que l'une & l'autre partagent le temps de l'homme. L'étude plus dévorante s'empare de tout le feu de notre esprit depuis vingt-ans jusqu'à trente : alors succede l'expérience qui plus sage & plus tranquille nous enseigne plus lentement & plus sûrement : mais

quoique nous apprenions par l'une & par l'autre , ne nous étonnons pas si nous réuffissons moins que l'heureuse ignorance. Le malheur ne doit pas ralentir l'émulation : comptons un peu sur la révolution du goût & sur l'inconstance des hommes. « Il me semble , dit Pline , que la mort de ceux » qui préparent quelque chose d'immortel est toujours à contre-temps ; » car au lieu que les voluptueux , par » le mauvais usage qu'ils font de leur » vie , méritent chaque jour de cesser » de vivre , ceux qui ont la postérité » pour objet , & qui travaillent à perpétuer leur mémoire , ne sauroient » jamais mourir trop tard , puisque la » mort leur coupe toujours le cours de » quelque bel ouvrage commencé. » Livrez-vous à l'émulation , mais craignez l'orgueil ; ces deux conseils ne sont pas contradictoires.

Si vous voulez perfectionner le talent qui vous est propre , & bien écrire dans le goût , dans le genre & dans le style qui vous conviennent le mieux , profitez des conseils de M. Rousseau : & malgré toute votre étude & tous vos soins , ne comptez pas sur une autre récompense que celle que je vous ai annoncée de sa part.

Car aussi bien quel est le grand salaire
 D'un Ecrivain au-dessus du vulgaire ?
 Quel fruit revient aux plus rares esprits
 De tant de soin à polir leurs écrits ?
 A rejeter des beautés hors de place ,
 Mettre d'accord la force avec la grace ,
 Trouver aux mots leur véritable tour ,
 D'un double sens démêler le faux jour ,
 Fuir les longueurs , éviter les redites ,
 Bannir enfin tous ces mots parasites ,
 Qui malgré vous dans le style glissés
 Rentrent toujours quoique toujours
 chassés ?
 Quel est le fruit d'une étude si dure ?
 Le plus souvent une injuste censure.

Si vous osez devenir Auteur , crai-
 gnez la censure , & ne courez point
 après la louange : mettez en œuvre tout
 ce que je vous ai dit sur la pureté du
 style , & sur le bon goût : formez vo-
 tre esprit sur d'excellens principes ; or-
 nez-le par la lecture de nos plus grands
 Ecrivains : tâchez enfin de parvenir à
 l'éloquence. Instruisez , amusez & ne
 scandalisez jamais. Il y a bien des dé-
 grés de distance entre les talens qui
 nous approchent le plus de la perfec-
 tion , & les défauts de l'esprit qui ren-
 dent tant de gens méprisables ; l'un
 est faux bel esprit , l'autre fait le bouf-
 fon & le mauvais plaisant , celui-ci

n'aime qu'à railler , celui-là ne fait que médire , le calomniateur est le pire de tous : voilà des parties de caractère que vous ne sauriez trop éviter : discutons-les en deux mots pour vous conduire du moins au bon esprit sans lequel vous ne mériterez jamais l'estime des honnêtes gens.

Le faux bel esprit me paroît la plus dangereuse & la plus séduisante de toutes les illusions. Ce monstre procede d'un très-grand vice , le sot orgueil , & d'un très-grand malheur , le défaut de goût. Ce qu'il y a de plus triste pour le fat qui est infecté de ce ridicule , c'est de se croire fort supérieur à ceux qu'on reconnoît à juste titre pour gens d'esprit. Né sans goût , n'écrivez jamais ; né orgueilleux , songez que les plus parfaits sont bien imparfaits : commencez donc par la docilité que je vous ai tant recommandée. Souvenez-vous que la plupart des hommes ne restent trop longtemps de grandsfots que parce que trop-tôt ils ont fait sottement les Docteurs. Enfin vous voulez écrire ? soyez donc aisé , naturel , toujours clair , délicat & profond , s'il le faut : n'attendez pas les conseils , allez au-devant d'eux : flattez l'oreille du Lecteur : un

style qui rebute n'est pas propre à faire goûter une vérité : assujettissez-vous au goût des grands maîtres pour les sentimens & pour les pensées , & au cours du jour pour la maniere de les rendre : touchez le cœur , ornez l'esprit , nourrissez la raison , & dans tous vos ouvrages souvenez-vous des beaux Vers que vous avez lus sur la raison & sur l'esprit.

De tous les deux se forme esprit parfait.

Je ne fais si l'esprit bouffon n'est pas aussi méprisable que l'esprit railleur est dangereux. Ceux dont l'esprit est d'une portée médiocre , & dont le goût n'est pas sûr , courent de grands risques quand ils veulent se jeter dans le plaisant. Quel milieu entre le gracieux & le fade ! Tel croit badiner avec grace , & atteindre jusqu'à Voiture , qui ne passe pas Polichinelle : mais s'il pleut de mauvais plaisans , il ne pleut pas moins de fots qui les admirent.

Qu'il est difficile de railler les absens sans en médire , & les présens sans les offenser ! Cependant on perdrait moins à devenir muet qu'à devenir offensant : abstenez-vous donc de la raillerie. Si

vous la rendez tellement délicate qu'elle soit comme imperceptible, peu de gens la sentiront; si elle est fréquente, vous ennuyez & vous laissez croire que vous n'êtes capable que de cette force d'esprit: avec vos inférieurs ou avec des petits génies, c'est une honte; avec un Grand ou un supérieur, pour peu que la pointe égratigne, point de miséricorde; à l'égard de vos égaux, ils vous le rendront avec usure.

Que d'écueils autour de la raillerie! Il est vrai que quand elle est rare, juste, légère & finement rendue, la conversation en est plus piquante; mais quel fonds d'esprit & quelle délicatesse ne faut-il pas? N'est-il pas plus sûr de supprimer un bon mot que d'en hazarder un dangereux? On dit qu'il faut éviter le jeu de main: j'appelle dans le même sens la raillerie une sorte de jeu d'esprit qu'il faut également éviter. Railler conduit à médire, médire à calomnier: le railleur & le fatyrique sont presque synonymes. J'ai peine à comprendre comment on se fait un tel caractère; tout le monde sent qu'il a des suites fâcheuses, mais on a de la peine à réprimer la fureur de montrer de l'esprit & l'on admire en soi un penchant qu'on trouve odieux dans les autres.

Je suis convaincu que ceux qui commencent à se former l'esprit se le formeroient bon, s'ils étoient bien conduits, ou s'ils se tenoient sur leurs gardes : mais un jeune homme qui se sent un peu de feu dans l'imagination, hazarde une sottise, une raillerie offensante, ou une obscénité qu'il ne se donne pas la peine d'envelopper ; il cherche à donner parmi un tas d'étourdis & de libertins qui l'admirent & de tels suffrages achevent de le gâter.

La raillerie est une injure déguisée d'autant plus difficile à soutenir, qu'elle porte une marque de supériorité. Pour n'être pas dangereuse, il faut qu'elle réjouisse les indifférens sans blesser les intéressés. On peut se moquer d'un présomptueux qui a quelque endroit ridicule ; mais il y a de la honte à se moquer d'un sot. Les sots sont un genre d'hommes avec qui il n'est jamais permis d'avoir raison, c'est même une sottise d'avoir trop d'esprit avec eux. Par un sot, je n'entends pas celui à qui il échappe une sottise, mais celui qui l'ayant faite ne la sent pas, & par conséquent ne se met pas en devoir de la réparer.

A de petits esprits, ne laissez jamais

lire des contestations de Religion ; & aux esprits qui ne sont pas encore tout à fait formés , supprimez tout ouvrage qui peut falir l'imagination & corrompre le cœur ; gardons-nous bien de vouloir enrichir notre esprit aux dépens de notre ame. Nous avons dans ce dernier genre des morceaux inimitables. Je serois bien fâché de les avoir faits.

Une fille mal élevée , qui croit avoir beaucoup d'esprit & qui n'en a point , dévore des Romans , copie les Lettres Portugaises , médite furtivement les Contes de la Fontaine , & pleure le malheur d'Abailard : quel sujet pour en faire une femme ! cependant elle fait des jalouses & des rivaux , on se bat pour elle , tandis que la fille bien née , d'un esprit simple & droit , qui fait conduire la maison de son pere , faire un fauteuil , s'instruire avec la Bruyere , & se réjouir avec Voiture , a bien de la peine à mettre un connoisseur dans son parti. Ne cherchez point ailleurs la preuve de notre dépravation.

Evitez avec la plus délicate circonspection de parler jamais de vous-même , & si la politesse des autres vous force de répéter quelque événement

dont le détail vous flatte , foyez bien court , & parlez-en avec une pudeur infinie. C'est un ridicule outré de citer à tout propos ses services , ses talens , son crédit , sa naissance. Vous ne verrez point un homme délicat & un vrai vertueux donner dans cette fatuité. Nos avantages parlent eux-mêmes , laissons à la vérité des faits le soin de nôtre réputation.

Parmi nombre de beaux traits qu'on trouve dans les Amusemens sérieux & comiques , il y a sur-tout une saillie qui m'a frappé. Un fat parloit toujours de lui-même , & contoit très-moderatement ses défauts : mais ses défauts se réduisoient à être trop franc , trop véridique , trop libéral , trop officieux , trop intrepide dans le péril , trop prompt à pardonner , &c. Un vraiment honnête homme , peut-être un peu misantrope , piqué de cette orgueilleuse confession , lui dit que le dénombrement des vices dont il s'accusoit avec tant de franchise & de pudeur , étoit une assez bonne preuve qu'il avoit les vertus contraires. Combien de faquins lisent de bonnes choses & n'en profitent pas !

Ne foyez pas moins attentif à éviter dans vos discours & dans vos let-

tres, je ne dis pas seulement la calomnie, le calomniateur est un fripon du premier ordre; mais fuyez la médifance avec autant de scrupule; rien n'est plus petit ni plus lâche que de révéler les défauts d'autrui. Si l'on croit se faire un mérite nouveau en exagérant ou en révélant les défauts des autres, l'idée est fautive, on se fait bien plus mépriser que ceux qu'on méprise, & souvent on ne fait tort qu'à soi-même. Gardez vous sur-tout de jamais écouter les faiseurs de rapports, ce sont des insectes rampans, dont le cœur & la bouche remplis de fiel & de malice ne cherchent qu'à infecter la société. Rompez-vous les liens d'une tendre amitié, sur un simple rapport? en est-il de fideles? ne sont-ils pas tous défigurés ou empoisonnés? Non, rien n'est plus méprisable, plus haïssable & plus dangereux que ces sortes de gens: mais aussi rien ne marque plus de foiblesse que de leur prêter la moindre attention. Que seriez-vous donc si vous leur livriez votre confiance? Suivez le sage conseil de Moliere:

A tous les fors caquets n'ayons aucun égard.

Je crois le bon esprit autant au-dessus du bel esprit que la vertu est

au-dessus de la fortune : mais les hommes jugeant mal des choses, & trompés par les objets, s'occupent plus du soin de briller ou de s'enrichir que de devenir vertueux.

L'esprit & le cœur ont tant de liaison qu'il n'est guere possible d'avoir un bon cœur & un mauvais esprit. Il est bien vrai qu'on peut avoir le cœur grand avec un petit génie, & que l'étendue de l'esprit n'est pas incompatible avec la petitesse de l'ame ; mais il n'en est pas de même de la bonté ou de la malignité. On peut dire en général qu'elles influent également sur toutes les parties du caractère ; elles commencent par le cœur & finissent par l'esprit.

Si notre volonté est tellement corrompue qu'il ne nous reste presque plus de liberté pour penser & pour agir, notre dépravation n'en est pas moins punissable, puisqu'elle est l'effet d'un aveuglement volontaire, & en ce cas il n'est guere en notre pouvoir de corriger nos vices ou nos défauts : alors nous avons besoin d'un secours surnaturel ; & comment l'obtenir, si nous avons toujours travaillé à nous en rendre indignes ? Mais si nous ne sommes pas encore parvenus jusqu'au dernier degré de la corruption, nous pou-

vons par réflexions redresser ce que nous avons de vicieux dans le cœur, nous pouvons même à force de jugement, réparer ce que nous sentons de défectueux dans notre esprit, & ce miracle ne dépend que de se bien connoître, & de vouloir efficacement se corriger.

Le bon esprit est un assemblage de dons différens, & celui-là seroit bien près de la perfection qui posséderoit dans toute sa plénitude ce qu'on doit comprendre dans le bon esprit.

J'ai connu un Magistrat qui par l'honneur, la probité, le désintéressement, la pureté d'intention, & par le travail auroit pu servir de modele aux premiers Juges du monde, mais dont l'esprit étoit si gauche qu'il ne prenoit jamais le bon avis.

De dix épithetes qui paroissent également convenables, il n'y en a qu'une qui soit parfaitement propre, c'est en quelque façon le terme unique : de même il n'y a qu'une maniere de penser juste.

Il est des ouvrages tellement délicats qu'il n'est pas donné à tous d'en sentir toute la finesse, & c'est sans doute ce qui a donné lieu à cette réflexion de la Bruyere. » Si l'on jette, dit-il,

» quelque profondeur dans ses écrits ,
 » si l'on affecte une finesse de tour ,
 » & quelquefois une trop grande dé-
 » licatesse , ce n'est que par la bonne
 » opinion qu'on a de ses Lecteurs.

Il est des propositions captieuses & des questions embarrassées , sur lesquelles on ne prend pas aisément l'idée la plus juste ; il est même des matieres dont , avec un esprit juste , il est difficile de bien raisonner. Dans tous ces cas on manque ou de délicatesse , ou de pénétration , ou d'étendue d'esprit , ou l'on n'a point assez d'étude pour faire concourir dans le parti qu'on doit prendre le mérite acquis avec le bon esprit. De tout cela il résulte qu'on n'a pas tout le bon esprit , mais il n'en résulte pas qu'on n'a point l'esprit bon.

Je crois la justesse & la droiture les parties essentielles du bon esprit , mais ces termes ne sont pas tout à fait synonymes. Cette droiture est en quelque façon émanée de celle du cœur ; au contraire la justesse n'est que le don de bien penser. Je suis pourtant persuadé qu'il entre plus de malignité de cœur dans l'esprit mauvais , que de bonté d'ame dans le bon esprit ; mais je me réduits à une idée plus simple : je regarde l'esprit mauvais comme le contraire

du bon esprit , & l'esprit gauche comme le contraire de l'esprit juste ; & de cette proposition je conclus que le cœur droit & l'esprit juste concourent ensemble à former le bon esprit.

L'esprit mauvais sert de receleur au cœur corrompu , & fait débiter par une langue envenimée tout le poison qu'il en tire. Il ne se contente pas d'empoisonner le discours le plus innocent , il attaque le ton , le geste & même le silence ; sa maniere d'écouter , de concevoir , de prendre ce qu'on dit & ce qu'on fait , est , si j'ose la nommer ainsi , une calomnie mentale & tacite ; sa maniere de le rendre , une calomnie formelle : au contraire , l'esprit gauche dans un Juge est dangereux pour le plaideur , & dans tout homme privé il n'est qu'ennuyeux.

Entre deux mauvais esprits qui sont en liaison , il se fait un commerce de malignité presque incompréhensible ; toute la malice qui part du cœur de l'un retourne au cœur de l'autre , rien n'est perdu ; l'entendement sert d'entrepôt ; la bouche & l'oreille se chargent du détail , & dans cet océan de méchanceté la correspondance est aussi régulière que le flux & le reflux de la mer. C'est de ces caractères abominables

que Madame Deshoulières dit :

Leur bouche est un sépulchre ouvert ,
 D'où sort un air impur fatal à la sagesse :
 Jamais leur langue ne leur sert
 Que pour tromper avec sagesse :
 Que pour faire à l'honneur , en secret , en
 public ,
 De ces incurables blessures
 Plus à craindre que les piquures
 Que fait le venimeux aspic.

Le bon esprit , s'il est étendu , s'éleve jusqu'au sublime , & se rabaisse jusqu'au médiocre ; il se prête aux autres , il les redresse , il les soutient , les met à l'aise , & donne à ce qu'ils disent , une sorte d'esprit qui leur avoit échappé. Cela s'appelle avoir assez d'esprit pour soi & pour les autres : mais celui qui tire vanité ou qui vend trop cher l'esprit qu'il montre , tombe dans un vice du cœur ; c'est tout à la fois un homme vain & un faux bel esprit.

Il est des occasions où le goût fin & l'esprit délicat seroient fort à charge sans le bon esprit. Si votre étoile vous force à passer un temps au milieu de gens grossiers , dans ces petites Villes où toutes les vertus se réduisent à la médifance , où tout l'esprit ne consiste qu'en fades railleries , qu'en poin-

tes , quolibets & jeu de mots , où le sophisme & la profonde dissimulation partagent le mérite. ; c'est alors que l'esprit étendu & l'esprit délicat ont grand besoin du bon esprit.

Je ne disconviens pas qu'un peu de dissimulation ne puisse entrer dans le bon esprit , elle est même une vertu nécessaire pour la politique , & ceux qui disent toujours tout ce qu'ils pensent , ne pensent pas toujours à ce qu'ils disent. Mais quelque dissimulation que la prudence exige de nous en certains cas , n'en faisons pas pour ainsi parler , notre vertu journaliere ; plaignons-nous au contraire de la corruption générale qui nous force d'ériger en vertu ce qui est si près du vice. Sauvons toujours les droits de la franchise , & pour quelque fortune que ce puisse être , ne tombons jamais dans la fausseté du cœur.

A le bien prendre , la dissimulation n'est ni vice ni vertu , elle est tantôt l'un , tantôt l'autre ; & c'est la situation qui la caractérise.

Le bon esprit n'a pas seulement le mérite de nous faire estimer , de nous faire aimer , de rendre notre commerce agréable par tout ce qui est du ressort de l'esprit , il porte encore son

efficace sur les peines de l'ame, & sur les événemens. L'honnête homme fait prendre son parti dans les disgraces, mais l'honnête homme qui à l'esprit bon, prend toujours le meilleur parti.

Que le même homme est dissemblable de lui-même ! J'ai connu de vraiment honnêtes gens, aimant les bonnes choses, généreux, officieux, mais dominés par la passion du jeu, qui après avoir perdu considérablement dans une séance, se refusoient un poulet ; j'en ai connu d'autres chargés par leur état d'être magnifiques & tout prêts de passer pour tels, qui pour un rien ont manqué leur coup. Celui-ci soutient en Philosophe de grands désagrémens, qui devient furieux pour une bagatelle ; celui-là perd l'amitié d'un grand Seigneur, pour vouloir soutenir avec trop d'opiniâtreté son sentiment sur une chose fort indifférente ; toutes petites dont nous ne sommes les dupes que faute de bon esprit.

Que d'inquiétudes intérieures, que de mouvemens & de soins deshonorans, quand on se livre aux détails de l'avarice ! que n'apprend-on à corriger les foibles de l'ame, ou du moins

à les cacher sous le bon esprit ?

Tâcher d'être tel qu'on doit être & ne se donner que pour ce qu'on est, sauver toujours les apparences, cacher bien toutes ses foiblesses, ne se montrer jamais que par le bon endroit, c'est le miracle du bon esprit.

Pleurer pour un rien, ne pouvoir se vaincre sur une minutie, se parer d'un crédit qu'on n'a pas & qu'on ne mérite pas, tirer d'une dignité accidentelle un motif de supériorité sur d'honnêtes gens, tout cela sent fort la fottise & l'enfance, & marque le défaut de toutes les parties du bon esprit.

Les vertus sont toujours les mêmes, mais les dispositions de l'homme pour la vertu sont bien inégales. Je ne fais rien de plus propre à corriger ce qu'il y a de défectueux dans ces dispositions que le bon esprit. Il aide à l'ame ébranlée à se remettre dans son assiette, il la détourne du mal & la porte au bien, il la fortifie par réflexion contre l'agitation des premiers mouvemens, il fournit le spécifique dans des malheurs qu'on croyoit insoutenables, & souvent il sauve notre gloire que nous étions prêts de profiter à la perfidie, à la dureté, à la colere, à l'entêtement, à la petitesse & à d'infâmes détails. Ce
font-là

font-là les secours que nous pouvons tirer du bon esprit contre nos passions & contre nos foibleſſes ; le chemin est court du cœur à l'esprit, & l'affinité qui se trouve entre le sentiment & la pensée ne permet pas de douter que le bon esprit, qui doit penser excellemment, n'ait la force de rectifier ce qu'un sentiment pourroit avoir de blâmable : ainsi je crois que le bon esprit contribue autant à nous rendre estimables par le cœur que par l'esprit.

Deux hommes illustres nous ont laissé dans un même fait deux grands exemples du parfaitement bon esprit. A peine est-il décidé que feu M. de Cambrai s'est trompé dans son explication des Maximes des Saints, qu'on apprend qu'il se retracte : je trouve autant de bon esprit, de grandeur d'ame & de solide piété dans cette retractation, que de délicatesse d'esprit dans *Telemaque*. Feu M. de Nismes étoit ami de M. de Cambrai, mais il étoit son ami jusqu'à l'Autel : s'il est obligé de publier la Bulle du Pape à l'occasion du Livre condamné ; que de beautés dans son Mandement pour la publication ! il rend justice à la vérité, sans rien ôter au mérite ; les droits du dogme sont sauvés, mais le sujet d'une condam-

nation devient la matiere d'un éloge ; il n'échappe rien de médiocre aux Grands Hommes.

Ne vous contentez pas d'avoir l'esprit droit & juste , songez encore que le bon esprit doit nous inspirer toute l'indulgence qu'il nous est permis d'avoir pour les défauts d'autrui. En général le bon esprit prend bien tout ce qu'il voit & tout ce qu'il entend ; toute action mauvaise en soi , il la condamne , mais il ne la relève pas ; il donne un tour favorable à celle qui n'est qu'équivoque, & il justifie tout ce qui peut être justifié.

Etudions-nous bien , & nous viendrons que notre vivacité à condamner les autres est un effet de notre étourderie quand nous sommes jeunes , & de notre malignité quand nous sommes vieux.

Les plus parfaits des hommes sont bien imparfaits : pourquoi donc refusons-nous aux autres la même indulgence que nous attendons d'eux ? Quelle injustice ! Dans un même fait accompagné des mêmes circonstances nous blâmons les autres au lieu de les plaindre , & nous prétendons qu'ils nous plaignent au lieu de nous blâmer : voilà justement les deux poids & les deux mesures , mais nous nous abusons. Si nous

plaignons les autres, on nous plaindra ; si nous les blâmons on nous blâmera.

Dans le premier mouvement, les fautes qu'un jeune homme voit faire flattent son amour propre : il ne manque pas de faire dans son imagination des comparaisons flatteuses de lui-même avec les autres : il grossit son mérite des défauts d'autrui. S'il échappe à quelqu'un un mauvais terme, une pensée fautive ou une impolitesse, il en tire avantage, il en nourrit son orgueil, comme si le ridicule d'un autre devenoit une vertu pour lui ; mais de quel front ose-t-il se savoir si bon gré, pour un petit défaut qu'il ne reconnoît pas en lui, quand il s'y en trouve d'essentiels qui seroient un objet bien plus légitime de son attention ? Si l'amour propre étoit moins aveugle & mieux entendu, il produiroit un effet tout différent en nous ; & n'ayant pas l'esprit assez bon pour excuser les autres, du moins par politique nous n'en serions pas les censeurs.

Rire de ceux qui ont quelque difformité dans la figure, c'est une foiblesse qu'on ne pardonne pas aux enfans ; que n'avons-nous la même équité ou la même indulgence sur les défauts que nous trouvons dans le caractère ? Est-on

moins à plaindre d'avoir le cœur gauche, l'esprit tortu, l'humeur raboteuse, que d'être boiteux ou bossu ? Oui, me direz-vous, parce qu'on ne peut ni s'allonger la jambe ni se redresser la taille, & qu'on peut raccommo-der les difformités du caractère. J'en conviens, on peut l'un, on ne peut pas l'autre ; mais ce n'est pas une raison qui justifie notre trop de sévérité sur les défauts d'autrui ; au contraire, la peine que les hommes ont à se corriger est un accroissement à leurs défauts, qui demande de nous un redoublement d'indulgence.

Si l'homme connoissoit bien ses vrais intérêts, il travailleroit à sa perfection préférablement à toutes choses ; & s'il étoit plus entendu, il mettroit à profit jusqu'aux défauts d'autrui : on trouve à gagner avec les plus imparfaits. Plaignons un brutal d'être brutal, prenons dans sa férocité même du goût pour la politesse, & pour la douceur : rien n'est plus propre que la rencontre d'un avare à me faire sentir tout le mérite de la générosité.

On ne se fait pas soi-même : heureux celui à qui il a été donné davantage ! Remercier sans cesse du mérite acquis, travailler sans cesse à celui qui reste à acquérir, c'est assez d'occupation pour

le cœur & pour l'esprit ? ne nous rendons point indignes du bien qui est en nous par d'injustes commentaires sur celui que nous ne trouvons point dans les autres, & qui y est peut-être sans que nous l'y connoissions.

Celui qui se connoît en mérite, qui n'admet dans ses jugemens ni aveuglement, ni prévention, est le plus indulgent ; & celui qui n'a ni lumieres dans le discernement, ni sincérité dans l'intention, est le plus sévère. Pourquoi ce renversement ? c'est que la mauvaise opinion qu'on a des autres n'est fondée le plus souvent que sur la trop bonne opinion qu'on a de soi-même.

Le bon esprit trouve dans ses défauts de quoi s'humilier, l'esprit mauvais trouve de quoi s'énorgueillir dans les défauts des autres.

Ne pas voir des défauts marqués ; c'est manquer d'esprit ; faire trop sentir qu'on les remarque, c'est manquer de bonté & de politesse ; n'en pas profiter, c'est manquer de jugement.

Nous avons peu de temps à jouir de nos avantages : l'homme le mieux fait & le cul-de-jatte sont à peu près de même taille à quatre-vingt ans ; la vieille rend les talens inutiles & dans nos plus beaux jours un rien nous peut dé-

ranger l'esprit : pourquoi donc sommes-nous si contents de nous-mêmes ? Quelques dons que nous avons reçus de la nature, peuvent-ils justifier ce fonds d'orgueil qui nous fait mépriser ceux qui sont moins bien partagés que nous ? quelle présomption ! quelle injustice ! Non, il n'est point de plus grande foiblesse que de voir sans pitié les foibles d'autrui.

Si notre ménagement pour les autres nous en attire de leur part ; si l'indulgence pour les défauts d'autrui nous rend nous-mêmes plus supportables, & si elle nous procure plus d'agrément dans le commerce de ceux avec qui nous avons à vivre ; si elle rend nos liaisons plus constantes & l'accomplissement de nos devoirs plus gracieux ; enfin, si par bonté naturelle ou par une politique louable nous forçons les hommes à être contents de nous, quel fruit plus délicieux pourroit-on attendre du bon cœur & du bon esprit ?

Gardons-nous bien de devenir flatteurs ; gardons-nous plus encore d'encenser le vice : mais ne soyons ni des critiques ennuyeux, ni des Juges impitoyables, sans quoi nous tombons dans l'autre extrémité, nous devenons esprits durs : or je ne fais si la bonne édu-

cation seule pourroit vous inspirer la douceur, l'égalité, la complaisance & la politesse dont j'ai parlé, si elle ne commençoit par produire en vous le bon esprit; & je crois que l'indulgence sur les défauts d'autrui marque encore plus de bon esprit que de politesse.

Ce n'est pas seulement par toutes ces considérations que je dois me former un bon esprit, il me procurera bien d'autres ressources; c'est à lui seul que je puis devoir le don de bien penser; peut-être le don de bien penser produira-t-il ceux de bien parler & de bien écrire, du moins m'inspirera-t-il le goût & le choix de la lecture. J'évite l'ennui & l'oïveté, je me sauve des fâcheux, je m'amuse & je m'instruis; par-là je me garantis d'un mal, & je m'en procure un bien qui dépend de moi & qu'on ne sauroit m'ôter; par-là si je ne suis pas bel-esprit, je l'aime dans les autres; & disposé à croire qu'ils ont intention de bien dire & de bien faire, je souffre leurs foibleffes, & je n'empoisonne point leurs vertus: combien de trésors dans le bon esprit par le secours desquels je fers tout à la fois mes plaisirs & ma vertu! Mais ce n'est pas tout, le bon esprit ne me conduit pas seulement à souffrir avec moins

de peine ou à trouver plus agréable le commerce des autres, il leur rend aussi le mien plus gracieux; il nous fournit de quoi désarmer la malignité & l'antipathie, & tôt ou tard nous fait aimer & estimer. Il sert de vernis à nos défauts, & nous empêche de montrer mille petits mouvemens de l'ame que l'honneur auroit bientôt défavoués; il nous apprend à connoître le prix des choses, & nous guide dans nos jugemens; il nous apprend à jouir, à ne point souhaiter, & s'il le faut à souffrir: enfin, le bon esprit est de tous les dons celui qui peut le plus infailliblement nous conduire à la sagesse, puisque c'est par lui que nous acquérons le mérite de corriger nos défauts, & de devenir plus délicats dans le choix de nos plaisirs.



C H A P I T R E I V.

De l'utilité, du choix & de l'usage des plaisirs ; du jeu ; de la chasse ; du bal ; des spectacles ; de la musique ; de la bonne chere ; de la promenade ; de l'amour & du commerce des femmes.

SI le bon esprit est un don précieux & d'une ressource merveilleuse dans tous les états où nous nous trouvons, on peut ajouter que son secours ne nous est jamais plus nécessaire & plus efficace que dans le choix & dans l'usage de nos plaisirs. Les plaisirs & les affaires partagent la vie de l'homme ; l'agrément des uns corrige l'amertume ou délasse de la fatigue des autres ; mais si les plaisirs sont nécessaires, ils sont bien dangereux : il est donc de la dernière importance de les choisir avec assez de délicatesse & de les goûter avec assez de modération pour ne leur rien sacrifier de tout ce qui est dû à la vraie vertu ; & c'est sur-tout au bon esprit à nous déterminer sur le choix, & à nous régler dans l'usage.

Il est certain que les plaisirs inno-

cens font la félicité de la vie ; on ne peut en jouir long-temps fans dégoût ; mais on ne peut s'en passer fans contrainte. Je fais que l'imagination fait presque tous nos plaisirs & toutes nos peines : & c'est une raison nouvelle de nous amuser quelquefois ; enfin , tout le monde convient que les plaisirs & la gloire font deux biens généraux qui assaisonnent les autres ; & il est admis dans la morale la plus sévère que les plaisirs honnêtes ne sont pas incompatibles avec la véritable sagesse. Les sages ont même cet avantage que leurs plaisirs sont plus durables , parce qu'ils sont réglés ; comme leur vie est plus calme & plus tranquille , parce qu'elle est plus innocente.

J'ai dit que les plaisirs sont nécessaires : en effet les hommes sont exposés à des revers si étonnans & si imprévus , à des préjugés si extravagans , à des préventions si ridicules , que le Philosophe le plus sage , quand il se trouve dans le cas , sent ébranler , comme malgré lui , tous les fondemens de sa sagesse. Eût-il médité pendant toute sa vie sur les extravagances de la fortune & de l'iniquité des hommes dont je vous parlerai dans la suite , il y a toujours dans les réservoirs du hazard ou

de la malignité quelque trait nouveau qui avoit échappé à nos réflexions. La prudence fut & sera toujours la dupe du fort ; & telle est la foiblesse de la plupart des hommes que les plus forts sont les plus susceptibles de chagrin. Le chagrin est un poison subtil qui nous tue imperceptiblement quand nous n'avons pas appris par avance à nous élever au-dessus des événemens , je n'y fais pas de remede plus infailible que le plaisir , c'est un spécifique.

Comment se réjouir , me dira-t-on , quand on souffre , cela est impossible ? point du tout ; le plaisir dans le fort de nos afflictions nous paroît insipide ; mais peu à peu il affoiblit le sentiment de la douleur , il étourdit le mal , il dissipe les vapeurs chagrines qui s'élevaient de temps en temps dans l'ame : insensiblement nous nous retrouvons dans notre assiette , & la tranquillité de retour nous rend toute notre sensibilité pour les plaisirs innocens que le chagrin nous rendoit amers. Il ne s'agit que de les choisir ces plaisirs , & d'en bien user. Sur-tout prenons bien garde , que ce qui ne doit être que plaisir & amusement , ne prenne pas sur nous l'autorité de passion ; c'est tout à la fois une dépravation du cœur &

de l'esprit que de se deshonorer & de se ruiner par ce qui n'est fait que pour nous amuser.

Je conseille l'usage des plaisirs, mais je ne veux pas qu'on s'en enivre. Pour prévenir cette ivresse & s'en garantir, je crois qu'on ne fauroit mieux faire que de consulter autant la prudence que le goût dans le choix même des plaisirs. Si cette maxime est bonne pour tous les plaisirs en général, elle est encore d'une pratique infiniment plus utile dans l'usage du jeu. On se manque à soi-même, quand on laisse échapper une seule de toutes les ressources que les plaisirs procurent; non seulement ils sont propres à nous distraire du sentiment de nos peines ou à nous piquer le goût par la jouissance de ce qui nous flatte; c'est aussi une politique de savoir se livrer à de certains amusemens. Tel qui sans passion & même sans goût pour le jeu, ne joue que pour s'introduire dans le monde, ou pour en cultiver le commerce, parvient souvent à faire connoître en lui un mérite qu'on eût ignoré. Si ce mérite reconnu lui attire des suffrages importans & de puissans amis, il se seroit fait tort à lui-même de n'avoir pas préféré par complaisance le plaisir qu'il aimoit le moins à celui qu'il aimoit le plus.

La corruption des temps a fait du jeu un métier & une affaire. La maniere de parler dont on se sert quelquefois pour exprimer une bagatelle, ou pour peindre une chose facile, *ce n'est qu'un jeu*, n'est pas convenable aujourd'hui pour ce qu'on appelle vraiment le jeu. Convenons, à la honte de nos jours, que nous en faisons un misérable commerce. Observez donc bien régulièrement que le jeu soit toujours un amusement pour vous ; si vous souffrez qu'il s'érige en passion, il tournera bientôt en fureur. Un joueur de profession qui expose au hazard du cornet ou d'une carte, le patrimoine qu'il tient de ces aïeux ; qui hazarde la dot de sa femme, & ce que la nature a substitué au profit de ses enfans, court à l'Hôpital chargé de l'opprobre public. Vous ne verrez point l'homme entendu & maître de ses passions sacrifier les plaisirs d'un beau jour & d'une nuit tranquille à la folle espérance d'une sorte de fortune qu'on fait très-rarement, & qu'on ne fait presque jamais sans intéresser l'honneur. Ne manquez pas de lire & de retenir sur cela la maxime de Madame des Houlières.

On commence par être dupe ,
On finit par être frippon.

On est perdu pour jamais si une réflexion aussi judicieuse & aussi pressante reste inéficace , & si après l'avoir méditée on s'embarque dans le gros jeu : a-t-on rien de plus à craindre que de commencer par être dupe & de finir par être frippon ? Songez encore que Madame des Houlières jouoit , mais qu'elle n'étoit pas joueuse. Elle avoit senti toute l'amertume des disgraces & toute la douleur de l'infirmité ; cependant dans le temps même que la mort moissonnoit ses proches & la maladie sa beauté , dans le temps que la fortune dérangoit ses affaires , elle fortifioit son ame par de solides réflexions , elle égayoit son esprit par des plaisirs innocens ; elle jouoit , mais deux heures par jour , petit jeu , & de ces jeux où ni l'espoir du gain , ni la crainte de la perte n'entrent jamais , où l'esprit est toujours de la partie , & qui furent autorisés dans tous les temps par la nécessité de se délasser.

Il est des jeux qui sont d'usage chez les personnes les mieux réglées. On vous a fait apprendre les échecs , le

tricarac, le piquet & l'hombre, & l'on a eu raison : ce sont les seuls jeux qui devroient être permis ; il est bon de les savoir bien jouer ; & quoiqu'on puisse s'y piquer, nous sommes les maîtres de n'en faire qu'un amusement : il n'en est pas de même des trois dés, du quinquenove, du lansquenet, de la bassette & du pharaon, qui menent trop loin. Aussi de temps en temps, & sur-tout aujourd'hui, sont-ils exilés de France.

Des gros Joueurs, d'ailleurs amis, se brouillent de dessein prémédité pendant une séance longue qui se renouvelle tous les jours ; il se font de gaieté de cœur un procès important : l'avarice & l'impatience plaident la cause, la réjouissance ou le cornet la décident.

Je fais qu'en général on peut être gros joueur, honnête joueur & noble joueur ; mais ce caractère est aussi rare que celui de joueur de profession est dangereux ; de même on peut ne jouer que des jeux d'esprit, peu de temps, peu de chose, & malgré d'excellentes qualités être insupportable joueur : contradiction monstrueuse dans un caractère dont on ne sauroit assez éviter les effets pour soi-même & pour les autres.

Il est plus sûr de décider qu'un beau joueur est honnête homme, que de conclure qu'un honnête homme, parce qu'il est tel, fera beau joueur. De-là je conclus que la qualité de beau joueur mérite bien d'être comptée parmi les bonnes.

On dit qu'on ne connoît point un homme par tout ailleurs, aussi-bien que dans le vin & dans le jeu; cette maniere de décider n'est pas toujours sûre: cependant, j'ai peine à croire que celui qui dans le jeu regrette l'argent perdu, ou s'emporte pour un coup contraire, soit hors delà libéral & pacifique: l'inquiétude marque un petit genie, la colere ou l'avarice montre la petitesse de l'ame. Si l'on a assez de force d'esprit pour cacher ses défauts & ses vices, il se trouvera des cas où l'homme brusque & avare paroîtra par réflexion doux & généreux: mais s'il ne soutient pas cette espece d'hypocrisie dans le jeu; si un sonnez contraire ou une réjouissance manquée viennent à découvrir sa petitesse & sa brutalité, alors on est en droit de croire de lui que le naturel se développe, & que l'ame se démasque. On juge plus sûrement de son caractère par le premier mouvement qui lui échappe, que

par des vertus fausses & étudiées, & il perd en un moment ce qu'il avoit été long-temps à gagner, en ne se montrant pas tel qu'il étoit.

Toutes les horreurs dont j'ai été témoin, même dans un jeu médiocre, ne m'ont pas peu confirmé dans l'opinion qu'il est fort difficile de garder toute sa probité dans le gros jeu; c'est l'occasion prochaine pour tous les vices: les fonds manquent bientôt, il en faut retrouver à quelque prix que ce soit: enfin l'usure & l'injustice viennent au secours, ou l'amour prête sur gages: funeste ressource des gros joueurs.

Je ne puis mieux vous faire sentir ce que je pense du jeu qu'en vous proposant le contraire de deux sortes de situations dans le jeu même. Entrez un moment dans ces maisons où l'on ne trafique que de jeu, & où les nouveaux débarqués sont sûrs de la présence: vous y verrez sept ou huit coupeurs aux quatre pistoles, j'ai pensé dire sept ou huit furies, sacrifier dans un tournois sérieux au démon du lansquenet. On y passe jusqu'à des jours entier sans se déplacer; on compte pour rien la faim & l'insomnie; l'abattement & la pâleur sont les images de la mort; & l'agitation,

les plaintes, les grimaces, les blasphêmes représentent l'Enfer; voilà d'après nature le portrait des gros joueurs.

A ces mêmes acteurs, gens qui d'ailleurs ont peut-être du mérite, & qui gémissent du joug qu'ils se sont imposé, arrachez - leur cet aiguillon dangereux, ce désir de gagner & cette crainte de perdre, fuyez comme nécessaires de la fureur pour le jeu; placez - les au milieu de gens choisis & délicats, qui savent allier les plaisirs & la vertu; proposez-leur une promenade; au retour, une partie d'ombre bien jouée qui précède un repas propre & frugal; alors que de sentimens! que de pensées! combien de jolies choses! le cœur & l'esprit maîtres d'eux-mêmes se rendent maîtres des plaisirs, & ceux qui étoient des furies, redeviennent des hommes. Dans les deux cas que je suppose il entre du jeu, mais sont-ce les mêmes hommes? Delà sentez les effets pernicioeux d'une passion trop vive & les ressources gracieuses d'un honnête amusement.

Dans une infinité de maisons l'ordre & le paiement du souper dépendent du nombre & de la fin des par-

ties, tripots odieux dont le maître & la maîtresse esclaves du Public & des casuels, se mettent tous les jours dans le cas de mourir d'indigestion ou de faim. La femme est plus que mondaine, le servile mari dissipateur : l'un & l'autre se faisant honneur d'un si honteux commerce, raillent la maison rangée dont la fille peu riche s'occupe utilement. Quel renversement ! qu'elle honte pour le siècle !

S'il est dans une Ville quelques maisons mieux fondées, où la dépense convenable à l'état ne dépende point des profits de la ronde, & où gens délicats se feroient un plaisir d'observer toutes les règles d'une scrupuleuse bienséance : que ces maisons enfin deviennent le théâtre du gros jeu ; que le mari associe à une même table l'honnête homme & le faquin ; que sa femme ait les mêmes égards pour la soubrette & la Marquise ; qu'après toutes les minauderies & les fatuités de toute espèce qui sont les préliminaires du gros jeu, une foule d'étourdis vienne retenir rouge & noir, & qu'enfin un coupe-gorge brutal force l'hôtesse complaisante à se familiariser avec toutes les lettres de l'alphabet ; je me recrie : ô fie-

cle ! ô mœurs ! Je fais qu'on épargne le foin , le bois & la bougie , qu'on a le plaisir de ruiner tous les fils de famille , & de ne se coucher qu'à cinq heures du matin ; mais aussi l'on voit & l'on entend bien des sottises , & quand on les souffre aisément , ne laisse-t-on pas croire qu'on est bien près d'en faire ?

Il est une sorte de savoir dans les jeux que j'admets. Cette science que quelques stupides attrapent , & qui échappe souvent à des gens d'esprit , est ce que nous appellons l'esprit du jeu ; c'est l'attention & l'usage qui la procurent. Il est vrai que trop d'attention marque un tant soit peu trop d'attache , & c'est un vice de l'ame : mais aussi une inattention perpétuelle qui fait jouer très-mal un jeu qui ne peut faire plaisir que quand il est bien joué , est une preuve évidente de l'égarement ou de l'évaporation de l'esprit ; faites bien tout ce que vous faites ; c'est justice & plaisir pour vous & pour les autres.

J'ai connu une femme folle , mais folle de toutes les especes de folie , faisant la belle & la jeune fort mal-à-propos , sachant uniquement médire & minauder , incapable de la moindre réflexion , tellement ennuyeuse & en-

nuyée, que sans les cartes elle n'auroit pu trouver la fin du jour ; elle étoit distraite à l'hombre jusqu'à demander au milieu du jeu, qui jouoit & à quoi, & croyoit justifier cette extravagance en répétant à tout propos que l'attention au jeu avoit un air trop bourgeois.

Au contraire, j'en ai connu une autre qui avec un port de Reine avoit mille graces extérieures, mais elle avoit encore plus de vertus que de graces : elle étoit d'une grande naissance, qu'elle soutenoit par les manieres du monde les plus nobles ; elle connoissoit les plaisirs & les aimoit, mais elle aimoit infiniment plus la raison. Je l'ai vue cent fois les cartes à la main au milieu d'une compagnie nombreuse, partager son attention avec tant de justesse qu'elle accabloit tout le monde de politesse & de bonté, & ne faisoit pas la plus petite faute au jeu. Delà je conclus qu'un homme destiné au commerce du monde, doit savoir le jeu sans l'aimer trop, qu'il doit bien jouer le jeu qu'il joue, mais sur-tout jouer noblement.

Ne jouez pas trop indolemment ; mais aussi qu'on ne démêle pas en vous de vive inquiétude, de folle joie, ni

de frayeur deshonorante ; prenez le milieu entre trop d'attache & l'inattention ; comprenez enfin que si le jeu deshonore ceux qui en font un honteux commerce , s'il fait voir dans tout son jour leur avarice & leur grossièreté, il n'est pas moins pour un honnête homme un moyen infailible de montrer sans ostentation de la noblesse dans les sentimens , de la justesse dans l'esprit , de la politesse dans les manieres , & de l'égalité dans l'humeur.

Le jeu est sans comparaison plus d'usage que la chasse , ainsi il importe plus de savoir bien jouer que de savoir bien chasser ; mais il est des occasions où il n'est pas permis de paroître tout-à-fait neuf dans l'usage des plaisirs que la campagne rend comme nécessaires. La chasse est un amusement noble , qui aide à montrer de l'adresse ou de la vigueur , qui peut procurer des liaisons utiles avec des voisins distingués , & qui pris modérément , produit tout au moins deux ressources infailibles , se porter mieux , & s'ennuyer moins.

De certaines chasses ne conviennent qu'à des grands Seigneurs ; celui qui n'ayant pas la même fortune prend le même goût , est à deux doigts de

sa ruine. La chasse ordinaire, quand on s'en occupe trop, n'est permise qu'au Gentilhomme qui est retenu dans sa Terre par goût ou faute d'emploi; mais il convient dans tous les degrés de fortune & dans toutes les Professions de savoir tirer adroitement une perdrix.

Le plaisir de la chasse est très-piquant; mais on peut dire que ce n'est point un plaisir convenable à tous les états, comme le bal ne convient point à tous les âges. Le courtisan & l'homme de cabinet ne chassent guere; l'homme sage à trente ans ne court point le bal; les uns & les autres savent dans l'occasion courir un lievre, tuer une perdrix, & danser un menuet.

Une mere qui mene sa fille au bal; sans songer à tous les périls qui l'environnent, prouve assez bien qu'elle aime plus ses propres plaisirs que la vertu dans ses enfans. Quelle envie de plaire! que de rouge & de plâtre pour réparer l'insomnie, & quel exemple pour une jeune Demoiselle! Cependant le bal est suivi d'une foule d'incommodités, qui font qu'on s'en dégoute bientôt: de même la grande dépense, le trop de fatigue, ou les momens qu'on dérobe à des plaisirs plus tranquilles



dégoûtent de celui de la chasse. Le bal est le plaisir des jeunes gens , la chasse est le plaisir de la campagne , & il ne convient au Sujet que je traite que de parler de l'usage & du choix des plaisirs qui font de tous les âges & de tous les états.

Le goût des Spectacles me paroît convenir dans tous les temps, mais tous les lieux n'en permettent pas l'usage. Heureux celui qui peut les aimer , s'y connoître & en jouir ! Gens connoissant peu le monde , & entêtés dans leurs préventions , croient que la défense des Spectacles est un devoir de leur ministere , ou tout au moins l'effet d'une sage prévoyance & d'un scrupule délicat ; je crois au contraire que si l'on apprenoit aux jeunes gens la vraie valeur des Spectacles , il seroit plus sûr de prévenir l'air de corruption qu'on leur attribue , & l'on ne manqueroit pas une ressource merveilleuse pour polir l'esprit , épurer le goût & former les mœurs.

Rendez - vous pour rendez - vous ; je le pardonnerois mille fois plus volontiers à la Comédie qu'à la Messe. Le même air qui n'est que coquet & évaporé au théâtre , est impudent à l'Eglise ; les hommes corrompus portent

tent par-tout l'air infecte sans distinction des lieux ; la mauvaise disposition du cœur peut empoisonner les meilleures choses ; mais le poison n'est point dans la chose , il est dans la disposition. Le theatre François est plus pur que jamais , & je doute qu'aucun Sermon sur l'hypocrisie soit plus efficace à convertir un faux dévot que la Comédie du Tartuffe.

C'est sur cet endroit de mon Livre que les dévots se sont récriés. Ne seroit-ce point le mot de Tartuffe qui en reveillant l'ancienne querelle auroit soulevé tout le corps contre moi ? Mais toutes les pieces de Moliere sont également propres à combattre les vices & les défauts dont il a voulu nous garantir ; la plus grande partie sont des chefs-d'œuvres de la plus saine Morale : cet auteur a été admiré de toutes les nations , & le sera dans tous les temps. Si ceux qui ont blâmé un peu trop cruellement ce que j'ai dit des spectacles avoient lu le Misanthrope avec plus d'attention, ils auroient compris que le but de Moliere étoit de faire l'éloge du vrai honneur ennemi de la flatterie & de la basse complaisance, & d'apprendre en même-temps aux hommes qu'il faut allier la politesse

avec l'honneur, & qu'on doit avoir une probité infinie sans tomber dans la rudesse. Un parfaitement honnête homme à qui mon Traité ne plaît pas, est-il obligé en conscience de me dire,

J'en pourrois par hazard faire d'aussi méchans,
Mais je me garderois de les montrer aux gens ?

Enfin tout ce que je puis faire, c'est d'admettre la diversité des sentimens sur les spectacles. Je suis fort éloigné de vouloir enseigner une morale perverse; mais je ne crois pas mon principe erroné, & je le justifierai dans le dernier Chapitre en parlant des Directeurs, par une réflexion d'un grand Ecrivain.

On comprend bien qu'une jeune Demoiselle dont on veut faire une femme raisonnable, ne doit pas être élevée en femme mondaine; mais il faut l'élever en femme du monde. S'il y a un milieu entre une Coquette & une Carmélite, entre un Capucin & un débauché, ce milieu consiste dans l'accomplissement des devoirs de l'état qu'on a choisi, & dans l'usage des plaisirs innocens; & quoi de plus propre à former un excellent caractère dans

une jeune personne, que de lui faire éviter par des bons conseils & par des représentations naturelles & persuasives tous les impertinens caractères que Moliere à ridiculifés ?

La coquette & l'étourdi aiment plus à être vus qu'à voir, à parler qu'à entendre ; ils cherchent moins les spectacles, qu'à se donner en spectacle.

Le jeune homme qui veut se tourner au bien, commence dès douze ans à acquérir du mérite ; le travail est grand, mais le succès est décisif : il tire de chaque chose tout le bon qu'il en peut tirer. S'il va à la Comédie, il lit la piece avant que de l'entendre ; il n'est à charge à ceux qui l'entourent ni par des ris extravagans, ni par des questions ridicules : il sent tout le mérite que l'action ajoute à la composition ; il ne fort point de l'Avare, sans en détester l'infame caractère ; du Grondeur, sans en être plus raisonnable & plus doux : il voit dans Cinna combien un repentir sincere peut laver de fautes, & combien la clémence fait gagner les cœurs. Tout profite à qui veut profiter.

Je ne blâme pas qu'on aille à une piece nouvelle par curiosité, mais je blâme qu'on ne cherche à satisfaire que la curiosité. Je veux qu'on s'égaie aux

traits qui font rire , & qu'on s'attendrisse aux endroits qui touchent.

Si je trouve que malgré moi mon humeur se soit laissée séduire par quelque chose d'atrabilaire ; si je suis plus sombre que je ne dois par réflexion sur des légères peines , qui souvent n'ont rien d'amer que par le vice de notre imagination , ou par la foiblesse de notre esprit , dans cette situation une piece plus plaisante que belle me suffit. Je commence par me remettre , je finis par me réjouir. Mais si je suis dans mon assiette ordinaire , je veux quelque chose de plus ; je demande ou une Tragédie dont la diction soit pure , les sentimens grands , l'intrigue bien maniée , le dénouement naturel & judicieux ; ou une Comédie dans laquelle je puisse apprendre en riant à me garantir pour toujours de toutes les especes du ridicule.

Siffler à la Comédie , parler assez haut pour interrompre l'Acteur & l'Auditoire , ou distribuer au Parterre des fumées bachiques , c'est manquer au respect qu'on doit au Public ; c'est être assez impudent pour mériter d'être chassé.

Celui qui ne court les spectacles que par inutilité de vie , s'il n'est pas une

bête, est tout au moins un homme désœuvré qui craint le commerce des honnêtes gens, & qui craint encore plus d'être seul.

Un homme d'esprit, mais bourru, trop précipité dans ses jugemens, décide sans miséricorde de la Piece & de l'Acteur. Il ressemble à celui qui n'ayant pas assez d'usage du monde, voudroit trouver tout parfait; l'un & l'autre sont punis de leur peu d'indulgence en prenant plus de plaisir à critiquer le mauvais qu'à goûter le bon. Un Auteur commence, il n'a pas encore tout le talent requis, mais il a du feu & de la justesse; vous le frondez? il n'écrit plus. Vous déconcertez la jeune Actrice qui postule? elle quitte prise, & va chercher fortune ailleurs. Par cet excès de sévérité ou par cette délicatesse mal placée, vous ruinez vos plaisirs, & vous desservez le Public en le privant de deux sujets qui auroient pu devenir excellens. Corneille & la Chammelé étoient ils parfaits, quand ils commencèrent?

Il entre bien des goûts différens dans l'Opéra, il faut bien des connoissances différentes pour en sentir toute la beauté; cependant je ne crains pas de dire que celui qui connoît également la

beauté de la Comédie , & qui la préfere , fait preuve tout à la fois & de beaucoup d'esprit & d'un discernement très-délicat.

Corneille & Racine ont écrit dans le même genre , non dans le même goût ; tous deux ont éminemment réuffi , & ils ont réuffi fans le fecours l'un de l'autre : au contraire, Lulli , quoiqu'inimitable , a brillé par Quinault , & Quinault , plus encore par Lulli.

Un Opéra est moins un spectacle que l'assemblée de plusieurs. Musique , paroles , ballets , machines , décorations : quelle dépense ! que d'Ouvriers différens ! Le spectacle est brillant , il éblouit , il étonne ; mais faites l'anatomie de la plupart des Opéra , vous trouverez , ou de grands défauts dans chaque partie , ou qu'avec des parties bonnes en foi on n'a fait qu'un tout médiocre.

Malgré la difficulté de réuffir , nous ne laissons pas de devoir aux deux hommes que j'ai cités , nombre de chefs-d'œuvres qui dureront autant que le monde : cependant je trouve que l'Opéra le plus parfait a son défaut. Mille endroits enchantent dans Atys , quelques-uns ennuient.

Il y a une sorte de discernement à

préférer l'Opéra à la Comédie depuis dix ans jusqu'à vingt, & de rentrer dans le même goût à soixante, parce qu'à ces deux âges on aime les plaisirs qui réveillent l'imagination sans la trop appliquer : donnons le reste du temps à la Comédie ; tout ce qui nous instruit en nous jouissant, mérite bien nos plus beaux jours.

L'Opéra doit presque tout à la Musique, la Musique ne doit rien à l'Opéra. Ces morceaux divins qui flattent & chatouillent l'oreille, qui fixent délicieusement l'attention, & qui s'emparent de l'ame, ne reçoivent point un nouveau mérite de la foule des spectateurs, ni de la salle du Palais-Royal.

Mille gens grossiers d'ailleurs, aiment la Musique, & l'on ne trouvera point un homme délicat qui ne l'aime point. C'est le plus exquis & le plus innocent de tous les plaisirs ; elle est de tous les âges, de tous les états, de tous les lieux, de presque tous les goûts : on peut en jouir dans toute son étendue aux dépens d'autrui, sans être importun, & l'on peut s'en amuser seul : elle prévient ou charme la langueur & l'ennui, & relève l'ame de l'abattement où la jette quelquefois l'iniquité des hommes.

Il y a une sorte de danger dans le goût de la Musique qu'il faut éviter avec un très-grand soin, c'est de s'en laisser éprendre jusqu'à s'en occuper uniquement. Cet excès est un vice du goût & de l'esprit : & l'homme de qualité qui fait le Musicien de profession, se charge du même ridicule que le Musicien qui néglige la Musique : mais aussi que la crainte de l'aimer trop ne vous empêche pas de l'aimer & de l'apprendre. Celui qui n'aime pas la Musique, est privé du plus honnête des plaisirs : celui qui ne la fait pas, n'en sauroit démêler toute la beauté, & il a négligé un talent par le secours duquel il auroit toujours eu de quoi s'amuser lui-même, & occasion d'amuser les autres.

La fin principale de la Musique est de délasser l'esprit, & de lui donner de nouvelles forces pour s'appliquer ensuite plus utilement au travail.

Si vous avez de l'esprit, sachez la Musique, c'est un mérite de plus ; si vous n'avez pas un grand génie, sachez la Musique, c'est un supplément : ce n'est pas un simple ornement, c'est une science gracieuse & réjouissante. Vous sentez-vous l'esprit fatigué par une étude abstraite ? Quoi de plus dé-

laissant que d'accompagner un air de Lambert sur le claveffin, ou sur la basse de viole. Etes-vous à table ? faites votre partie, moins pour montrer que vous chantez bien, que pour faire briller la voix d'une Dame, ou pour faire plaisir à un monde choisi qui vous écoute. Le sort vous a-t-il relegué pour quelque temps en Province ? quelle ressource n'est-ce pas de composer ou de tirer de Paris quelques airs que vous déchiffrez aux Dames, qui quand elles sont bien élevées ont assurément le goût & l'esprit plus délicat que nous.

Partisans de la Musique ne demandez pas toujours de l'exquis, la nécessité des affaires vous en met souvent hors de portée, & vous conduit malgré vous en des lieux qui ne sont rien moins que la sphere des choses excellentes : en ce cas, toutnez tout en ressources. Toute voix n'est pas Tevenar; toute flûte n'est pas la Barre; toute viole n'est pas Marais; mais on trouve partout des Nôces de Village, ou un Rosignol qui chante; & le moindre plaisir a toujours de quoi piquer, par la réflexion qu'il est innocent.

La voix par ses accens & ses diverses inflexions persuade l'esprit & tou-

che le cœur. Quelqu'un a dit qu'il n'y a point de Musique si agréable que le son de la voix de la personne aimée. N'avez-vous point de voix, la Musique vous en donne un peu ; elle vous apprend à bien conduire ce peu que vous acquerez ; & il est sûr que les délicats sont plus flattés par une petite voix bien conduite que par une voix étendue , sonore , mais mal ménagée , & bruyante faute d'art & de goût. Etes-vous né avec le don d'une belle voix ? joignez-y l'art , vous ferez merveille : mais chantez naturellement , sans grimaces , sans affectation ; entrez dans l'art & dans les paroles ; prononcez bien ; sentez ce que vous dites , faites-le sentir aux autres : ne vous faites pas trop prier , & ne chantez pas trop ; préférez les airs les plus convenables à votre voix , c'est un ménagement que vous vous devez à vous-même : ne chantez jamais des chansons obscènes, c'est un respect que vous devez au Public , & ce respect doit se redoubler avec des femmes sages & des personnes de considération. Faites plus ; si vous avez quelque délicatesse , ne donnez jamais dans le goût de ces sortes de chansonnettes qui se sont introduites à la faveur de mauvaises pointes & de fades équivoques.

Notre langue est très-susceptible d'enjouement, de finesse & de graces, & le style lyrique demande un tour aisé; mais les délicats n'admettent que des pensées délicates; & l'on fait dire de soi, qu'on manque de discernement & d'esprit, qu'on est mal né & encore plus mal élevé, quand on veut briller aux dépens de la modestie par un vilain jeu de mots. On pense toujours mal quand on conduit les autres à penser au mal.

Autrefois en France on chantoit au fruit, & l'on avoit raison: aujourd'hui les cartes ruinent tout autre plaisir, parce qu'elles servent de commode à l'avarice. Mais enfin quand le repas s'allonge, & qu'on conserve encore quelque goût pour la fine volupté, on passe d'un grand Air aux Vaudevilles. Jusques-là tout est bien; vous pouvez quitter le très-beau pour un joli badinage; mais que tous vos couplets soient d'un tour galant & ingénieux, & que pas un ne sente l'effronterie.

Si le plaisir devient débauche, il n'est plus du ressort de la fine volupté. Les liqueurs sont presque tout-à-fait prosrites, & il est aussi nuisible à la réputation qu'à la santé de trop boire; aussi est-il vrai que l'excès du vin n'est

jamais entré dans ce que j'appelle le plaisir de la table, qui n'est pas le moins flatteur des plaisirs.

Nous avons cet avantage sur les autres nations, que nos Voisins font bonne chere avec nous, & rarement la faisons-nous bonne avec eux. Cela vient de la différence du goût & des manieres, & de ce qu'en quelques endroits on croit faire assez bonne chere quand on la fait grande.

Excepté les Fêtes & les repas d'apparence qui demandent un peu de cérémonie, en conservant néanmoins la liberté des manieres, je soutiens que la frugalité & la bonne chere ne sont pas incompatibles.

Beaucoup de propreté sans étude; beaucoup de liberté sans manquer à la politesse; peu de plats, qu'ils soient bons; peu de vin, mais du meilleur; choisir biens ses convives, & vivre avec eux quels qu'ils soient, comme si la table égaloit toutes les conditions: voilà précisément en quoi consiste la meilleure chere d'un François délicat.

Bon pain, bon vin, bon visage d'Hôte, vieille chanson dont le sens est merveilleux; en effet, c'est l'ame du repas. Un cuisinier entendu, d'un goût sûr & friand, vous fait bien man-

ger & ne vous ruine point. Faites-vous servir tous les jours finement & noblement, & quand il le faut abondamment, mais jamais de somptuosité.

Grandes façons & peu de plats,
 Sans somptuosité, de la délicatesse,
 Propreté, bon vin, politesse,
 C'est ce qu'il faut dans un répas.

Il y a autant de fatuité à faire le magnifique quand on ne doit pas l'être, que de petiteffe à mal faire les honneurs de chez soi.

Un fastueux me fait grande chere par orgueil? s'il croit m'en imposer, il se trompe; je ne prends point les marques de la vanité pour les effets d'un cœur noble: plus il affecte de me faire sentir une magnificence mal placée, plus je sens redoubler mon mépris pour sa fausse libéralité.

Il est des lieux, & par-tout il est des momens où un honnête homme peut être surpris par des amis qu'il n'attendoit pas; il soutient en galant homme l'impossibilité de les recevoir comme il voudroit; il ne s'embarrasse point, il n'embarrasse point les autres; il leur fait petite chere, mais il fait de son mieux; ils sont contens, & il est quitte.

Quand mes amis sont chez moi
 Ils pensent que je les régale ,
 Car mon cœur leur dit pourquoi
 Je leur fais chere si frugale ,

C'est un de plus grands désagrémens de certains postes que d'être obligé de tenir table ; on n'est qu'à demi le maître de sa maison ; ce ne sont plus des convives , ce sont des mangeurs que le hazard rassemble. Souvent la marchandise est si mêlée , que les honnêtes gens & les parasites sont confondus : on boit , on mange , & c'est tout. Celui chez qui l'on dîne fort bien , s'il a le goût fin , dîne fort mal ; il ne lui reste qu'une ressource , c'est de prendre sa revanche le soir au petit couvert.

Boire & manger sans goût & sans attention , c'est être stupide ; ne vivre que pour manger , c'est être bête ; ne consulter que son propre goût , c'est n'aimer que soi ; boire & manger trop , c'est se haïr : mais attendre l'appetit & s'en procurer ; au défaut du meilleur se contenter du bon ; préférer le plus sain au plus friant ; aimer les bonnes choses pour soi-même , & les aimer encore plus pour les autres , c'est la manière la plus sûre de vivre délicieusement.

Boire à ses repas du vin plus exquis que celui qu'on fait boire aux autres, ce ne sauroit être une exception permise à la grandeur : c'est un privilege que l'impudence & l'avarice usurpent quelquefois, encore les exemples en sont-ils rares. Le vin de Falerne étoit cher ; Pline en buvoit, & Pline admettoit quelquefois à sa table nombre de gens nouvellement affranchis : quelqu'un qui croyoit avec justice que tous ceux qui sont à une même table devoient boire le même vin, lui dit que dans ces jours son bon vin de Falerne alloit bien vite : Pardonnez-moi, répondit Pline, quand mes affranchis mangent avec moi, ils ne boivent point de mon vin, je bois du leur.

Dans les conseils que je donne sur ce qui regarde la table, je ne fors point de mon principe ; que la modération dans les plaisirs flatte plus que les plaisirs mêmes : mais autant qu'il est possible, j'exclus toute incommodité ; je veux manger fraîchement l'Eté, chaudement l'Hiver, & en toute saison être assis à mon aise. Ailleurs comme chez moi je veux un monde choisi, & je suis délicat jusqu'au nombre : ce nombre paroît réglé par un prétendu bon mot : on a dit qu'il faut être à

table depuis les Graces jusqu'aux Muses : sur ce pied-là on n'a plus à choisir qu'entre trois & neuf.

Nôces, repas de réception, fêtes de commande & de cérémonie, jours consacrés dans tous les temps à régaler une famille entière ; tout cela a ses exceptions, & l'on est quelquefois forcé de sacrifier une partie de plaisir à l'usage & à la bienséance : mais je ne puis souffrir que sans une nécessité indispensable, & uniquement pour s'acquitter avec plus d'éclat d'un repas qu'on me doit, on me fasse manger avec les quatre Nations.

L'assortiment des convives n'est pas seulement une précaution nécessaire, c'est une loi. On ne sauroit manquer plus essentiellement à la circonspection que d'associer à table gens qui ne s'accoutument pas. Peut-être ne le savoit-on point ? Il falloit le savoir : s'il n'y avoit point entre eux de différend formé, n'y avoit-il point de préséance à disputer, de prétentions à débattre ? Une femme raisonnable peut-elle se réjouir avec une capricieuse, avec une folle, avec une effrontée ? une femme de plaisir peut-elle se réjouir avec une prude ? un honnête homme avec un fat.

La diversité des goûts ne permet pas de restreindre absolument la bonne chère à de certains mets : d'ailleurs on peut nous reprocher avec quelque fondement que le monde qui nous sert presque en tout de première règle porte son inconstance jusqu'à nos manières de manger. Nos pères étoient bien plus sages que nous, une soupe bien mitonnée, un rôti cuit à propos & succulent : c'en étoit assez au bon vieux temps ; on vivoit longues années, & l'on vivoit bien.

Laissez aux étourdis l'honneur extravagant de casser des verres ; ne vous enivrez jamais, c'est un principe dont il ne faut s'écarter pour quoi que ce puisse être au monde ; mais dans ces lieux qui sont comme le centre de la rusticité, on vous forcera ? Point du tout ; tenez bon : dès qu'on est assez hardi pour vous presser trop, vous devez être assez ferme pour refuser : sauvez-vous par le discours ; rusez, trempez votre vin, laissez boire les autres, & s'il le faut, faites-les boire vous-même ; ne ménagez pas votre vin, mais ménagez-vous.

Est-il donc une règle sûre de boire précisément autant qu'il faut pour tirer du plaisir de la table tout l'agrément

qu'on en doit attendre fans éfleurer un peu la raison ? On ne peut répondre juſte , cela dépend du tempérament , du vin , du quart-d'heure ; mais enfin ſoyez prudent dans les plaiſirs : que votre prudence ſoit gaie & réjouiffante. Vous pouvez boire tant que le vin vous paroît également délicieux & tant que vous vous ſentez toujours le maître de tous vos mouvemens ; conſultez votre état , conſultez celui de vos amis , liſez dans leurs yeux à quel degré en eſt la joie commune , le baromettre eſt sûr.

Les parties de table qui flattent le plus ſont les moins dangereuſes. Si les Dames en ſont , vous ne courez pas riſque de vous enivrer ; ſi vous n'êtes qu'entre hommes choiſis , vous avez aſſez de bonnes choſes à dire pour ne pas craindre de trop boire. Ainſi dans les deux cas vous vous ſauvez à l'abri ou de la politeſſe & de l'eſprit , ou de la cordialité & de la raiſon.

Je ne haïrois pas de me trouver quelquefois en ſociété avec cinq ou ſix amis qui tous dans la plus longue ſéance , n'aimeroient à boire que chacun ſa bouteille , moitié Beaune , moitié Syllery. Il me ſemble que c'eſt aſſez pour dîner longuement & délicieu-

fement : mais quand un heureux hazard vient alonger le plaisir , quand tous les cœurs se développent , quand la conversation devient plus brillante , & que vous mêlez à beaucoup de politesse quelque traits de cette sorte d'érudition dont j'ai parlé , livrez-vous , saisissez l'occasion ; ne comptez point les quarts-d'heures ; faites mettre encore deux bouteilles au frais : tant que vous savez répandre de l'esprit , & jouir délicieusement de l'esprit des autres , ne craignez rien pour votre raison.

C'est un si grand don d'avoir le goût fin & vraiment délicat , que mille gens qui ne sont pas même connoisseurs , font les délicats par vanité. Bien-loin de donner dans cette fausseté , sachez dans le besoin suspendre , ou du moins cacher votre délicatesse. Vous souffrez & vous faites souffrir les autres par une recherche continuelle & trop raffinée. Il faut se rendre la vie aisée , & s'accommoder un peu aux temps & aux lieux. Si chez-vous même vous dégoûtez vos amis des mets qu'ils trouvoient bons & peut-être très-bons , vous insultez à leur goût ou à leur fortune , & vous portez l'orgueil jusqu'à vouloir leur prouver que vous méritez de vivre

mieux que le reste du genre humain ; si un ragoût moins friant ou un petit manquement dans la symmétrie épuise toutes vos réflexions , vos amis pourrout-ils dire de vous que vous les avez bien reçus ? Alors trop de régularité devient vanité ou mauvaise humeur.

Ce seroit encore pis si vous portiez ce caractère chez les autres ; peu de gens voudroient vous recevoir ; & quelque soin qu'on prît , quelque chere qu'on vous fit , vous vous croiriez toujours mal reçu.

Dans tous vos plaisirs , mais sur-tout dans celui de la table , gardez-vous bien de hazarder votre santé. C'est sans contredit le plus précieux de tous les biens : en effet , sans la santé la vie est à charge ; & c'est une extravagance du premier ordre d'abrèger cette vie par tout ce qui n'est fait que pour la conserver & l'égayer. Il y a de la honte à trop boire , & de l'enfance à trop manger : ne sommes-nous donc faits que pour manger & pour boire ? Ne mettons point notre tempérament à trop d'épreuves ; n'usons point notre goût ; aimons-nous plus délicatement , sans pourtant nous idolâtrer nous-mêmes ; mais toutes nos mesures bien prises , ne portons pas l'attention sur notre santé jusqu'à deve-

vir par degrés des malades imaginaires :
 bornons sur cela notre prudence , & ne
 donnons jamais dans aucune de toutes
 les folies qui portent les jeunes gens à
 prodiguer leur santé. Quand ils sont sur
 le retour , ils voudroient bien , autant
 par volupté que par Religion , racheter
 les défordres de la jeunesse. Prévenons
 ces regrets inutiles , ménageons-nous ;
 usons, mais n'abusons point ; jouissons,
 mais ne dissipons pas.

On a beau prêcher les hommes , on a
 bien de la peine à les guérir du penchant
 qui les domine. Il est pourtant vrai que
 l'ivrognerie est un vice bien deshono-
 rant. Si l'on pensoit combien les hom-
 mes font de sottises quand ils ont trop
 bu , combien l'ivresse intéresse la san-
 té , & combien elle dégrade la raison ;
 assurément on seroit plus modéré , mais

Tous les discours sont superflus ;
 C'est à qui par intempérance
 Vivra le moins , boira le plus :
 On ne voit plus qu'excès en France.

L'Abbé Regnier.

Si le plaisir de la promenade n'a pas
 le même piquant que celui de la table ,
 de la Musique , des spectacles , du jeu ;
 aussi n'a-t-il pas les mêmes inconvé-
 niens. La nature pure encore ne con-

noissoit ni richesses ni cupidité, quand elle fit du monde entier un promenoir pour tout ce qui respire ; & les plaisirs que nous fournit la nature, valent ceux que nous devons à l'art.

Tout le monde se promene, mais tout le monde ne fait pas se promener. Ne se trouver aux rendez-vous publics que pour contrôler le public ; faire des parties de campagne ou de jardin pour danser, pour jouer, pour manger ; se tirer à l'écart pour parler plus aisément d'affaires ; tout cela peut s'appeler, critiquer, se réjouir, négocier, non pas se promener ; n'aller aux Thuilleries que pour faire vingt-fois le tour de la grande allée depuis huit heures jusqu'à neuf, ou se trouver au Cours à la file de cinq cents Carrosses, les glaces bien tirées pour se garantir de la poussiere ; si c'est-là se promener du moins ce n'est pas jouir du plaisir de la promenade.

Que celui-là passe de doux momens qui fait par goût se dérober dans une allée sombre, à la multitude & aux rayons du soleil ; qui fait sur la fin d'un beau jour contempler d'un cœur tranquille & reconnoissant, tous les miracles de la nature ; qui fait méditer avec fruit sur les cruelles passions & sur

toutes les impertinences qui gâtent le monde ; qui fait auprès d'un ruisseau qui murmure , tantôt laisser échapper son imagination sur mille objets innocens , & tantôt rire ingénieusement avec Horace : enfin qui fait même en marchant se délasser avec délice , & devoir à la promenade le plaisir de faire grande chere avec peu de mets & bon appétit !

On commence à devenir sage quand on sent le mérite de pouvoir être seul. Faites - vous un réduit en quelque coin du monde , si vous en êtes le maître ; choisissez une situation heureuse avec un beau coup d'œil ; point de palais magnifique , point de meubles somptueux , un hermitage commode , propre & riant , six cellules pour autant d'amis. Là quittez le chevet dès que le soleil commence à poindre , jouissez de l'émail des fleurs. Arbres , arbrustes , arbrisseaux , voyez tout dans ces instans précieux : votre Jardinier est bonne compagnie.

Retournez à vos amis , dînez avec eux , comme je veux qu'on dîne ; faites-les jouer quelques-uns de mes jeux. Si vous n'êtes pas nécessaire pour former la partie , sauvez-vous dans un bosquet avec la Bruyere , ne fût-ce que

pour une heure , vous les rejoindrez avec plus de plaisir , passez tous ensemble dans la haute futaie ou dans le labyrinthe : ajoutez quelque chose aux entretiens d'Ariste & d'Eugene ; revenez souper de la façon la plus propre à vous faire goûter ce repos léger & tranquille qu'Horace promet à ceux qui ne sont ni agités de la crainte , ni dévorés de desirs. Donnez avant toutes choses le temps convenable aux devoirs de la Religion ; que le soin de votre ménage ne soit point négligé , mais qu'il soit imperceptible : enfin , un peu d'étude , s'il vous reste un quart d'heure à mettre à profit ; essayez-en , & dites-moi si la Cour la plus superbe , si les emplois les plus distingués , si les plaisirs les plus séduisans vous ont jamais fourni d'aussi beaux jours.

Vos amis vous quittent ? il y a de quoi vous consoler dans le plaisir même que vous perdez , puisqu'il vous met dans la nécessité de penser que tout nous échappe ; mais vous voulez vous dédommager ; hé bien , montez sur le côteau ; si ce n'est pas assez ; grimpez jusqu'au haut de la montagne : là vous avez un bosquet de vieux chênes dont la nature vous a fait un paradis , & vous

Vous trouverez une herbe touffue qui vous sert de canapé. L'Ouvrier de tout l'Univers n'a fait ce cabinet rustique que pour le Philosophe délicat. Le Ciel en est le plat-fond, & le Monde entier peint en mignature en est le parquet. Promenez vos yeux, quel chemin ne font-ils pas dans un instant ? Vous avez à vos pieds des vastes prairies, & dans le lointain des côtes escarpées qui servent de pied-d'estal à de sombres forêts ; un fleuve serpentant vous paroît vingt fleuves, & après s'être partagé en mille endroits pour les rendre plus agréables, il réunit toute sa beauté pour faire plus d'honneur à la grande ville dont il lave les murs.

A la lenteur dont il coule, ne semble-t-il pas qu'il souffre à s'éloigner de vous ? Amoureux qu'il est d'un lieu si beau, il ne se console du chagrin de le quitter que par le plaisir qu'il trouve à se prêter à l'utilité publique de cent différentes façons. Tout cela semble fait pour vous : pourriez-vous n'en pas jouir ?

Ce que vous venez de lire est de Santeuil : je vous l'ai annoncé quand je vous ai parlé de la vaillance d'une lance. Comparez cette ancienne maniere de personnifier avec celle-ci.

..... Captus amore loci
 Tardat præcipites ambitiosus aquas.
 Fons fieri gaudet qui modò flumen erat.

Que cette matiere est belle & féconde pour le jeune homme qui veut paraphrafer ! Ne semble-t-il pas qu'un des plus beaux Fleuves du monde veuille épouser la capitale de l'Univers ? Son orgueil se tourne en respect , & il oublie sa grandeur si-tôt qu'il cherche à plaire. Les amans d'aujourd'hui ne sont pas si délicats. Ici le Poëte réunit la simplicité de la nature & la majesté de l'éloquence. Cette inscription m'a paru aussi belle que les pompes de Paris sont utiles. On la trouve sur le Pont Notre-Dame : lisez les Inscriptions de Santeuil.

M. Rouffeau , qui rassemble la force , la justesse , la précision & toutes les graces de la poësie , écrivoit a un Conseiller d'Etat.

Renoncez pour un temps aux travaux de
 Themis :

Venez voir ces côteaux enrichis de verdure ,
 Et ces bois paternels ou l'art humble & soumis
 Laisse encore agir la nature.

Trop heureux qui du champ par ses Peres
 laissé ,
 Peut parcourir au loin les limites antiques ,

Sans redouter les cris de l'orphelin chassé
Du sein de ses Dieux domestiques !

Sous des lambris dorés l'injuste ravisseur
Entretient le vautour dont il est la victime :
Combien peu de mortels connoissent la douceur
D'un bonheur pur & légitime !

Jouissez en repos de ce lieu fortuné :
Le calme & le repos y tiennent leur empire ,
Et des soucis affreux le souffle empoisonné
N'y corrompt point l'air qu'on respire.

Racan , comme vous l'avez vu , étoit
bien loin des dons & du goût de M.
Roufféau : il a pourtant de la beauté
dans ce qu'il va vous dire.

O bien - heureux celui qui peut de sa mé-
moire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire ,
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs ,
Et qui loin retiré de la foule importune ,
Vivant dans sa maison , content de sa fortune ,
A selon son pouvoir mesuré ses desirs.

Tantôt il se promene au long de ses fon-
taines ,
De qui les petits flots font luire dans les plaines
L'argent de leurs ruisseaux parmi l'or des
moissons.

Tantôt , &c.

Agréables déserts , séjour de l'innocence ,
Où loin des vanités , de la magnificence ,

Commence mon repos & finit mon tourment :
 Valons , fleuves , rochers , plaisante solitude ,
 Si vous fûtes témoins de mon inquiétude ,
 Soyez le désormais de mon contentement.

Ces réflexions sont communes à tous ceux qui ont de la raison. Plus on connoît le monde , & plus on s'en dégoûte. Sentez le prix de la tranquillité intérieure & l'horreur des grandes passions. Nous jouons mal la Comédie ; tous les jours l'avarice , l'envie & l'orgueil nous font mourir imperceptiblement. On ne voit pas le feu qui nous consume , mais nous n'en brûlons pas moins à petit feu. Au contraire , les vrais Acteurs ne meurent que par métaphore sur le Théâtre , & tel s'est poignardé à huit heures , qui fait bonne chère à neuf. Quinault fait dire à un de ses Héros :

Pontaine qui d'une eau si pure
 Arrosez ces brillantes fleurs ,
 Envain votre charmant murmure
 Flatte le tourment que j'endure ;
 Rien ne peut enchanter mes mortelles douleurs.
 Ce que j'aime me fuit , & je fuis tout le monde.
 Pourquoi traîner plus loin ma vie & mes malheurs !
 Ruisseaux , je vais mêler mon sang avec votre
 onde ,
 C'est trop peu d'y mêler des pleurs.

Scarron pourroit bien dire ici :

Par la mort, *quos ego!* mais il n'acheva pas,
Car il avoit l'ame trop bonne.

Mais il me convient mieux de vous remettre encore un moment dans le réduit agréable où je vous avois placé. Voyez-vous auprès de ces troupeaux qui paissent l'herbe naissante, cet amas de Bergers qu'un flageolet amuse ? ils vivent contens ; ils souperont avec du pain noir, & ils souperont bien. Tirez votre lunette d'approche, & voyez à gauche ce char de triomphe qui sort de la Ville attelé de six chevaux d'Espagne : à cette livrée nombreuse & brillante, vous devinez que c'est un Seigneur de nouvelle édition. Il descend de carrosse, & vous le reconnoissez à son habit surchargé de broderie : il est plus grand que vous de toute la tête, c'est le plus gros & le plus gras des Partisans, cependant il vous paroît bien petit. Juste effet du point de vue : la corruption grossit les objets, la réflexion les réduit.

Vous avez lu combien est redoutable ce puissant ennemi que vous avez au dehors, le méchant exemple : vous en avez un au dedans de vous-même qui n'est pas moins à redouter, le pen-

chant à l'amour. Que cette matiere est vaste ! Qu'en puis-je dire pour ou contre qui n'ait pas été dit mille fois ? Tous les cœurs semblent faits pour le sentir , & tous les plaisirs pour l'introduire dans l'ame. Par lui les plus grands hommes deviennent les plus foibles ; & tel est le malheur de la condition humaine , que la sagesse la plus consommée & la probité la plus scrupuleuse ont peine à échapper à l'amour. Le don de vaincre n'est accordé qu'à la défiance de soi-même , & à la fuite de l'occasion.

Ne voyez jamais de femmes, conseil bourru; voyez les femmes , & n'aimez jamais , conseil inutile ; voir les femmes & prendre des précautions contre l'amour , c'est vivre en homme sage & en homme poli.

De toutes les passions auxquelles l'homme est en butte , il n'en est point qui soit plus universellement la passion dominante que l'amour ; j'ose dire même que c'est presque la seule qui intéresse l'honnête homme. Vous ne verrez point un homme d'honneur professer l'incrédulité , prêter sur gages , vendre la justice , & désoler la veuve & l'orphelin ; & vous verrez le souverainement honnête homme amou-

reux. Cependant sans le commerce des femmes , un homme , quelque mérite qu'il ait d'ailleurs , n'aura jamais qu'un mérite brute. Ce ne sera point un galant homme.

Le Pere Senault dont tout le monde respecte la mémoire , & qui nous a laissé le beau Traité des Passions , dit que quand les hommes seront devenus des Anges , il leur sera permis de contracter amitié avec les femmes. Je ne fais si mon avis tout différent du sien n'est pas aussi bien fondé. Je crois seulement qu'il lui convenoit de parler en Casuiste plus sévere. Mais sa maxime , qui devoit être une loi pour tous les Prêtres ne convient pas aux gens du monde pour qui j'écris.

Si une sagesse trop farouche , plutôt rudesse que vertu , vous inspire l'abandon des femmes , peu à près votre esprit se rouille , votre imagination s'épaissit , vos manieres deviennent dures ; au lieu d'un génie orné par cette envie de plaire , qui produit à la fin le je ne fais quoi qui plaît , on ne se trouve plus qu'à la féchereffe d'une Philosophie mal entendue. On fait l'esprit fort , & l'on n'est qu'un esprit faux. Le renoncement au commerce des femmes fait d'un galant homme

un misantrope insupportable aux autres , & sans ressource pour lui-même.

Un brutal renonce aux femmes , en supposant à toutes les défauts de quelques-unes ; un libertin ne cherche qu'à abuser du commerce des femmes , & porte quelquefois la débauche jusqu'à les mépriser ; un homme sage & délicat passe de doux momens avec des femmes estimables ; & il ne cherche point à se dégoûter par trop de licence , d'un commerce qu'il a intérêt de continuer toujours. Si j'écrivois pour une femme , je lui répéteroïis à chaque page ces trois vers :

Traitez bien un amant , il cessera de l'être.
L'amour ne peut durer qu'autant que les desirs ;
Nourri par l'espérance , il meurt par les plaisirs.

En effet cet essain nombreux de jeunes fous que les coquettes appellent de *petits perfides* , est bien redoutable pour une *Agnès*.

Tous les Amans savent feindre ,
Nymphes , craignez leurs appas.
Le péril le plus à craindre
Est celui qu'on ne craint pas.

L'aimable jeunesse est le plus dange-

reux de tous les âges. L'amour est au guet : à peine la nature se développe , qu'il décoche ses premiers traits. Que ces traits sont redoutables quand ils sont soutenus de *petits soins* , & de l'éloquence de yeux ! Défiez-vous en , belle & sage *Agnès* , sans quoi vous diriez peut-être trop tard ,

Je ne m'étois point apperçue
Que tous vos petits soins dussent m'être suspects ;
Lorsque j'en faisois la revue ,
Je les prenois pour des respects.

Le plaisir qu'on trouve à faire la revue , & à supputer la valeur de ces soins & de ces regards , annonce assez l'amour , qui ne fait que trop bien se définir lui-même.

Je suis l'enfant du doux loisir,
Et le pere du vrai plaisir.

Jeune homme , voilà , quels sont les avant-coureurs de l'amour. Je ne vous les fait connoître que pour vous les faire éviter : craignez ces deux écueils dont l'invention a tant fait d'honneur à Homere. Caribde , c'est la corruption du siecle : Scylla , voilà vos passions. Il faut traverser ce détroit , &

Le Dieu des cœurs secrètement
Vous attend au passage.

Armez-vous donc de l'Egide de Minerve, fentez le prix de la liberté & de la précieuse innocence ; fuyez le chant des Syrenes ; faites-vous attacher au mât du Vaisseau : ces précautions vous préserveront du naufrage.

L'abus des femmes , maladie du cœur ; le renoncement aux femmes , maladie de l'esprit : est-ce donc qu'on ne sauroit jouir d'une santé parfaite ? Il faut avoir bien mauvaise opinion de la vertu pour croire qu'on ne puisse la sauver des périls qui l'environnent qu'en quittant le commerce de la vie qui flatte le plus. Vivre gracieusement, librement, mais toujours respectueusement avec quelques femmes choisies, c'est sans blesser la sagesse se procurer le plus doux des plaisirs.

Je conviens que le commerce de la femme la plus estimable est le plus propre à mettre à l'épreuve la raison d'un homme délicat. N'en pas connoître le danger, c'est aveuglement ; ne pas craindre la dépravation de notre cœur, c'est présomption : mais enfin, de ce que l'on n'est pas invincible, doit-on conclure qu'on sera vaincu ? Si votre vertu est ébranlée, étayez-la par la cir-

conspection & par la vigilance ; fortifiez-la par un respect toujours inviolable pour le beau sexe , & par une grande délicatesse de sentimens ; sur-tout ne cherchez jamais à partager avec les libertins le funeste honneur des bonnes fortunes ; songez au contraire , qu'il est bien juste que le mérite dont nous sommes redevables au commerce des femmes , coûte quelque contrainte à la grossièreté. Loin d'aller chez les femmes pour les corrompre , prenons leçon auprès d'elles de modestie & de pudeur : si nous avions moins d'impudence , nous leur trouverions moins de foiblesse.

J'aurois épargné ce dernier trait aux Dames sans la nécessité que je me suis imposée de former les mœurs du sujet que j'instruis. Je fais que la plupart d'elles ont trop d'esprit pour n'avoir pas de raison , & j'en connois beaucoup d'une conduite admirable ; mais après être convenu qu'il est grand nombre de brutaux , j'ai pu faire sentir qu'il est quelques folles ; par-là je fais plus d'honneur à celles qui ne le font pas.

Le monde fourmille d'amours de toute espee. L'amour propre est le plus sot & le plus général ; c'est le

plus persuasif de tous les flatteurs, comme la passion dominante est de tous les Orateurs, le plus pathétique. Il y a peu d'avantage à se plaire à soi-même, quand on ne plaît à personne.

L'amour grossier est assurément le moins flatteur & le plus condamnable: je m'explique mal; je donne encore un trop beau nom à la brutalité. L'amour délicat est le plus rare de tous les amours. La Bruyere dit qu'une liaison vive & pure entre deux personnes de sexe différent, est une sorte de passion qui n'est précisément ni amour ni amitié. Elle est moins que l'un, plus que l'autre, & fait classe à part; il ne faut rien de plus pour un Philosophe. Je crois que quand ce trésor est trouvé, un homme sage est assez riche. Cette liaison pure est la restriction que je vous impose, en vous conseillant le commerce des femmes.

Ne consultez ni un dévot ni un libertin, mais un vraiment honnête homme, ami dès sa jeunesse des plaisirs & de la raison. Si dans quelque moment malheureux il s'est trouvé la dupe d'une occasion prochaine; si revenant promptement à lui il a passé d'une passion folle à une liaison délicate qui ne fût point amour, vous le trouverez

plein d'horreur pour le vice ; il vous avouera que le commerce d'une femme aimable & sage est tout ce qu'il y a dans la vie de plus délicieux. Mais le Public accoutumé à juger sur les apparences, & porté naturellement à juger mal, n'aura ni assez d'esprit, ni l'esprit assez bon pour ne pas confondre les effets de cette sorte d'amitié avec ceux de la tendresse. Je conviens qu'on peut s'y méprendre, mais est-ce une raison pour déterminer un honnête homme à se faire Hermite ? & doit-on exclure une femme raisonnable de la société civile, uniquement parce qu'elle aura assez de mérite pour fixer l'estime des connoisseurs ? Soyons scrupuleux quand il faut l'être, mais ne donnons pas dans les extravagances d'un scrupule impertinent. Evitons le mal, faisons le bien ; à cette condition nous sommes dispensés de forcer les fots à se taire.

Il est juste que le respect humain nous engage à des circonspections : mais aussi il ne faut pas que les faux jugemens nous privent des plus innocens plaisirs. Si notre conduite est telle que nous ayons lieu d'en être contents, il ne nous reste plus qu'à apprendre d'Horace à mépriser le malin vulgaire.

Il entre dans ces sortes de liaisons tant

de sagesse , tant de délicatesse de sentiment , tant d'égalité d'humeur , tant de politesse dans les manieres , & tant de bon esprit , qu'il est , en quelque façon , permis aux hommes grossiers de ne pas croire qu'on puisse former un tel commerce. Leur incrédulité stupide ou empoisonnée trouve sa dispense dans la rareté : en effet , rien n'est plus rare que de pouvoir rassembler deux personnes d'un caractère propre à soutenir cette sorte de liaison que je peins ; c'est une espèce de miracle du hazard qui les fait rencontrer , & quand le cas arrive , doit-on exiger des petites ames & des méchans esprits qu'ils jugent sagement des effets du vrai Mérite ? Non , passons-leur le malin-vouloir & les coups de langue : incapables qu'ils sont de tout autre plaisir , souffrons qu'ils jouissent à nos dépens de la ressource qui leur reste de mal penser & de mal parler. Heureux qui peut , à force de vertu , s'attirer le déchaînement de la malignité publique !

Je conviens avec M. de Fontenelle que l'amour est bien malin. Voyons les femmes , respectons-les , mais craignons l'amour , redoutons sa malice ; il n'arrive que trop souvent que des commens purs & désintéressés ont des

fuites funestes. Nous sommes bien foibles, connoissons-nous, & craignons-nous. Sur-tout dans les liaisons délicates dont j'ai parlé, n'oublions pas ces deux beaux vers du même Auteur.

Notre amitié peut-être aura l'air amoureux ;
Mais n'ayons point d'amour, il est trop
dangereux.

Si l'on compte bien juste les peines & les plaisirs que produit l'amour même le plus délicat, c'est ensemble sagesse & volupté de s'en garantir ; cependant l'amour trouve des victimes dans tous les âges. Pourquoi cela ? Si l'esprit n'est pas mûr, on ne réfléchit point ; si l'on est raisonnable, on ne réfléchit qu'après coup. Quinault dont tous les Ouvrages ne sont qu'un Dictionnaire de tendresse, parle tantôt contre, & plus souvent pour l'amour ; mais la Bruyere, moins tendre que raisonnable, en convenant que les Dames ont mille & mille agrémens auxquels il est difficile d'échapper, ajoute que si la beauté est un poison, le caprice n'est qu'à un travers de doigt, qui nous sert d'antidote.

Si la femme la plus parfaite a du caprice, l'homme qui raisonne le moins a de la raison ; & je ne fais point contre

l'amour de préservatif plus sûr que d'employer la raison à réfléchir sur le caprice. Si quelque femme venoit à vous piquer, examinez de sang froid, & avant que la passion soit formée, si elle n'auroit point quelque défaut essentiel.

Si le goût dépravé des plaisirs & du jeu,
Si l'esprit de travers, si des airs de théâtre,
Si des cœurs tout usés, si le rouge & le
plâtre

Ne nous en détachent un peu,
On aimeroit à la folie.
Quand j'y pense je suis transi;
Mais à ce malheur, Dieu merci,
Plus d'une femme remédie.

Si les Dames qui veulent plaire s'y prenoient bien nous serions perdus; & que pourrions-nous contre des dehors enchanteurs & un heureux naturel, contre beaucoup d'esprit, de politesse, de modestie & de douceur? Heureusement quelques-unes ont imaginé le secret de s'enlaidir dans l'espoir de paroître plus belles, ou de le paroître plus long-temps. C'est un remede involontaire que l'amour propre bien entendu leur a suggéré en notre faveur. L'Art nous met à l'abri des graces de la nature; il en est même qui par ménagement pour notre liberté se donnent la peine d'apprendre à minauder. Nous aurions

tort de nous en plaindre ; mais il n'en est pas moins étonnant. Qu'on prenne l'art des grimaces pour le don des manieres, ou pour un supplément à la beauté ; c'est acheter bien cher ce qui plaît moins. Mon Héros la Bruyere appelle dans un sens un peu mieux figuré le fard & l'hypocrisie, un mensonge de toute la personne.

Le revenu de la beauté ,
 Jentends la délicate & la belle tendresse,
 Ne fera jamais augmenté
 Par les mines d'une maîtresse.
 Les grimaces, les airs sont des nuisibles soins ;
 Aux yeux des connoisseurs rien n'est plus pitoyable,
 Et cent choses qu'on fait pour être plus aimable,
 Font précisément qu'on l'est moins.

Un homme qui pensoit juste a dit ; que la beauté est le plus puissant & le plus foible ennemi de l'homme ; il ne lui faut qu'un regard pour vaincre, il ne faut que ne la pas regarder pour triompher d'elle. Le Rondeau de Madame des Houlieres contre l'amour est merveilleux, & j'y trouve un grand fonds de réflexions ; car enfin, où voit-on ensemble du cœur & de l'esprit ? Tant que nous ne nous rendrons qu'à ce prix, nous réfléchirons long-temps, & l'amour fera peu de conquêtes. Il est vrai que la

raison ne peut rien dès que le cœur agit : mais pour prévenir un mal qui coûte trop à réparer, il n'y a qu'à faire agir la raison avant que le cœur agisse.

Contre l'amour voulez-vous vous défendre ?
Gardez-vous bien & de voir & d'entendre
Gens dont le cœur s'explique avec esprit.
Il en est peu de ce genre maudit ,
Mais trop encor pour mettre un cœur en
cendre.

Dès qu'une fois il leur plaît de nous rendre
Des tendres soins , qu'ils prennent un air
tendre ,
On lit envain tout ce qu'Ovide écrit
Contre l'amour.

De la raison il ne faut rien attendre ,
Trop de malheurs n'ont su que trop appren-
dre ,
Qu'elle n'est rien dès que le cœur agit.
La seule fuite , Iris , nous garantit ;
C'est le parti le plus utile à prendre
Contre l'amour.

Cette pensée sur la fuite est d'une grande beauté : vous la trouverez pourtant aussi forte & plus brillante dans ce Distique Latin , parce que la justesse de la pensée se trouvant relevée par le jeu de mots , doit faire plus d'impression.

Ne sedeas , sed eas :
Ne pereas per eas.

On ne veut pas donner son cœur, mais on le laisse prendre ; on le gardoit bien, mais il s'est échappé : fades excuses, galimatias tout pur. Si je suis dans la dépendance ; je me garderai d'engager un bien qui n'est plus à moi ; si je suis mon maître, j'examinerai si l'engagement que mon cœur voudroit contracter sera tout à la fois honnête, utile & satisfaisant, de façon qu'il ne soit point pour moi un sujet de repentir : mais combien de raisons ne faut-il pas pour cela ? Moins qu'on ne pense. Ne se point livrer à la première impression, & raisonner à temps.

Quelque desir qu'un cœur ait d'acquérir de la gloire ou de faire fortune, on ne sçauroit compter sur lui quand il se livre à l'amour. On a dit que l'amour est le roi des jeunes gens & le tyran des vieillards ; delà il s'ensuit que dans ces deux âges, se livrer à l'amour, c'est se faire un maître ; le mérite regle rarement les sentimens du cœur : & il est vrai que le seul caprice fait presque toutes les liaisons : enfin puisqu'à la honte de nos jours, l'amour pur & délicat est presque une chimere, & que dans tous les temps l'amour grossier fut vicieux, ruineux,

dangereux & deshonorant, tous ces motifs sont bien puissans pour nous défendre de l'amour.

Que vous ayez été trop bien & après trop mal avec une femme, n'en parlez jamais qu'en termes qui lui fassent honneur. Si vous avez été aimé, c'est la dernière indignité de publier quelque faveur accordée plutôt au caprice qu'au mérite; & si vous ne l'êtes plus, si même vous ne l'avez point été, y auroit-il de la justice à vous plaindre de sa vertu?

Gardez - vous de blâmer un sexe qu'on honore,
 Qu'on respecte par - tout, qu'on aime plus encore,
 Auquel tout homme doit le peu qu'il a d'esprit;
 En qui de la délicatesse,
 Du bon goût, de la politesse,
 La source jamais ne tarit,
 Qui fait joindre au don des manières,
 Des graces, de l'esprit, & même du savoir;
 Un sexe aimable auquel nous ne reprochons gueres
 Que trop d'attache à son devoir.
 Pour une femme qu'on abhorre,
 Que l'on enrageroit d'avoir,
 Dont tout le monde souffre, & que l'on craint de voir,
 Il en est mille qu'on adore.

Une dernière réflexion également propre aux deux sexes. La figure de ce jeune Cavalier ne déplait point ; aussi a-t-il la tête belle , la jambe fine , la taille bien coupée , de belles dents , les yeux vifs , la physionomie spirituelle ; mais n'est-ce point un étourdi , un indiscret , un diseur de rien , un médifant , un joueur , un ivrogne , un libertin , un impie ? n'est-ce point un querelleur , qui sous une légère couche de politesse cache un fonds de brutalité ? n'est-ce point une bête qui après deux complimens retenus avec peine se trouve au bout de son rôle ? n'est-ce point un perfide , ou du moins un inconstant à qui toutes les femmes conviennent ? n'est-ce point un bizarre qui passe dans un instant d'un souris gracieux à l'humeur la plus sombre ? en un mot n'est-ce point un homme tel , qu'une fille bien née préféreroit la mort au malheur d'être sa femme ? Je lui pardonnerois cette espece de désespoir. Il en faut bien moins pour dégoûter une fille raisonnable. Jeune homme , retournez l'argument , & faites l'application.

Si on apprenoit aux enfans dès le berceau à réfléchir sur des bagatelles on verroit en eux la réflexion précéder

le sentiment dans l'âge où ils ont peine à corriger l'un par l'autre. On ne nous voit inconsiderés dans nos engagements que parce qu'on ne nous a pas appris à raisonner dès l'enfance : mais enfin si l'amour se fait un honneur de séduire jusqu'aux prudens du siecle ; si ceux qui par l'âge, par l'expérience & par d'excellens conseils seroient en état de conduire les autres, sont assez malheureux pour se laisser conduire eux-mêmes par un aveugle, par un enfant ; on m'entend bien, je peins l'amour ; du moins qu'ils apprennent à régler leurs mouvemens sur la leçon que nous a laissée un des meilleurs esprits du monde : la voici.

Quand l'amour a produit l'amour, il a tout fait, & ne veut que cela : qui demande plus, mérite moins ; qui ne cherche que soi dans son amour, est indigne de celui d'autrui ; qui veut outrer les plaisirs, les perd. La débauche des sens est à l'amour ce que l'excès du vin est à la raison. Les voluptés les plus innocentes & les plus pures sont les plus douces, les plus sensibles, les plus piquantes & les plus longues. Souvenez-vous de cet axiome Latin : *Amare &*

DU VRAI MERITE: 359
*non insanire vix Diis concessum, & de
ces deux Vers qui vous ont paru si
sages,*

Principium dulce est, sed finis amoris
amarus:

Læta venire Venus, tristis abire solet.

Fin de la premiere Partie.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

1891

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

